NUMÉRO 1006 1er Juin 1947

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

		France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
ABONNEMENTS : un ~~an 660~~ fr.		627 fr.	770 fr.	710 fr.
six ~~mois 345~~ fr.		328 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO ~~60~~ francs. 57 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du MERCVRE, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut désormais être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle continuera à être envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Baisse de 5 %

Les prix indiqués ci-dessus tiennent compte de la baisse de 5 %.

Conformément à une décision du Syndicat de la Presse périodique, tous les abonnés de France et de l'Union française ayant payé leur abonnement à l'ancien prix seront crédités de 33 francs (abonnement d'un an) ou de 17 francs (abonnement de six mois). Une note ultérieure précisera les modalités d'application de cette mesure.

LE GRAIN DE VIE

par ROMAIN ROLLAND.

Tout homme est plusieurs hommes, que l'âge hiérarchise. Dans la jeunesse, ils forment, tant bien que mal, une association anarchique, où chacun veut être l'Etat : aux années de mue, cela fait un beau tumulte! Les sentiments et les natures contradictoires bourdonnent comme un essaim en folie.

Quand, au terme de ma première année d'Italie (1), je remontai vers le Nord, j'eusse été bien embarrassé pour faire l'ordre dans mes pensées... Etais-je heureux ou malheureux? pris par l'amour ou par mon jeu? Si je n'avais point ce que je voulais, l'eussé-je voulu si je l'avais eu? Qu'était-ce que je voulais? Etait-ce *Dichtung* ou *Wahrheit?* Qu'est-ce qui est vrai? Qu'est-ce qui est faux?... Non, rien n'est faux, tout est sincère, jusqu'au jeu!... Mais où commence le jeu? Où finit-il? Qu'est-ce qui est la vie? Qu'est-ce qui est le roman? Même chez le plus vrai des jeunes gens, le cœur se donne la comédie — la tragédie — du sentiment. Et l'esprit aussi se joue des rôles, divers et décousus, jusqu'à ce que le metteur en scène — notre destin, qui sommeille encore — ait choisi pour nous.

Le « destin » s'éveillait... C'est curieux que, dans mes notes intimes et dans mes entretiens avec moi-même, je parlais de tout ce que je voyais et faisais, de tout ce que

(1) En sortant de l'Ecole Normale Supérieure, Romain Rolland s'était vu offrir une place à l'Ecole Française de Rome. — Ce chapitre de ses *Mémoires*, qui doivent paraître chez l'éditeur Albin Michel, a été écrit en 1939.

je jouais, de tous mes rôles, du monde, de l'amour, de la nature, de tout, sauf de lui... « Je n'ai rien vu!... »

J'avais très bien vu, mais je n'en dis rien, pas plus aux autres qu'à moi. Je fis comme ces jeunes femmes enceintes qui voilent de leurs mains le fruit qui mûrit dans leur sein. Je me taisais, je faisais semblant de n'en savoir rien; j'avais trop peur que ce ne fût qu'un rêve et que, d'en parler, il ne s'évanouît; mais je sentais le grain de vie planté en moi et le travail qui s'opérait. Et je savais où et quand, à quelle date, à quelle place précise, j'avais reçu l'« Annonciation » (tout jeune artiste reçoit la sienne).

C'était en mars 1890, au Janicule. Je rêvais. Rome rougeoyait au soleil couchant. La campagne la baignait comme une mer. L'œil du ciel me buvait l'âme. Je perdis pied, hors du temps. Et soudain, mes yeux se dessillèrent. Je vis de loin mon pays, mes préjugés et moi-même. Pour la première fois, je pris conscience de mon être, libre et nu. Ce fut un éclair. D'autres éclairs, déjà, avaient jailli de ma nuit. J'en ai conté quelques-uns (2). Mais leur jet de lance était une extase immobile; il éclairait les champs de la contemplation. « La révélation du Janicule », ainsi que je l'ai nommée, a fait sortir du sol la création. Elle m'a découvert les horizons de la Terre Promise, — tout ce que plus tard je devais faire — tout ce que j'ai fait —, et elle m'a dit : « Marche!... » Ce qu'en cette seconde j'ai embrassé du regard, je n'aurais pu en dessiner les traits; mais, par la suite, au long de mon chemin, que de fois je les ai reconnus! Et le plus visionnaire de mes amis, le fraternel A. de Chateaubriant, plus de vingt ans après, visitant Rome avec moi, venu à ce lieu du Janicule, sans que je lui en eusse rien dit, s'écria : « Je vois *Jean-Christophe!...* »

Il voyait vrai. En ce lieu, *Jean-Christophe* a été conçu.

(2) Dans le *Voyage Intérieur - Les Trois Eclairs* (R. R.).

Certes, il n'avait pas encore pris sa forme. Mais son noyau de vie était planté. Et quel était-il? Le regard pur, le regard libre « au-dessus de la mêlée » des nations, au delà du temps. Le créateur indépendant qui voit et juge l'Europe présente avec les yeux d'un Beethoven. Je l'ai été dans cette seconde du Janicule. Ensuite, j'ai mis vingt ans à l'exprimer.

Dans le même temps germait en moi (et j'en retrouve la trace dans mes lettres de cet été à Malwida) (3) l'idée d'une forme nouvelle de *roman musical. Toutes les parties en seraient issues d'un même thème général et puissant, à la façon d'une symphonie, bâties sur quelques notes exprimant un sentiment, qui se développe en tous les sens, grandit, triomphe ou succombe, au cours de l'œuvre.*

Le mot de fleuve n'y est point inscrit. Mais qu'est-ce autre chose une symphonie? et c'est ce nom que je revendique pour *Jean-Christophe.*

Ce ne fut pourtant point lui qui d'abord naquit. Je fus longtemps, des ans, à le couver sans en parler à personne, même à Malwida, jusqu'à la veille de sa mort, même à la compagne que j'épousai. Je le gardais pour moi seul. Quand je commençais à le démailloter, je le faisais à des heures matinales où tous dormaient dans la maison, où nul regard ne pouvait venir nous troubler. Lorsque j'y pense aujourd'hui, j'en vois l'étrangeté. Je ne cherche point à me l'expliquer. Je regardais naître et grandir le petit compagnon. Je n'étais point pressé de le partager avec d'autres. C'est d'autres êtres, c'est une autre création, que j'offrais au monde. Il ne s'en souciait pas beaucoup...

(3) 10 août 1890. — La baronne Malwida von Meysenbug (âgée de 72 ans), Allemande, de famille huguenote française, avait pris part au mouvement révolutionnaire de 1848 et avait dû émigrer à Londres. Elle avait été une amie de Nietzsche, Wagner, Mazzini, A. Herzen, dont elle avait élevé la fille — qui avait épousé le Professeur Monod; et c'est le Professeur Monod qui introduisit Romain Rolland chez Malwida von Meysenbug. — Un choix de lettres de Romain Rolland à Malwida von Meysenbug va former le premier *Cahier* de l'Association des Amis de Romain Rolland.

Mais j'anticipe sur les temps. Et je reviens à cet été 1890 où le démon de créer s'empare de moi pour ne plus jamais m'abandonner. Il me fallait créer — ou crever!

C'était à mon premier retour de Rome à Paris; tout me heurtait (certes, injustement, mais peut-on demander à la passion d'être juste?), tout me blessait, dans l'atmosphère de la ville de la Seine, que j'ai appris, depuis, à si bien goûter : mais elle avait le tort de trop contraster avec mon rêve de neuf mois dans la lumière d'Italie. Et l'autre blessure, celle de l'amour, s'y exaspérait, dans une sécheresse brûlante d'orgueil et de mépris. Mépris pour le monde et pour moi. La solitude était accablante. Je lis, dans mes notes de juillet-août 1890 :

Je n'ai pas à attendre le secours de personne. Je ne puis confier aux plus intimes une solitude qui les offense... Où puis-je trouver un soutien? Ce n'est pas dans l'art, bien qu'il me tienne par les fibres les plus profondes : si je n'avais que lui, je serais conduit à l'anéantissement (car il m'était — je ne connaissais pas alors le mot — un yoga) : *ce n'est pas dans l'illusion d'un amour partagé. J'ai déchiré l'illusion que je caressais, dans le* Mai Romain. *Ce qui me soutient malgré moi, c'est une vitalité enragée, qui veut réaliser l'être intérieur. Je ne vis qu'à condition de* créer ma vie — *de créer la vie, que je ne trouve pas autour de moi, — que je ne trouve pas comme je veux, même chez les plus grands hommes, chez les artistes préférés... Je dois mourir ou créer. La création artistique n'est pas pour moi une carrière ou un plaisir, c'est une nécessité de vie ou de mort.*

Puisque la mort, sans doute, ne voulait pas de moi (moi, en tout cas, je ne voulais pas d'elle!), je n'avais pas le choix. Et je créai.

Un jour d'août 1890, je me trouvais mué instantanément en un de ces êtres de la Renaissance que j'avais

vus secouant la torche de leur vie sur les murs peints des palais toscans ou, dans le bronze, sur les places d'Italie. Il me fallait un *lion qui rit.*

Et je le fus... Oh! je le crains, un lion de carton, un petit Bottom qui rugit sous la crinière en étoupe de Castruccio Castracani. Mais il fut saisi de s'entendre rugir, il jouit de sa force, il crut en elle; et d'y avoir cru, elle s'éveilla.

Je ne veux pas aller plus loin sans régler mon compte avec *Zarathustra.* Il ne faudrait pas croire que je l'eusse lu. Je ne connaissais à cette date rien de Nietzsche, que quelques mots de Malwida qui n'avaient point retenu mon attention. « L'idéaliste » avait pourtant été mon amie, et Nietzsche lui avait montré plus de clairvoyante affection et de respect que l'égoïste Wagner, qui jugeait des gens d'après le degré d'admiration aveugle et les services que lui et son art en pouvaient attendre. Et cependant, Malwida tenait plus de compte de celui des deux qui tenait d'elle le moins de compte; et docilement, selon la consigne de Bayreuth, elle appréciait Nietzsche en fonction de servant du temple; dès l'instant où il s'en était écarté, elle l'écartait de sa pensée. Il la gênait. Elle admirait *L'Origine de la Tragédie,* mais elle jetait le manteau sur les écrits qui avaient suivi; elle attribuait à la maladie tout le génie de Dionysos déchaîné. Et c'est pourquoi je n'en connus rien, avant que, rentré de Rome à Paris, deux ans plus tard, j'aie reçu, par un article décoloré de la Revue des *Deux Mondes,* le reflet d'airain du *Zarathustra,* le rugissant écho du *lion qui rit.*

Et, cependant, je l'avais, longtemps avant de le connaître, entendu rugir en moi. Nous avons été ainsi nombre de jeunes hommes qui respirions l'atmosphère nietzschéenne, avant de savoir même que Nietzsche existât. Cela ne surprendra que ceux qui croient que ce sont les grands hommes qui créent l'atmosphère de leur temps. Les

grands hommes sont ceux qui traduisent avec le plus d'éclat l'âme du temps qui va naître et ses effluves. Mais ces effluves nous baignaient, sans que nous eussions besoin qu'un de nos aînés nous les révélât. Nietzsche a été le major de notre promotion; mais notre promotion s'était formée sans lui; et j'en sais même, parmi nous, qu'il a gênés, comme Suarès, qui s'est longtemps refusé à le lire par dépit de retrouver dans ses écrits ce que son propre instinct lui avait fait découvrir... N'ayons de crainte pour l'Amérique! Faute d'un Christophe Colomb, il s'en trouvera toujours d'autres pour découvrir le Nouveau Monde. Le vent mène la barque. Gloire au vent!

Le vent porte mon *Orsino* (4), *le fort, le victorieux, le joyeux, le carré de corps et d'âme* (5), *l'homme qu'attendait* le prophète, dont moi et lui, mon *condottiere*, nous ignorions totalement l'existence.

Je commençai par le second acte, en pleine action, avant de me soucier du commencement et de la suite. Il me fallait, sans attendre, me décharger des énergies que j'avais captées dans ma descente en Italie, me soulager du trop plein d'orgueil, de colère et de mépris qui me possédaient, en refaisant, pour mon compte, le geste furieux du Colleone, dans la maîtrise de sa volonté, qui broie le monde entre ses dents.

Quand je relis le manuscrit de ces quatre actes, je hausse l'épaule, de leur faiblesse enfantine. Un lycéen de quinze ans, à Paris, a moins de naïveté. Ce qui m'ébahit, c'est qu'ils aient donné le sentiment de la force, non seulement à moi-même, mais aux amis qui les ont lus, à Malwida, à Gabriel Monod, plus tard à Mounet-Sully, à celle-là même dont la passion m'avait été l'éperon, et qui, des années après, lisant l'œuvre avec des yeux de femme éprouvée par la vie, fut fière de l'avoir inspirée. Il faut

(4) Premier drame de Romain Rolland, inédit et devant paraître prochainement en allemand dans la traduction de Malwida von Meysenbug.
5) Nietzsche (*R. R.*).

croire que, sous l'enveloppe puérile, les doigts palpaient le dur noyau, et qu'il brûlait. Je ne dis pas non. Si ce n'eût été, il ne serait pas concevable que je me fusse senti transpercé, comme je l'ai été, par le coup de dague de telles secondes illuminées du drame que je créais. Je le suis encore par la minute finale où le *condottiere,* en pleine victoire, empoisonné, sachant qu'il ne lui reste plus que quelques instants à vivre, fait sonner le départ des troupes, dans la nuit, saute en selle, et niant la mort, il tombe...

— « La mort n'est pas!... »

Le dernier flot d'un torrent de vie...

Oui, le torrent est là, je ne me suis pas trompé; mais je n'étais pas encore digne de lui, je déchaînais des forces qui échappaient à mes doigts d'écolier; pour les reprendre en main, il me faudrait récrire l'œuvre en entier.

En quelques mots, voici l'argument : un grand *condottiere* s'est loué pour un temps au service d'un prince de Toscane. Le prince, faible, faux et fin, attend l'occasion de le faire assassiner. Le condottiere attend l'heure de renverser le prince et de le remplacer. La sœur du prince est une libre femme de la Renaissance, qui méprise son frère et aime le condottiere. Celui-ci l'aime et la prend, mais sans se laisser prendre : car sa volonté de puissance ne se donne à personne, et ses passions même y sont soumises. Dans un transport de jalousie, l'amante l'empoisonne et s'empoisonne. Il meurt debout en jetant son défi à la mort. — Placer le drame dans un cadre toscan de cour d'amour et de beaux mensonges, où la soudaine entrée du condottiere est un coup de tonnerre; puis, des armées en marche et des batailles; des conspirateurs et des *bravi.* Et l'œil clair d'un grand artiste, qui prend la mesure des monstres et des héros, avec une tranquille exactitude, et recompose avec leurs contours tourmentés

une sereine harmonie. Il a l'effronterie de se nommer Lionardo; et de même que l'autre avait lié sa destinée à celle du Valentinois ou du More de Milan, il est attaché à la fortune d'Orsino, qui en lui seul reconnaît son pair.

Je retrouve une note où, dessinant *Orsino*, j'établissais une règle de composition dramatique qui procédait de la musique :

*Poser dans chacun des premiers actes un thème de passion qui se développe librement. Au dernier acte, opposer entre eux et superposer les thèmes. Construire, avec un robuste contrepoint, complexe et plein, où se mêlent, sans qu'aucun perde sa forte caractéristique, les motifs d'êtres qui composent l'*Etre *total de la symphonie.*

Ainsi, la musique reste la source du drame où je fais alors mes premiers pas.

Le second acte d'*Orsino* est écrit à Paris, en septembre 1890, ainsi que les scènes principales d'une tragédie de pensée, que je consacrais à Empédocle d'Agrigente. Je ne connaissais pas l'œuvre d'Hœlderlin; mais les leçons de Burdeau sur les Présocratiques m'avaient révélé le Sicilien, dont j'ai fait plus tard un des maîtres de ma vie. Dans mon désir de célébrer en lui la divine ironie du héros sage, qui a le mépris des hommes, mais qui les aime et qui les aide, sans doute mon esprit ambitieux et novice suivait de loin, en trébuchant, les traces de Sophocle, pour qui j'avais un amour religieux (j'ai dit que je savais par cœur, en grec, tout son *Œdipe-Roi*) — et, beaucoup plus proches, celles du vieux Renan, dans ses drames philosophiques.

Sur le chemin du retour de Paris à Rome, à la fin d'octobre, je montrai ces premiers essais à mon fraternel compagnon d'Ecole Normale, Suarès, avec qui je passai quelques jours à l'Ermitage d'Hyères. Il s'en montra joyeusement surpris, peut-être par complaisance d'amitié, et il me pressa de les achever. J'écrivis à Rome, au

Palais Farnèse, du 15 novembre au début de décembre, les actes III et IV d'*Orsino*, et je fis part de l'œuvre inachevée à Malwida, en y joignant, le 15 décembre, le premier acte, venu le dernier, et qu'elle préféra. Ses lettres manifestent l'émotion et l'allégresse qu'elle en eut. Elle me dit qu'en lisant l'œuvre elle entendait sonner les cloches de la marche religieuse de *Parsifal*. Il y fallait beaucoup d'indulgence et de duperie d'amour. Nul, plus que moi, n'était insatisfait de l'écart énorme entre le dessein de l'œuvre et sa réalisation. Mais qu'à travers la médiocrité de celle-ci on eût pu entrevoir le dessein et le disque du destin, désormais lancé dans l'espace, me donnait confiance et assurance en ma force. J'avais à peine achevé *Orsino*, que deux autres sujets de drames italiens m'assaillirent; et l'un des deux, les *Baglioni*, se dictait à moi, scène après scène : je n'avais que la peine de l'écrire. En terminant l'année et confessant enfin à mes parents toute cette vie de pensée, dont je ne leur avais encore rien dit, j'écrivais à ma mère :

Je sais à présent qui je suis — qui je serai, du moins si je vis. Jusqu'à présent, je n'avais fait que le soupçonner, le désirer, l'espérer.

Dans mes notes secrètes, où j'étais libre de me confesser un orgueil, que je trouve aujourd'hui bien ridicule, je disais :

A mon grand étonnement, je me sens monter peu à peu au rang où j'aspirais enfant, celui d'artiste créateur...

Mais j'ajoutais amèrement :

Dans cet état où mon expérience personnelle me permet maintenant de scruter le fond des autres hommes de mon espèce (j'entendais, de ceux qui créent), *je découvre les abîmes qui les séparent du bonheur que je leur attribuais. Non, ce n'est pas une joie qu'il faille souhaiter*

à tous, cette vie de la création, car elle procède d'une souffrance inextinguible, que peut-être les autres hommes ne connaissent point : le désir d'être — et d'être — et d'être... L'ivresse de l'art endort quelques instants la peine. Mais le désir renaît si fort et la mort seule peut l'éteindre (l'éteint-elle?). Ah! ne croyez pas que je sois heureux de vivre les vies que je crée! Mais si je ne le faisais, je mourrais de douleur, au contact de ma solitude et de ma bassesse... Que j'aimerais mieux vivre ma propre vie, ma vie d'amour et d'action!... Toute ma vie pour quelques heures de vie pleine!... Pauvre Wagner, qui écrivis Tristan!...

Inutile d'observer que ce hurlement de jeune loup avide et affamé ne répondait qu'à quelques spasmes de cette jeunesse forcenée, qui fatigue le ciel de ses exigences et qui, faute de les voir comblées, aime à se déchirer de ses propres dents. Mais l'esprit, qui fut toujours en moi plus mûr que le cœur, savait faire table rase de ses passions, pour lire la carte routière de son destin.

Je me crois permis de reproduire un des monologues de cet hiver, qui réchauffaient la petite chambre sans feu du palais Farnèse, au-dessus des toits, d'où je voyais *mon* Janicule, le lieu sacré d'où s'était découvert mon avenir:

Voici la marche de ma pensée. Je me sens emporté de l'abstrait au réel, du général à l'individuel. Cela tient à ma formation propre. D'abord j'ai pensé. Je vis, ensuite. La première loi de ma nature a été de satisfaire aux exigences de ma pensée, en la mettant au jour. J'ai débuté par mon « Credo » (6) (*bien imparfait*), *où tâchait de se définir l'essence de ma personnalité. Je poursuivis, par une ébauche de roman sur le* Musicien (*abandonné sur le chantier*), *qui représentait cette personnalité, dégagée*

(6) Texte encore inédit.

des accessoires de ma vie, et située dans le monde actuel. Puis vint, à Rome, un fragment de poème romanesque : « Mai Romain », *pour apaiser ma souffrance d'amour. Enfin, je sens, en écrivant* « Empédocle » *que je me débarrasse en lui de ma personnalité, en l'idéalisant, une bonne fois — et puis, qu'il n'en soit plus question! Déjà le drame qui suit* (Orsino) *commence à s'affranchir de moi, bien que les personnages y gardent encore des traits un peu trop généraux* (l'Action de la Passion), *mais ils sont nés à la vie individuelle, ils sont sortis de la cage de l'auteur, ils sont lâchés dans l'arène. Quand j'aurai fini de dépouiller* (7) *ma personnalité, en m'en délivrant dans des œuvres, j'enfanterai d'autres personnalités, libres de la mienne. Ce sont des œuvres objectives que je veux écrire. Et je suis sûr, dès à présent, que vers trente-cinq ou quarante ans, j'accomplirai quelque chose de grand. Il s'agit de vivre jusque-là.*

C'est en 1904, à trente-huit ans, que je commençai à publier *Jean-Christophe*. Mais je n'avais pas fini de *dépouiller ma personnalité* et je crois bien que seule la mort sera capable de la *dépouiller*. Et après tout, je ne suis plus sûr que si je l'eusse fait, comme je le voulais, c'eût été un bien pour mon art. Ce dont il s'agit, ce n'est pas d'éliminer son moi, c'est d'en dégager l'humanité profonde, fraternelle aux autres moi et de rompre avec eux le pain de vie. Tout grand art est une cène.

En cet hiver 1890, où je voyais avec surprise et soulagement se fendre l'enveloppe, au fond de laquelle mon vrai moi avait été si longtemps ligoté, je découvrais *combien l'essence de chaque être est distincte de sa forme, non seulement extérieure, mais intérieure. J'en suis l'exemple : à une époque où j'étais « historiquement » (c'est-à-dire d'une façon transitoire), amorphe, vide et*

(7) J'avais écrit un mot plus brutal : « *évacuer* » (R. R.).

nul (8) (*dans les années de collège à Clamecy et les années au lycée Saint-Louis*) *à cette époque, conscient moi-même de ma faiblesse actuelle* (et d'en être conscient était peut-être un gage de force), *j'avais pourtant, au plus profond, le sentiment de ma valeur sourde, non dégagée, mais assurée. Je n'en disais rien aux autres, ni à moi-même, parce que je jugeais ce sentiment faux et dicté par une coupable illusion; pour me châtier, je prenais plaisir à m'humilier. Mais le sentiment persistait; il existe en moi, depuis l'instant que j'ai pris la plus obscure conscience de moi-même. Et je ne puis plus aujourd'hui méconnaître sa lucidité, puisque j'assiste, étonné, à son accomplissement.*

Mais aujourd'hui encore — quoi que j'écrive, et que ce soit mal ou que ce soit bien — je ne suis point *dans ce que j'écris; aucune de mes expressions du moment ne saurait me définir : je suis* au-delà. *A peine si, dans mes œuvres d'aujourd'hui, transparaît, ici ou là, quelques étincelles du vrai moi. Et le sentiment de plus en plus ferme que j'ai de ma force ne répond à rien de ce qui est, mais seulement de* ce qui doit être et qui sera, qui sera certainement, même quand je mourrais avant!

Car je perçois avec une vigueur invincible, je touche du regard et des doigts, mon Etre *vrai, hors du lieu et hors du temps — qui fut toujours, toujours sera — ou plutôt, qui ne connaît ni le « fut » ni le « sera », car il* Est — *et il est digne d'être — j'en ai la conscience joyeuse enfin!*

Ce sentiment fait la force calme de ma vie. Il inspire une partie de mes désirs. C'est lui qui m'a fait parfois souhaiter d'être arrivé au terme de ma vie — parce qu'au terme, on jouit mieux de la route parcourue. Ainsi que dit mon Empédocle :

(8) J'en ai jugé, depuis, avec plus de pitoyable lucidité, et j'ai tâché de l'exprimer, dans les premiers chapitres de mon *Voyage intérieur* (*R. R.*).

Avoir vécu vaut pourtant la peine de vivre.

Car si je suis, en quelque point du temps, ce n'est pas au début, ce n'est même pas dans le devenir incessant et tâtonnant... C'est au terme.

Et pourtant, je suis toujours au-delà.

Une telle Confession dont le secret n'a jamais, avant ce jour, été livré au public, fait voir dans quelle colonne de feu et de fumée hallucinée ma jeunesse a marché. Nul, autour de moi, ne s'en est douté.

Mais vous doutez-vous de toutes ces autres colonnes qui marchent, — vos fils, vos filles, tous ces jeunes gens que vous croyez connaître, tous ces passants, que vous frôlez dans la rue? Le monde est plein de ces volontés de puissance dont le plus grand nombre se brisent en route, mais dont quelques-uns, plus tenaces, mieux faits pour vivre et pour durer, percent l'enveloppe qui les emprisonne, imposent au monde une part au moins de l'être intérieur, sont des *Führer* de la pensée ou de l'action.

STALINGRAD

par THÉODORE PLIEVIER

Le Stalingrad *de Théodore Plievier, épopée d'une défaite allemande, va paraître prochainement en traduction française aux Editions de la Cité Universelle. Il représente l'un des plus étonnants livres de guerre qui aient jamais été publiés. L'auteur est né en* 1892 *à Berlin, d'un père hollandais et d'une mère originaire de Poméranie. Son grand-père paternel était un Français qui s'était fixé en Hollande. Aujourd'hui encore, il existe des Plievier dans la région d'Azincourt.*

Marin dès sa seizième année, Plievier passa plusieurs années de sa vie sur des cargos, puis vécut quelque temps en Amérique du Sud. C'est aussi comme marin de la Marine Impériale qu'il fit la guerre de 1914-1918 *et c'est en cette qualité qu'il prit une part active à la révolte qui fut l'un des épisodes marquants de l'écroulement allemand de* 1918. *C'est là qu'il a puisé l'inspiration de sa première œuvre littéraire, un roman publié en* 1930 *et dont le titre,* Les coolies du Kaiser, *montre suffisamment la tendance. D'autres œuvres suivirent, mais aucune n'atteint la puissance épique de la dernière en date, dont on trouvera ci-après en traduction l'un des passages les plus hallucinants.* — J. D.

. . . .

Dans la même nuit (1) le lieutenant Wedderkop revenait en camion vers Pitomnik. Wedderkop avait vingt-deux ans,

Janvier 1943. — Les Russes, dans la région de Stalingrad, ont réussi plusieurs percées et ont pénétré profondément dans les lignes allemandes. Le Grand Quartier Général, c'est-à-dire en dernier ressort le Führer lui-même, a donné aux troupes dont l'encerclement est ainsi amorcé l'ordre de battre en retraite — mais vers l'Est, c'est-à-dire vers Stalingrad, condamnant ainsi à l'anéantissement une armée de 300.000 hommes. De journée en journée, au milieu des tempêtes de neige, par 30° au-dessous de 0, le cercle infernal se resserre, et pour bien des unités la marche vers Stalingrad se transforme en une effroyable déroute.

c'était un grand garçon, gauche, avec une raie dans ses cheveux blonds. Si on lui en avait donné l'ordre, il se serait collé une cigarette au bec et aurait chargé, baïonnette au canon, contre un régiment retranché, ou contre un char de 52 tonnes, et il ne serait pas mort autrement qu'un chien de berger qu'on exciterait contre un char. Il avait appris cela, pas à l'armée, mais dans un « camp pour l'Elite de la Jeunesse Hitlérienne ». Le sentiment de sa force physique et morale (la morale étant la supériorité d'une prétendue race de seigneurs et de surhommes vis-à-vis d'une prétendue race d'esclaves et de soushommes), ce sentiment avait été développé en lui, et, greffée là-dessus, une espèce particulière de courage irréfléchi, orienté non pas vers sa propre sauvegarde, mais souvent même vers sa propre destruction. Mais de cette sorte de conscience artificielle et de courage inconditionnel jusqu'à cette noble qualité humaine qu'est l'audace il y a un long chemin, et pour le parcourir il lui manquait quelques dispositions préalables, et dans la mesure où de telles dispositions existaient en lui (et elles existent en chaque être humain) on les avait systématiquement atrophiées. Produit artificiel, demi-substance, figure esquissée blanc sur blanc, ainsi le SS Junker Wedderkop était entré dans la vie. La vie pouvait le détruire et c'est pour cela qu'il avait été élevé; ou bien elle pouvait le refondre et l'amener à repartir de zéro, mais ce n'est pas pour cela qu'on avait mis en œuvre le temps, les soins et les moyens propres à faire naître le type auquel il appartenait. Quoi qu'il en soit, en face de la vie, dans laquelle les poids sont justement répartis et dans laquelle il n'y a pas d'un côté des maîtres et des surhommes et des courageux auxquels appartient le monde, et de l'autre des esclaves et des êtres inférieurs et des lâches auxquels rien n'appartient, en face de cette vie, où le bien et le mal, les aptitudes et les déficiences, le courage et la faiblesse s'équilibrent dans chaque âme humaine, en face de cette vie, tel qu'il avait été formé, il ne pouvait pas tenir.

Pourtant Wedderkop se trouvait dans la vie, et même dans un creuset bouillonnant de la vie. Et la nuit qui l'attendait, et le chemin qu'il avait à parcourir, et ce qu'il y avait sur ce chemin, lui réservaient une dure leçon : au cours de cette nuit-là, il devait apprendre la peur. Et il devait aller jusqu'au bout, ce mal ne pouvait pas lui être épargné. Il ne servait de rien de se rappeler que la peur lui était

quelque chose d'étranger et par-dessus le marché « la marque d'un sang juif ou métissé de juif ». Il n'y avait pas de recours, et le sang lui monta aux oreilles et son poing se serra sur son cœur, et le sang se retira et il pâlit et trembla comme un animal effrayé à mort. Il se serait effondré, s'il n'avait pas été assis sur le siège avant du camion avec, à sa gauche, le conducteur et, à sa droite, le capitaine Steiger, qu'il devait amener à Pitomnick ou à Gumrak avec les autres blessés, derrière, dans le camion. Il trembla et ne put pas rendre à Steiger le service que celui-ci lui demandait. Ses mains s'y refusèrent et le conducteur dut s'y mettre. Il ouvrit la bouche et aucun son n'en sortit, et il ne s'agissait pas de Steiger, pas seulement de Steiger, pas du pied que Steiger avait posé sur ses genoux; il ne s'agissait pas seulement d'un pied, mais d'un grand nombre de pieds, et ce n'était pas cela non plus. Et ce qui arriva, ce qui se dressait, chancelant au dehors dans la lumière des phares, ce qui se pressait contre le pare-brise... Ces visages à la portière, ces mains sur la porte, sur les poignées des portes, sur les marchepieds, sur les roues épaisses et couvertes de glace, et sur le radiateur, et le long des parois des camions, cet enlacement de bras, de corps suspendus, cette grappe de corps humains retombant dans la neige, cela dépassait toute réalité, toute expérience, dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer. Le conducteur exprima cela, le conducteur ne dit pas : « Mais mon lieutenant hurle! » Le conducteur dit : « Mon pauvre vieux, arrête donc de hurler, tu vois bien qu'il n'y a rien à faire! »

C'était autrefois... un cheval était tombé et on l'avait relevé et le regard effrayé de l'enfant — il avait alors cinq ans — s'était fixé sur le pied brisé du cheval qui pendait dans une position anormale, et ramené à la maison et mis au lit par sa tante, il avait pleuré et pendant des jours avait été en proie à une crise nerveuse. C'était autrefois, et après la sélection des SS, après l'Ecole de Sonthofen, après des expéditions punitives dans le secteur de Brest, après des combats de tranchées et d'abris, voilà qu'avec ses vingt-deux ans il en était arrivé là de nouveau, et dans sa faiblesse il était..., Steiger le dit, il était sur la voie : « Allez-y, pleurez, alors vous serez sur la voie! »

La moitié du visage du capitaine Steiger avait été ouverte par un éclat d'obus de char, le bras droit avait été fracassé, les pieds étaient restés intacts; lorsque Thomas l'avait

amené de la colline, ils étaient intacts. Mais après le transport en traîneau, il y avait aussi quelque chose dans les pieds qui n'allait pas, ou du moins dans l'un des pieds. On avait dû le porter pour le mettre dans l'auto. Et c'est avec ce pied que tout avait commencé.

La route sur laquelle se trouvait Wedderkop était, même dans la neige, une route difficile. Bien que dans l'ensemble elle traversât un pays plat, elle plongeait suivant les ondulations du terrain, s'enfonçant parfois dans un défilé de la steppe, une autre fois dans un lit de fleuve desséché, pour grimper de nouveau sur l'autre rive, et elle était loin de représenter le chemin le plus court entre les villages de la steppe et elle s'étirait, adaptée aux particularités du terrain, en méandres et en larges détours, à peine différente de celle que, il y a bien longtemps, les vaches de la steppe avaient tracée. Cette nuit-là la neige, une fine neige poudreuse, avait été amoncelée par le vent à certains endroits en véritables murs. La direction était marquée par les piquets auxquels étaient fixés des bouchons de paille. Les quarante ou quarante-cinq kilomètres que Wedderkop avait devant lui ne sont pas en soi une distance considérable. Mais cette nuit-là, des bataillons avaient mis douze heures pour arriver à faire dix kilomètres et d'autres encore n'avaient jamais atteint leur but. Tout ce qui se trouvait pendant ces heures sur les routes entre Karpowka et Pitomnik ou entre Baburkin et Pitomnik, ou encore entre le défilé de Rososchka et Pitomnik, avait renoncé pour toujours aux bottes de sept lieues et les soldats allemands qui se traînaient sur les chemins ne comptaient plus par kilomètres et pour beaucoup il s'agissait seulement de tenir quelques mètres, de parcourir en se traînant dans la neige la courte distance qui les séparait du marchepied d'une voiture qui s'était arrêtée. Wedderkop était assis, appuyé au dossier, le col du manteau relevé, la casquette de fourrure rabattue sur le front, et regardait à travers la vitre le vaste espace blanc. Un désert de poudre blanche et sèche et les vagues balayées par le vent, figées dans une profusion de figures en filigrane. Et quand le conducteur saisissait le levier et mettait en deuxième et en première et en même temps, pour mieux voir, passait à l'éclairage code, que le moteur s'emballait en grinçant, que les engrenages et les roues tournaient à vide, puis que, reprenant contact avec le sol, le camion s'enfonçait comme une charrue dans le mur

de neige dont la poussière jaillissait, alors pénétrait jusqu'à l'intérieur de la cabine la cruauté de cette nuit qui flamboyait dans la lueur des phares.

En bordure du chemin, ils avaient vu un gros camion, radiateur et roues avant dans le fossé, roues et partie arrière suspendues sur la route. Une forme humaine se tenait debout au milieu de la route, deux autres accroupies à ses côtés. Là, le conducteur s'était encore arrêté et était descendu. L'homme sur la route n'avait plus de voix à force d'avoir crié et il levait en l'air comme un signal son bras enveloppé dans un pansement ensanglanté; les deux autres par terre bégayaient encore, mais ils étaient incapables de bouger. Le conducteur — et Wedderkop lui vint en aide — les traîna tous trois jusqu'au camion et les étendit à côté des autres blessés. Ils jetèrent un regard sur le camion naufragé et sur l'intérieur recouvert d'une toile de tente. Les cadavres de vingt à trente blessés morts en route gisaient sur le plancher dressé en l'air. Ils avaient glissé vers l'avant et avec les couvertures, les sous-vêtements trempés de sang et les pansements s'étaient gelés en une masse compacte.

La voiture continua sa route et ce fut sur le chemin un second camion, un troisième, un quatrième. Une colonne de camions avec des blessés avait suivi la même route pendant la journée, puis elle s'était disloquée.

Une fois encore, le conducteur s'arrêta, puis il ne s'arrêta plus.

Un cinquième, un sixième, un septième camion naufragé.

De la neige surgissaient des formes humaines, des conducteurs, des brancardiers, des groupes entiers de blessés qui avaient quitté les camions avec leurs chargements gelés et qui, à pied, cherchaient leur chemin. Ils se dressaient en titubant dans la lueur des phares, faisaient des signes, gesticulaient, brandissaient leurs poings serrés — se rejetaient en arrière au dernier moment devant la masse lancée en avant et disparaissaient dans la nuit.

Le capitaine Steiger et le pied de Steiger — ou est-ce que ce fut la botte se dégelant à la chaleur du moteur ou le chiffon enroulé autour — furent la cause initiale de tout ce qui arriva. Le capitaine Steiger, tourmenté par la douleur qui montait jusqu'au genou et plus haut, avait prié Wedderkop, qui était assis à côté de lui, de le laisser allonger sa jambe. Comme il n'y avait pas moyen de faire autrement, à cause de l'étroitesse de la cabine, Wedderkop avait

dû prendre sur ses genoux le pied de Steiger. Prié au bout d'un moment par Steiger d'enlever le chiffon et la botte et d'envelopper le pied dans une écharpe qu'il lui tendit, Wedderkop commença à dérouler le chiffon et à dénouer le lacet. A ce moment-là, le chemin descendait dans une dépression et en suivait le fond pendant un certain temps avant de remonter de l'autre côté. La dépression avec ses parois taillées à pic ne devait guère avoir un autre aspect dans sa rigidité glacée que celui qu'elle avait eu à la période glaciaire, lorsqu'elle avait été creusée dans la steppe par l'écoulement des eaux du glacier jusqu'à la vallée de la Volga. Le camion remontait la pente. Wedderkop avait déroulé le chiffon et desserré le lacet. Steiger serrait les dents : la douleur qui le rongeait n'était pas au pied, mais plus haut, il le sentait. « Tirez, je vous prie; tirez la botte d'un seul coup », dit-il. Wedderkop avait besoin d'une plus grande liberté de mouvements et le conducteur mit ses phares en code et s'assura d'abord que dans la solitude environnante on n'apercevait aucun être vivant, aucun des spectres de neige de cette nuit. Alors seulement il mit au point mort et arrêta le camion.

Mais les spectres dans la neige étaient là quand même. Le chemin regagnant la plaine passait par un renfoncement de terrain qui débouchait de l'ouest vers la route suivie par le camion, et, dans ce renfoncement invisible de ce côté-ci du tournant, deux camions étaient immobilisés. La cargaison de blessés qu'ils avaient transportés était aussi congelée que dans les camions précédents. Mais là, dans le tournant et au sommet de la côte, où les voitures en marche étaient obligées de ralentir, tous ceux qui avaient pu se traîner jusque-là s'étaient rassemblés. Et ils se tenaient cachés derrière les murs de neige du renfoncement; ils étaient désespérés comme des mourants qui ne veulent pas mourir et ils étaient rusés — les expériences de cette nuit le leur avaient appris — comme les chasseurs sauvages des temps primitifs.

Et tout arriva en même temps.

Wedderkop tira la botte, et avec la botte — cuir, chiffons, peau et chair n'étaient plus qu'une seule masse — il tira le pied ramolli par le gel et il eut sur les genoux, proprement dépouillé, le squelette du pied de Steiger. C'eût été à Steiger de hurler, mais Wedderkop poussa un cri et se rejeta en arrière et se détournant — mais comment se

détourner, seul son regard pouvait fuir à travers la vitre — il eut devant lui, dans la lumière brutale des phares, une forme humaine qui descendait le chemin et qui, ses pieds s'étant brisés comme du verre, s'abattit la face en avant. Et il n'y avait pas que celui-là, il y en avait toute une bande. Sortant du renfoncement, ils se dressaient, les têtes bandées, les bras dans des gouttières, enveloppés de corsets de plâtre, de couvertures, de haillons, de toiles de tentes, ils boitaient, ils titubaient, ils tombaient, et, dans le choc, les os éclataient, ceux qui étaient tombés se relevaient et tous, y compris ceux qui gisaient sur le sol, se hâtaient vers le camion. « Un, deux... dix! » compta Wedderkop comme dans un rêve. Dix reptiles humains, grisâtres, qui, rampant et se tordant sur le sol, essayaient de faire la même chose que d'autres qui avaient encore des pieds. Une tête inondée de sang se souleva dans la neige et retomba sans force. Un autre enfonçait dans le sol devant lui un objet pointu, c'était un levier de cric, et se tirait ensuite en avant. Tout cela s'approchait et ceux qui avaient encore des pieds se jetaient déjà sur le véhicule. Et les mains étaient là qui saisissaient les poignées des portes, qui cherchaient à se tenir au radiateur, au marchepied, aux parois du camion, qui déchiraient la toile, qui s'agrippaient aux visages, aux yeux des autres et les tiraient en arrière. Un coup de feu claqua, la glace de la fenêtre vola en éclats. Dans le camion les blessés hurlaient, écrasés sous le poids des assaillants. Le moteur haleta, la voiture se remit en route, monta en première jusqu'au haut de la côte, puis le conducteur passa en deuxième, en troisième et donna à la voiture toute la vitesse qu'elle pouvait prendre, et dans le vent et la course l'emmêlement de mains et de membres accrochés au capot, aux marchepieds, aux parois, se détacha et tomba.

Or, il ne s'agissait pas d'un animal poursuivi par les hommes primitifs, ce n'était pas un mammouth tailladé par des haches de pierre et devenu fou de douleur, c'était un camion Daimler-Benz avec un moteur Diesel à huile lourde de quatre-vingt-dix chevaux, avec trois axes et traction avant et arrière, qui en hurlant fuyait dans la nuit, sursautait brutalement dans les trous, escaladait les ondulations et laissait derrière lui un grand nuage de poussière de neige, et ce n'était pas trois cent milliers d'années avant notre ère — ceci arriva dans la nuit du 12 au 13 janvier 1943 et sur le

chemin qui conduisait de la gorge de Rossoschka à la route Karpowka-Pitomnik.

Le 12 janvier, les centres sanitaires principaux de Karpowka, Dmitrijerka, Nowo-Alexejetka, Babwurkin avaient été évacués et dans chaçun d'eux trois cents ou quatre cents ou quatre cent cinquante blessés graves, enveloppés seulement dans des couvertures, avaient été chargés sur des camions ouverts. En route, l'essence avait manqué à certains, d'autres étaient restés pris dans les amas de neige, la colonne s'était disloquée et sur trente voitures, cinq seulement avaient atteint leur but.

. . . .

« Vous pouvez pleurer... »

L'homme dit cela, dont on avait arraché le pied comme une chaussette sale et souillée de boue et qui, une écharpe et un morceau de couverture enroulés autour de ses os, était assis à sa place et oubliait la douleur et le feu qui le rongeaient jusqu'aux genoux.

L'homme est-il un instrument?

Non, l'homme n'est pas un instrument! Et tous ceux qui furent projetés par le camion en folie et restèrent écrasés dans la neige, ils avaient été enfantés par des mères, par des femmes qui furent aimées et qui avaient rêvé avec amour à des hommes forts et libres. Mais ils ne sont pas devenus forts, et ils ne sont pas devenus libres.

« Vous pouvez pleurer, alors vous serez sur la bonne voie! »

Sur quelle voie? Wedderkop ne posa pas cette question. Il avait encore devant les yeux les visages, dans les oreilles l'éclatement des os qui se brisaient (car il l'avait entendu); encore paralysé par l'épouvante, il ne pouvait rien comprendre.

Et Steiger dit :

« Avoir les mains calleuses, ce n'est pas une preuve de force, mais quand c'est l'âme qui est calleuse, généralement il n'y a rien derrière. Pleurez, vous ne pouvez rien faire de mieux! »

« Le paysan courbé par son travail est bien plus fort et la femme avec son enfant dans son ventre est bien plus forte que le fantassin qui marche à travers le pays avec ses trente-cinq livres dans son sac! »

Et il prononça d'autres paroles sur la force, et aussi sur la liberté, et aussi sur Dieu..., sur la peur, sur les animaux qui traversent un fleuve au courant impétueux et qui

s'aident les uns les autres pour atteindre l'autre bord. Puis, étourdi par la douleur, il ferma les yeux et retomba en arrière sur la neige. Wedderkop avait quand même compris qu'il avait qualifié Sonthofen et son dressage d'« humiliation de l'esprit », qu'on était parvenu à mettre un peuple entier dans cette posture d'abaissement, mais que la tentative de ravir aux autres peuples leur âme, leur liberté et jusqu'à leur nature propre était condamnée à l'échec et — que Dieu en soit loué — commençait précisément maintenant à échouer; mais avoir dépouillé un peuple de sa volonté et de sa conscience et avoir changé ce peuple en un mécanisme inflexible, c'était plus horrible que la route qu'ils venaient de suivre, car c'était l'origine, non pas d'une seule, mais d'un grand nombre de ces routes. On avait voulu l'impossible. Mais c'était comme quand on grimpe à la corde, à un moment donné il faut redescendre. Mais l'armée et les soldats qui retombent de cette corde géante, ils tombent là où nous les avons vus étendus, et aucun ne vient en aide à l'autre, aucune voiture ne tire l'autre de l'ornière, tellement profonde est la chute, tellement bas nous sommes tombés. C'est cela qu'il avait dit.

Steiger sortit de son évanouissement. C'était un monde blanc et vide sur lequel ses regards se posaient, et c'étaient des yeux vides qu'il avait auprès de lui.

Il pensait à d'autres yeux, à ceux qui, même mourants, portaient encore témoignage. Ils comptent parmi ceux-là qui ont été jetés au feu comme des morceaux de bois, et alors qu'ils brûlaient déjà, ils ont prononcé des paroles, et ces paroles ont été conservées et ont fait progresser l'humanité. Mais ceux-là derrière, ceux qui sont restés là sur le chemin...

« Ceux-là derrière nous, pourquoi ont-ils été rejetés comme du bois mort, pour quoi meurent-ils? » demanda-t-il à Wedderkop.

« Pour le Führer! » dit le conducteur.

Wedderkop passa la main sur son front.

Le capitaine Steiger dit : « Nous mourons pour rien... C'est horrible! »

DÉSORDRES

PIÈCE EN QUATRE ACTES

(fin) (1)

par ANDRE CHAMSON

ACTE III

A Randavel. — Même décor que pour l'acte II.

SCENE I

CLAUDIE, PIERRE.

PIERRE. — Je comprends... Je comprends... Elle pourrait crever la gueule ouverte...

CLAUDIE. — Ni ouverte, ni fermée... Ce n'est pas son genre.

PIERRE. — En tout cas, ça ne scandaliserait pas les âmes pures.

CLAUDIE. — Elles ont bien d'autres raisons de scandale...

PIERRE. — Si tu savais ce que je m'en moque, tu ne me casserais pas les pieds avec toutes ces histoires.

CLAUDIE. — Ah! tu t'en moques? Pas tant que ça, mon petit Pierre... Tu as beau poser au cynique, je vois bien que tu n'es pas plus rassuré que nous.

PIERRE. — Plus rassuré que vous?

CLAUDIE. — Oui, oui... depuis qu'elle a reçu le télégramme qui lui annonçait le retour de son mari... Quand elle est partie le rejoindre, tu n'en menais pas très large et quand l'oncle est parti à son tour, quelques jours après, tu n'étais pas beau à voir...

PIERRE. — J'ai sans doute mes raisons... Mais qu'est-ce que ça peut te foutre, à toi, les histoires de Nathalie?

CLAUDIE. — S'il n'y avait que Nathalie! Mais l'oncle et le cousin Paul... Tu crois peut-être que ça fait chic, cette monstrueuse indifférence?

PIERRE. — Monstrueuse vient de monstre et le monstre, c'est moi... Mais le monstre trouve monstrueux le petit couplet sur Nathalie qui pourrait crever la gueule ouverte, à condition que la paix de la famille soit sauvegardée.

CLAUDIE. — Il n'est pas question de la famille... Il est question d'un vieil homme qui nous a presque élevés, qui nous garde chez

(1) Voir *Mercure de France*, 1er mai 1947.

lui pendant les vacances... Il est question d'un jeune homme qui est resté prisonnier pendant près de cinq ans... Il est même question de Nathalie...

PIERRE. — Oui... et du petit chien de la voisine...

CLAUDIE. — Ah! tu ne peux pas imaginer ce que je donnerais pour savoir ce qui s'est passé quand elle a retrouvé son mari...

PIERRE. — Drôle de curiosité pour une âme pure.

CLAUDIE. — Pauvre idiot... tu comprends très bien ce que je veux dire.

PIERRE. — Ne te calomnie pas. Tu poses très bien le problème... Le tout est de savoir ce qui s'est passé la première nuit... Ta psychologie est un peu brutale, mais conforme aux grandes lois de la nature.

CLAUDIE. — C'est tout ce que tu peux dire sur une histoire comme celle-là?

PIERRE. — Le sou est en l'air... pile ou face... idylle ou drame... pas plus de signification d'un côté que de l'autre...

CLAUDIE. — Cinq ans d'attente... tant de désespoirs et de souffrances... ton cousin enfermé comme un bagnard parce qu'il a dix ans de plus que toi... ton oncle devenu un vieil homme qui n'attend plus qu'une seule chose avant de mourir... et Nathalie elle-même, avec toutes ses inconséquences...

PIERRE. — Si tu veux que je t'épargne le cynisme, tu pourrais m'épargner la rhétorique. Tout ce morceau d'éloquence ne signifie rien.. Cinq ans de douleurs et de désespoirs... Cinq ans de la vie, que chacun a passés comme il a pu... Un truc sérieux, c'est ce qui est arrivé à Paul... Pour un sale coup, c'est un sale coup! Mais c'est fini, ce n'est donc plus la peine d'en parler... A part ça, si l'oncle a vieilli, c'est qu'il a justement pris cinq ans de plus, à un mauvais âge... Quant à Nathalie...

NATHALIE. — Quant à Nathalie?

PIERRE. — Elle avait vingt-cinq ans et n'en a que trente... Il faut en avoir douze ou soixante pour ne pas comprendre ce que ça veut dire... Je la crois du reste capable de vous l'expliquer, si vous l'embêtez trop, avec toutes vos histoires...

CLAUDIE. — Luce avait peut-être cent ans?

PIERRE. — Les morceaux de bois, ça n'a pas d'âge...

CLAUDIE. — Tu es affreux.

PIERRE. — Et toi tu es peut-être très calée, mais tu ne sais pas très bien ce que c'est que la vie.

CLAUDIE. — L'oncle non plus ne le sait peut-être pas?

PIERRE. — Il l'a prouvé! Si ça tourne à la catastrophe, ça sera bien de sa faute... tu sais ce qu'il a fait, pendant plus de trois ans? Il n'a pas attendu le retour de ses fils mais le jour où éclaterait un drame qu'il a peut-être commencé par craindre mais qu'il a fini par désirer.

CLAUDIE. — Tu n'es pas fou?

PIERRE. — Pas le moins du monde... et si le drame arrive, tu pourras dire que l'oncle est au comble de ses vœux... C'est bien

comme ça qu'il faut dire? Tout se sera passé selon les prévisions des âmes pures... A ce coup-là, c'est possible que nous soyons tous dans un joli pétrin...

Claudie. — Comment peux-tu dire des choses pareilles? Tu n'as pas vu l'oncle, la semaine dernière, quand il attendait des nouvelles de Nathalie?

Pierre. — Oui, il séchait sur place en se demandant si son drame était commencé...

Claudie. — Mais c'est abominable... Tu es le seul, de toute la maison, à n'avoir pas été pris par cette angoisse... Oh! tu t'es fait du souci pour ta petite personne, ça, je l'ai vu... Mais que tu aies pu rester indifférent à cette anxiété qui pesait sur tout le monde et dont personne ne parlait... je n'ai pas pu voir Nathalie, avant son départ...

Pierre. — Ni moi non plus. Elle est partie comme une bombe...

Claudie. — Mais j'ai vu Anna qui ne disait rien mais qui semblait attendre que la foudre tombe sur la maison... j'ai vu Luce, qui a pourtant bien assez de raisons d'être triste, et j'ai vu l'oncle... j'ai vu l'oncle qui faisait tout ce qu'il pouvait pour que personne ne se rende compte de son angoisse, qui ne voulait pas que quelqu'un pût même soupçonner... Mais, même s'il avait été un inconnu, un homme avec lequel on n'aurait rien eu de commun, le voir ainsi se détacher de la vie, vieillir d'une heure sur l'autre, perdre encore un peu plus la vue...

Pierre. — En tout cas, il ne perdait pas le nord! Il a attendu huit jours l'annonce de la catastrophe et, comme elle ne venait pas, il est parti pour aller voir où elle en était et, sans doute, pour jeter un peu d'huile sur le feu.

Claudie. — Mais il est parti pour aller voir son fils... Tu n'as pas compris que s'il n'est pas parti tout de suite, c'est justement... Mais tu ne veux pas comprendre...

Pierre. — Comprendre quoi?

Claudie. — Dis-moi, Pierre, si tu ne m'avais pas revue, depuis cinq ans, tu ne serais pas capable de faire un long voyage pour venir me voir? Si j'étais malade? Si je risquais d'être malheureuse? Mais c'est affreux! Tu as tellement peur que ça tourne mal pour toi?

Pierre. — Je me fous de tout et, du reste, rien ne change rien à rien.

SCENE II

Pierre, Claudie, Anna.

Anna. — Allons, Claudie, ne perds pas ton temps à bavarder. S'il arrive aujourd'hui il peut être là d'ici un quart d'heure.

Claudie. — Mais pourquoi voulez-vous qu'il arrive aujourd'hui? Nous l'avons déjà attendu hier.

Anna. — Il lui faudra bien revenir un jour ou l'autre... Il est parti depuis sept jours... même s'il a mis quarante-huit heures

pour arriver à Paris, ça lui fait deux ou trois jours là-bas... et il a dit qu'il ne resterait pas plus longtemps.

CLAUDIE. — Vous croyez qu'il pourra repartir si vite?

ANNA. — D'où? De là-bas? Quand il aura revu Paul, il pourra bien le quitter, surtout que ce ne sera plus pour longtemps.

CLAUDIE. — Quand il aura revu Paul... Mais si Paul et Nathalie?

ANNA. — Quoi, si Paul et Nathalie?... Si Paul et Nathalie... tu n'as pas besoin de te demander si Paul et Nathalie... qu'est-ce que c'est que ces histoires... D'abord, Nathalie était très contente, quand elle est partie... C'est un ouragan, cette femme-là! Elle aurait fait la route à pied, s'il l'avait fallu... et puis, le plus important, c'est que Paul soit revenu... Ça n'est pas besoin de se faire du souci à l'avance. On s'en est assez fait, pendant cinq ans.

CLAUDIE. — Mais l'oncle n'a jamais été plus anxieux que depuis le retour de Paul...

ANNA. — Ça imagine des romans... Ça se met des idées dans la tête... Tu ferais mieux de mettre un peu d'ordre, en attendant. Tu sais bien qu'il aime que tout soit en place... Qu'il trouve au moins sa maison en état... Qu'est-ce que c'est que toutes ces affaires qui traînent. Tu n'as qu'à les mettre dans un tiroir...

PIERRE. — Parfaitement. Que les petites filles rangent les tiroirs et les vaches seront bien gardées.

CLAUDIE. — Tiens, des photos que nous avons prises l'année dernière... non... bien avant... Ah! je croyais que nous les avions perdues... Mais c'est du premier été que nous avons passé ici... Je ne me souvenais pas... Me voilà... avec toi... voilà Nathalie... encore Nathalie... et celle-là? Mais c'est la cousine Luce... Comme elle a changé, depuis cinq ans... Regardez, tante Anna, c'est bien elle?

ANNA. — Oui, oui, c'est elle... Tu sais bien qu'elle a changé de coiffure.

CLAUDIE. — De coiffure! Mais c'est tout son visage qui a changé. Je ne me souvenais même pas qu'elle avait été comme ça... Elle était jolie... avec quelque chose de triste...

PIERRE. — Jolie? Elle n'a jamais été une beauté.

CLAUDIE. — Mais elle encore très bien... Ah, je n'aurais jamais cru que des gens plus âgés que moi puissent changer aussi vite... C'est peut-être une idée d'enfant, mais les grandes personnes, ça n'a jamais l'air de vieillir.

PIERRE. — C'est comme les gens moches qui n'enlaidissent jamais.

CLAUDIE. — Il y a aussi Etienne et Paul... Ces deux-là sont de l'année dernière. Je me souviens très bien de les avoir déjà vues. Paul n'a pas l'air malheureux dans son camp... il a pris une pose d'empereur..

ANNA. — Allons, mets ces photographies dans le tiroir. On ferait mieux de brûler toutes ces affaires... Ça donnerait la mélancolie à des enfants de dix ans.

CLAUDIE. — On a bien d'autres sujets de mélancolie... Si du moins

on savait quelque chose d'Etienne... Pauvre cousine Luce, c'est bien sa chance d'être la dernière à attendre des nouvelles...

ANNA. — On va bien savoir quelque chose, ces jours-ci... En tout cas, s'il a trouvé une occasion, à la gare, il va être là, lui... Ne mets pas tout en révolution, sous prétexte de ranger... Quand toutes ces histoires seront finies, je retourne chez moi... Vous me feriez vieillir avant l'âge.

CLAUDIE. — Vous voyez bien que vous vous faites du souci...

ANNA. — S'il y a quelqu'un qui ne s'en fait pas, par le temps qui court, j'aimerais de le connaître... Tu n'as pas revu Luce, depuis le déjeuner?

CLAUDIE. — Non. Elle reste enfermée dans sa chambre pendant des heures. Quelquefois je m'en vais la voir pour lui tenir compagnie, mais j'ai toujours peur de la déranger... Elle ne parle presque pas...

ANNA. — Oui, oui... Allons, ça va bien, tout est en ordre. Maintenant, il peut arriver.

PIERRE. — Vous croyez vraiment qu'il va arriver ce matin?

ANNA. — Est-ce que je sais? Hier matin, j'en aurais donné ma tête à couper... Je n'en ai pas dormi de la nuit. C'est une drôle de vie que d'attendre toujours quelque chose... Quand on a mon âge, on ne doit plus rien attendre... Ça porte malheur... Aussi, maintenant, qu'il arrive ou n'arrive pas, c'est le même prix... Mais si j'avais vos jambes, j'irais quand même faire un petit tour sur la route.

CLAUDIE. — Nous pourrions aller jusqu'au bout du mur du jardin... Tu viens, Pierre? Allons, accompagne-moi.

PIERRE. — Charmante promenade.

CLAUDIE. — Ça te fera au moins prendre l'air. Il y a quatre jours que tu n'as pas mis le nez dehors... Allons, viens. On rentrera tout de suite.

SCENE III

ANNA (*restée seule continue à mettre un peu d'ordre dans la pièce*). — S'il n'arrive pas aujourd'hui, c'est que ça doit aller aussi mal que possible... Quel ouragan, cette femme! Je lui dirai tout! Je lui dirai tout! Elle aurait fait la route à pied pour aller le lui dire... Pour un cadeau de bienvenue, c'est un cadeau de bienvenue... Et qu'est-ce qu'il est allé se fourrer au milieu, lui... comme s'il y pouvait changer quelque chose... Dire qu'il n'a jamais voulu m'en parler... Ça le ronge... Il va revenir malade... Ah! Seigneur.. C'est vous, Luce?

SCENE IV

ANNA, LUCE.

LUCE. — Oui, c'est moi... Vous êtes dans la grande salle?

ANNA. — Oui, je suis là... et j'attends, comme une imbécile.

LUCE. — Ne vous plaignez pas. C'est un privilège d'attendre.

ANNA. — On ferait mieux de dormir... Vous avez un peu reposé, cette nuit?

LUCE. — Mais oui, je dors très bien, maintenant. On dirait que j'ai des années de sommeil à rattraper... J'ai dormi toute la nuit, d'une seule traite, et, depuis le déjeuner, je me suis encore assoupie, au lieu d'achever ma toilette.

ANNA. — Tant mieux. Le temps doit vous sembler si long à toujours espérer quelque nouvelle.

LUCE. — Oh! Vous ne savez pas ce que ça peut emplir une vie, une attente comme celle-là! Plus rien ne m'importe que l'idée de son retour... De son retour? Je ne sais même plus si je pense qu'il reviendra... Je vis avec lui. Il est avec moi à tous les moments de la journée ou de la nuit...

ANNA. — Il vaudrait quand même mieux qu'il soit ici pour de bon... Mais vous allez sûrement savoir quelque chose aujourd'hui.

LUCE. — Aujourd'hui ou demain, je finirai bien par avoir de ses nouvelles.

ANNA. — Mais non, mais non, ni demain, ni après-demain... On attend le père et c'est peut-être le fils qui va arriver... Ça s'est déjà vu. En tout cas, vous allez sûrement avoir de ses nouvelles. Ce n'est pas le moment de vous laisser aller.

LUCE. — Mais je ne me laisse pas aller.

ANNA. — Je ne dis pas... Mais vous êtes fagotée comme l'as de pique. Vous avez l'air d'une pensionnaire qui n'aurait pas encore envie de sortir du couvent. Si Etienne arrivait, il croirait qu'on vous a mise en pénitence.

LUCE. — Vous croyez? Je n'ai plus trop l'air d'une pensionnaire.

ANNA. — Dans ma jeunesse, on disait qu'une femme devait être bien grecquée et bien goupillée... Et ça disait ce que ça voulait dire... Les bouclettes, la robe, la ceinture et les volants, les mains et les boucles d'oreille, les boutons et les garnitures... Tout comptait dans ce temps-là... Bien grecquée, bien goupillée,.. La femme était une femme.

LUCE. — Quand vous étiez jeune, on avait le droit d'être heureux. Le monde était si tranquille.

ANNA. — Eh là! J'étais quand même née en 70... C'est vrai que je n'étais pas bien vieille, mais j'aurais voulu que vous puissiez voir les femmes de ce temps-là... C'était pomponné... Ça portait des brides et des dentelles, des ceinturons et des médaillons... Tandis que maintenant... Tenez, ça ne ressemble à rien cette façon de se tirer les cheveux.

LUCE (*se regardant dans une glace*). — Oh! tante Anna, si c'est vous qui me donnez des conseils de coquetterie... mais ça va très bien comme ça. Comment voulez-vous que je les arrange autrement?

SCENE V

ANNA, LUCE, DUSSAUD.

DUSSAUD. — Alors, il n'y a personne dans cette maison? Tout le monde est mort? Bonjour, Anna; bonjour, Luce.

ANNA. — Mais c'est toi qui ne dois plus tenir debout!

DUSSAUD. — Mais non, j'ai rajeuni de vingt ans. Il n'y a rien de meilleur que de se promener un peu.

ANNA. — Tu as vu Paul?

DUSSAUD. — Mais oui, je l'ai vu... Il est superbe. Toujours le même... Ils l'ont gardé quelques jours à l'hôpital, mais je vous jure qu'il n'est pas malade. Un peu amaigri, mais un moral du tonnerre de Dieu...

ANNA. — Et tout va bien?

DUSSAUD. — Si tout va bien? De A jusqu'à Z. Je n'ai que de bonnes nouvelles... A ne pas savoir comment vous les annoncer. Le plus simple est de ne pas prendre de précaution. Etienne et Paul seront peut-être là tous les deux d'ici quelques jours.

LUCE. — Etienne et Paul! Etienne aussi...

DUSSAUD. — Mais oui, on a eu aussi de ses nouvelles. Il est sur le chemin du retour. Il va très bien lui aussi... Ah, vous faites comme moi... J'en suis resté stupide pendant des heures... A ne pas croire que c'est fini... A ne pas trouver un mot à dire...

ANNA. — Dieu soit loué!

DUSSAUD. — Ma chère Luce, ce n'est plus qu'une question de quelques jours... Mais avec une certitude... Ah! nous aurons assez attendu...

LUCE. — Je n'aurais jamais cru...

DUSSAUD. — Comment, vous n'auriez jamais cru? Vous qui n'avez pas perdu confiance une seconde...

LUCE. — Je n'aurais jamais cru que la fin serait comme ça... Qu'on me dirait : Il arrive... et qu'il arriverait, comme si c'était une chose naturelle.

DUSSAUD. — Ah, j'ai fait comme vous... mais vous allez voir, d'ici quelques heures... Moi, je suis parti comme un fou. Je suis sorti du Val-de-Grâce. J'ai descendu le boulevard Saint-Michel... Il me semblait que les maisons n'étaient pas vraies. Je ne comprenais pas pourquoi les façades ne s'aplatissaient pas sur le sol... Et puis, tout d'un coup, sur le pont, devant Notre-Dame, j'ai croisé une fille qui riait... et je l'ai vue... naturellement que je l'ai vue puisqu'elle est passée à côté de moi, mais je l'ai vue comme jamais je n'aurais cru que je pourrais voir un être vivant... J'ai vu qu'elle riait et je me suis mis à rire... C'est formidable de se dire que la vie reprend, de se le dire à un moment précis... pas quand on apprend qu'elle va pouvoir recommencer, mais quand on est déjà plein de cette idée...

ANNA. — Et Nathalie?

DUSSAUD. — Nathalie? Elle est arrivée avec moi... Elle va être là dans quelques minutes. Ils n'ont pas voulu me laisser repartir

tout seul... Comme si j'étais un enfant qu'on accompagne en voyage.

LUCE. — Elle va être là?

DUSSAUD. — Oui, j'ai trouvé une occasion pour venir tout de suite. Il n'y avait qu'une place. Nathalie a voulu que je parte le premier. Elle arrivera avec les bagages.

ANNA. — Mais Paul?

DUSSAUD. — Quoi Paul? Je vous dis qu'il va arriver dans quelques jours... demain ou après-demain. Il avait à régler encore quelques affaires et il a pensé qu'il pourrait peut-être attendre Etienne... Ah! mes enfants, quelle histoire! Vous pourriez me donner un peu de café, s'il en reste dans la maison.

ANNA. — Claudie n'est pas là.

DUSSAUD. — Oui, j'ai vu les enfants au tournant de la route... trop tard pour faire arrêter la voiture. Mais vous n'avez pas besoin de Claudie pour me faire une tasse de café.

ANNA. — Oh, moi, je ne vais pas à la cuisine... Le café ne presse pas tant que les nouvelles. Ça peut attendre. Je veux tout savoir avant de sortir d'ici.

DUSSAUD. — Mais vous savez tout, ma pauvre Anna. Le bonheur, ça ne se raconte pas longtemps... Paul est là, Etienne va arriver...

ANNA. — Quoi, je sais tout? Tu ne nous as même pas dit comment tu avais trouvé Paul et Nathalie.

DUSSAUD. — Paul et Nathalie? Ah ce n'est pas compliqué un mari qui retrouve sa femme au bout de cinq ans. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Quand je les ai trouvés dans un grand jardin, comme des gens en vacances? On aurait cru qu'ils faisaient un voyage en Italie... Ah mais, je ne vous dirai plus rien tant que je n'aurai pas eu mon café.

ANNA. — Ça te rend mauvais, les voyages.

DUSSAUD. — D'abord, je les ai gênés le moins que j'ai pu. Les vieux comme nous, ça n'a pas besoin d'encombrer la jeunesse... Mais ils voulaient que nous déjeunions ensemble chaque jour. C'était une comédie...

ANNA. — Mais si Paul était à l'hôpital.

DUSSAUD. — Il était à l'hôpital... Mais cela ne l'empêchait pas de coucher en ville... Nathalie avait une chambre chez des amis. Enfin, ça ne nous regarde pas.

CLAUDIE (*rentrant avec Pierre*). — L'oncle est ici? Bonjour, mon oncle. Vous n'êtes pas trop fatigué?

DUSSAUD. — Non, non... Bonjour, mon petit Claudie, toi tu vas aller me faire une tasse de café. Tout le monde veut ma mort dans cette maison.

LUCE. — Mais je peux bien aller vous la faire.

DUSSAUD. — Non, non, Luce, ne bougez pas.. Claudie aura fait en deux minutes... Tiens, Pierre est là? Tu pourrais me dire bonjour.

PIERRE. — Bonjour, mon oncle.

DUSSAUD. — Mais vous avez l'air de revenir d'un enterrement. C'est six tasses de café qu'il faudrait que Claudie prépare...

CLAUDIE. — J'y vais... j'y vais... Mais comment avez-vous trouvé le cousin Paul?

DUSSAUD. — Il va très bien... Tout va très bien... et Etienne va arriver, lui aussi.

CLAUDIE. — Tout va très bien? Je m'en vais chercher du café pour tout le monde.

(*Elle sort avec Pierre.*)

ANNA. — Regardez-moi si c'est nerveux, ces jeunes filles... La voilà sens dessus dessous.. Puisque tu ne veux rien dire, je m'en vais lui donner la main, pour qu'elle ait plus vite fait.

DUSSAUD. — Je ne veux rien dire? Vous n'avez pas fini d'en entendre raconter... Attendez un peu que Paul soit arrivé. Chaque fois que nous mangions ensemble, ce n'était qu'un éclat de rire. On aurait dit qu'il était parti depuis huit jours. Je ne sais pas où ils allaient chercher toutes les histoires qu'ils se racontaient tous les deux... J'en étais gêné pour les gens.

ANNA. — Je reviens... Je reviens... Ne raconte plus rien pendant que je suis à la cuisine...

SCENE VI

LUCE, DUSSAUD.

DUSSAUD. — Ah! Luce, vous ne pouvez pas savoir comme je suis soulagé... Pas seulement à cause de Paul... En vous regardant, je comprends aussi que je le suis à cause de vous. Si Paul et Nathalie ne s'étaient pas retrouvés, ça n'aurait pas été gai pour vous.. Ce sont des choses qui risquent de peser sur toute une famille...

LUCE. — Mais comment étaient-ils quand vous êtes arrivés?

DUSSAUD. — Très bien, très bien... J'aurais mauvaise grâce à laisser croire que j'ai pu leur servir à quelque chose. Tout était réglé depuis longtemps quand je les ai trouvés dans ce jardin... Et moi qui me figurais tomber en plein dans le drame... Elle a dû arriver comme une bombe et je suis sûr qu'elle lui a tout dit, comme ça, d'un seul coup, sans même reprendre le souffle... Tout dit? Tout dit? Enfin, elle a dû lui faire des confidences et ce qu'elle lui a dit, c'est ce qu'il doit savoir... Ah, j'ai eu raison de veiller à ce que personne ne se doute jamais de rien... Pas même Anna... Et de ne parler qu'avec vous.

LUCE. — Et Paul a tout accepté?

DUSSAUD. — La preuve... Oh! vous savez, nous n'avons pas parlé de ces histoires, tous les deux... Il m'a seulement dit, un jour où nous étions seuls... Comment m'a-t-il dit? Ah oui... Je sais ce que je dois savoir... Le passé n'existe plus... la Fidélité, c'est la présence.

LUCE. — La Fidélité, c'est la présence?

DUSSAUD. — Oui... Il ne pouvait pas me dire autre chose, vous savez, lui. Il a pourtant ajouté une autre fois : J'ai toujours fait le

faraud, dans mes lettres, mais nous avons tous beaucoup souffert et, sans toutes ces misères, je n'aurais jamais su que les dons de la Vie étaient si magnifiques.

LUCE. — Il est heureux, maintenant?

DUSSAUD. — S'il est heureux? Vous allez le voir d'ici quelques jours. Il nage dans le bonheur. Il suffit de le regarder quatre secondes pour le comprendre. C'est comme un grand malade qui aurait retrouvé la santé sans avoir besoin de convalescence. Quant à Nathalie... Ah! je n'ai plus le droit de la juger...

LUCE. — Heureuse aussi?

DUSSAUD. — Deux bonheurs affrontés, comme un visage dans une glace... Mais on ne sait pas lequel des deux reflète l'autre... Ils ont l'air de s'éclairer mutuellement.

LUCE. — Nathalie a tellement changé en si peu de jours?

DUSSAUD. — Non, elle n'a pas changé. C'est toujours la même Nathalie. Mais ce qu'elle avait d'insupportable semble avoir été balayé d'un coup. Je crois que cela vient de ce qu'il n'y a pas de frivolité du bonheur... Non, il ne peut pas y en avoir... Il n'y a de frivolité que dans le vide, dans une vie sans but et sans raison. Le moindre caprice d'une femme heureuse et qui donne du bonheur est une apparence de ce bonheur. C'est merveilleux de voir les petites choses prendre leur place dans quelque chose de très grand...

LUCE. — Père, vous me faites peur... La vie est si étrange, tellement imprévisible.

DUSSAUD. — Non, pas la vie... Le morceau de vie de certains êtres. Qui de nous pourrait témoigner pour la vie? Chacun s'arrange avec elle comme il le peut et vous avez choisi la bonne part, vous... Vous auriez pu attendre pendant toute l'existence sans qu'une question soit jamais posée... Que voulez-vous craindre de la vie puisque Etienne va vous revenir d'ici quelques jours?

LUCE. — Je sais bien... mais je suis comme effrayée par la soudaineté de ce bonheur... A force d'attendre, on finit par ne plus pouvoir imaginer que l'attente aura une fin.

DUSSAUD. — Elle est finie pourtant et ce n'est plus au retour d'Etienne que vous devez penser maintenant, mais à ce que vous allez faire quand il sera là. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir? Où voulez-vous aller? Tout dépend de vous... Je ne dois pas compter dans vos décisions. Il n'y a que vous et lui dans le monde.

LUCE. — Ce que nous allons faire? Mais pourquoi ne resterions-nous pas ici, au moins quelque temps, avant de reprendre la vie normale? Rien ne me donnerait plus de joie que de le sentir dans la maison, sans changer quoi que ce soit à mes habitudes, comme si mon rêve était devenu une réalité... Comme si, à force d'imaginer sa présence à côté de moi, j'avais fini par l'obliger à revenir.

DUSSAUD. — Comme il vous plaira. Vous pourrez rester ici aussi longtemps que vous le voudrez. Je ne demande pas mieux, moi. Vous n'aurez qu'à décider ensemble.

SCENE VII

Les mêmes, Anna, Claudie et Pierre.

Anna. — Non, il n'y en aura pas pour tout le monde. Si je n'avais pas grondé Pierre, il aurait tout bu avant que la cafetière soit ici... J'espère que tu n'as pas fini de raconter tes voyages... Je veux tout savoir.

Dussaud. — Vous voulez que je vous raconte mon voyage? Il faut que je vous dise où j'ai changé de train?

Anna. — Non pas sûr... Ça commence quand tu es arrivé dans ce jardin. D'abord, qu'est-ce que c'est que ce jardin?

Dussaud. — Le Val-de-Grâce, c'est comme un jardin de Chartreuse.

Anna. — Bon, bon, ils étaient assis sur un banc?

Dussaud. — Oui, sur un banc, en plein soleil. Je les ai vus de très loin, sans qu'ils s'en aperçoivent. Au fur et à mesure que je marchais, il me semblait que je ne voyais plus que leurs visages et, vous savez, avec mes yeux, maintenant, plus je me rapproche et plus tout se brouille... Mais quand ils m'ont vu à leur tour... Ah, c'est idiot de raconter les choses comme ça... Paul m'a embrassé et puis j'ai embrassé Nathalie...

Anna. — C'est très bien dit. On sait ce qu'on veut savoir... Alors, après?

Dussaud. — Après, nous avons bavardé, puis je les ai laissés et je suis descendu à pied jusqu'à la Seine. Je les ai retrouvés pour le dîner. Ils m'ont quitté à 9 heures et je les ai revus le lendemain à midi.

Anna. — Ça ne nous dit pas comment était Paul.

Dussaud. — Mais je vous ai déjà dit qu'il est superbe... Un peu plus maigre qu'avant. Ça lui va bien, du reste. Il a l'air plus viril... Enfin, moins poupin que lorsqu'il est parti... On sent que c'est l'homme, maintenant. Il est plus mûr, mais il n'a pas perdu sa gaîté... Ah, pour ça non... Vous n'imaginez pas ce qu'ils pouvaient rire... Mais vous m'empêchez de boire mon café... Eh bien, Claudie, tu ne t'occupes pas de ton oncle?

Claudie. — Je vous écoutais. C'est si merveilleux de vous entendre. Vous savez, à mon âge, on est si malheureux avec les gens malheureux... Mais c'est fini. Ça commence à devenir un univers pour les jeunes filles.

Dussaud. — En fait d'univers pour les jeunes filles... Tiens, je prends deux morceaux de sucre, aujourd'hui. Il faut aussi que ça devienne un univers pour les vieux messieurs... Ah! quand Etienne sera là, ça sera la maison de la Belle au Bois dormant, après le réveil... On n'aura plus qu'à marier les fillettes...

Anna. — Ça ne finira donc jamais, cette rage de marier les jeunes filles... Qu'est-ce qu'elles ont fait au Bon Dieu pour qu'on ne puisse plus les laisser tranquilles, quand elles ont à peine vingt ans.

Luce. — Mais, tante Anna, il faut bien que les jeunes filles se marient.

ANNA. — Elles sont bien assez capables d'y penser toutes seules, sans qu'on aille le leur mettre dans la tête, quand elles ne demandent rien.

CLAUDIE. — Parfaitement, nous sommes très capables d'y penser toutes seules.

ANNA. — C'est très exactement ce que je voulais dire.

DUSSAUD. — Vous choisissez bien votre jour pour nous dire du mal du mariage.

ANNA. — Tu ferais mieux de continuer à nous expliquer tout ce que tu as vu là-bas... Quand est-ce que Paul a eu des nouvelles de son frère?

DUSSAUD. — Il les avait déjà quand je suis arrivé... Par des camarades qui avaient vu Etienne l'avant-veille... Oh, trois fois rien... Qu'il allait pouvoir venir, qu'il était en bonne santé, qu'il devait passer par Paris, qu'il irait y voir les cousins... Enfin, quoi, la certitude de pouvoir l'accrocher au passage.

LUCE. — Vous ne savez pas s'il a maigri?

DUSSAUD. — Je crois que si... Un petit peu... Ils ont tous souffert, surtout pendant les derniers temps... Mais on fera ce qu'il faut pour les regonfler...

ANNA. — Entre parenthèse, nous pourrions aller faire un tour à la cuisine. Nathalie va arriver et si vous croyez que nous allons la nourrir avec des discours...

CLAUDIE. — Et puis, il faut en finir avec le monde à l'envers... Les repas que l'on prend à toutes les heures, les déjeuners de la fin de la matinée... Tante Anna va pouvoir faire triompher sa dictature.

SCENE VIII

DUSSAUD, PIERRE.

DUSSAUD (*à Pierre qui va sortir*). — On n'a pourtant pas besoin de toi à la cuisine... Pourquoi t'en vas-tu? Reste ici. J'ai quelque chose à te dire.

PIERRE. — Je ne m'en vais pas...

DUSSAUD. — Je cherche le moyen de me faire bien comprendre... Il est bien entendu que jamais je ne t'ai parlé de ta cousine Nathalie, que jamais je n'ai eu l'occasion de te faire une réflexion sur elle.

PIERRE. — Si vous y tenez...

DUSSAUD. — Je n'y tiens pas, mais c'est ainsi... Ta cousine Nathalie va revenir ici, avec son mari. Il ne s'est rien passé, dans cette maison, pendant qu'il était absent. On l'a attendu cinq ans. Il est de retour. Un point, c'est tout.

PIERRE. — Si vous voulez que le cousin Paul ne sache rien, je ne peux pourtant pas être tenu pour responsable s'il lui arrivait d'apprendre par les uns ou par les autres...

DUSSAUD. — Paul ne peut rien apprendre, parce que sa femme lui a dit tout ce qu'il doit savoir. Mais il n'est pas question de Paul.

Il est question de Mme Nathalie Dussaud. Tu comprends ce que ça veut dire? Par exemple, un garçon comme ton ami Frank aurait grand tort de ne pas être entièrement respectueux lorsqu'il parle d'elle.

PIERRE. — Je ne suis pas responsable de Frank.

DUSSAUD. — Je ne te tiens pour responsable de rien du tout... Heureusement pour toi. Mais, si tu n'es pas bon à grand'chose, tu peux toujours faire les commissions qu'il n'est pas convenable que je fasse moi-même.

PIERRE. — Si vous cherchez à m'humilier...

DUSSAUD. — Répète donc très exactement ce que je viens de te dire, à qui de droit... et ajoute ceci, c'est qu'un homme comme moi sait très bien que la plupart des petits cyniques deviennent très prudents dès qu'on est sur un plan où il faudrait vraiment faire preuve de courage... et, qu'en l'occurrence, il en faudrait beaucoup pour ne pas tenir compte de ce que je t'ai dit... Tu as bien compris?

PIERRE. — Oui, mon oncle... Je peux vous répondre de moi... mais...

DUSSAUD. — Ne prends pas tes sécurités... Je t'ai suffisamment passé de choses pour que tu n'aies pas besoin de le faire... Il te suffira...

PIERRE. — C'est toujours moi qui paye pour tout le monde...

DUSSAUD. — Tu me crois dur, mais je suis plein d'indulgence à ton égard. Je sais trop bien tout ce qui t'a manqué pendant ces dernières années... et tu n'es pas le seul dans ce cas... Mais je ne pouvais pas remplacer ton père et tenir en même temps la place de tes cousins... Il aurait fallu que vous sentiez la présence de quelques hommes à peine plus âgés que vous... ça vous aurait épargné bien des ridicules...

PIERRE. — Nous ne sommes pas si ridicules...

DUSSAUD. — Oh, je sais qu'un homme de mon âge ne peut pas faire sentir à un garçon de vingt ans qu'il est ridicule... Il ne peut que le trouver odieux ou stupide... Mais la présence d'un aîné immédiat aurait pu suffire à vous empêcher d'adopter une coupe de cheveux absurde, des vestons de freluquet, des habitudes d'interdits de séjour et des théories de petits escrocs...

PIERRE. — Les vieux n'ont jamais pu s'entendre avec la jeunesse...

DUSSAUD. — Mon pauvre petit! On n'est pas jeune parce qu'on a vingt ans, mais par ce que l'on fait ce qui est la fonction, le devoir et le privilège de la jeunesse... Les vrais jeunes ne sont pas ici, en ce moment...

PIERRE. — Oui, vous auriez voulu que j'aille me faire casser la figure?

DUSSAUD. — T'ai-je demandé quoi que ce soit? J'ai fait la guerre pendant quatre ans, quand j'étais à peine plus âgé que toi, et je ne pousserai jamais personne à le faire.

PIERRE. — Mais je sais bien ce que vous pensez.

DUSSAUD. — Je t'ai laissé libre... Tu ne voudrais pas aussi que je t'estime pour l'usage que tu as fait de ta liberté? Tu veux que je

te dise ce que je pense? C'est que les garçons de ta sorte se sont conduits comme se conduisent les vieux messieurs, au pire moment des faiblesses de l'homme, et non pas comme des jeunes gens... Heureusement qu'il y a encore une véritable jeunesse...

SCENE IX

PIERRE, DUSSAUD, ANNA, puis CLAUDIE.

ANNA. — On m'a mise à la porte de la cuisine... Je ne suis plus bonne à rien... Peut-être que tout est changé, à partir d'aujourd'hui... Si c'est comme ça, nous n'avons plus qu'à nous laisser vivre.

DUSSAUD. — Va voir si ta cousine Nathalie n'arrive pas. Elle a beaucoup de bagages avec elle... Je n'ai plus besoin de toi, maintenant... (*Pierre sort. Un silence.*)... Alors, il faut aussi que je me laisse vivre?

ANNA. — Tu te crois peut-être encore un jeune homme?

DUSSAUD. — Eh, je ne suis pas si vieux... J'ai fait ce voyage comme un étudiant...

ANNA. — Pas quand tu es parti...

DUSSAUD. — Je n'arrivais pas à croire qu'il était vraiment revenu. Il a fallu que je le voie de mes yeux... Mais quand je l'ai eu vu...

ANNA. — Oui, sur le banc de ce jardin, avec Nathalie...

DUSSAUD. — Je n'aurais jamais espéré le revoir ainsi... Je m'étais pourtant fait mille idées sur la façon dont il m'apparaîtrait pour la première fois... Je l'avais imaginé sur le quai de la gare, au tournant de la route, devant la maison ou bien dans le vestibule, avec la lumière de la porte derrière lui... Mais je le voyais toujours seul, avec des bagages à la main, comme un voyageur. Non, je n'aurais jamais cru le revoir dans un jardin, à côté de sa femme, sous de grands murs dominés par une coupole.

ANNA. — Ça te séchait toutes ces imaginations... Il était bien temps qu'il revienne. Quelques mois de plus et c'est lui qui ne te reconnaissait pas.

DUSSAUD. — On ne vieillit pas tant que ça en quatre ou cinq ans.

ANNA. — Personne ne vieillit de la même manière. Non, non, tu n'as pas encore beaucoup changé, toi... Il faut être encore assez jeune pour vieillir et il n'y a qu'une seule personne qui ait vraiment vieilli dans cette maison...

DUSSAUD. — Mais non, vous n'avez pas beaucoup changé, vous non plus.

ANNA. — Qui te dit que j'ai changé? Ce n'est pas à moi que je pense. C'est à Luce... Elle a tellement vieilli, mais tellement, tellement... Il est grand temps qu'Etienne rentre.

DUSSAUD. — Mais puisqu'il sera là d'ici quelques jours! Nous n'allons pas recommencer à nous faire du souci. J'en ai assez de penser à l'avenir... Et d'abord, il n'y a plus de raison. C'est vous qui l'avez dit : Nous n'avons qu'à nous laisser vivre.

CLAUDIE. — On est en mesure de faire face aux plus solides appétits... Cousine Luce est en train de faire frire des aubergines. Nathalie les adore...

Anna. — Ah, vous croyez que je ne suis plus capable de faire des aubergines? On va voir si vous aurez su les saisir! A quarante ans, je n'avais pas encore appris la bonne manière.

Claudie. — J'ai vingt ans devant moi... Il y a de l'espoir.

Anna. — Mais quel tintamarre! Ah! c'est l'ouragan...

SCENE X

Les mêmes, Nathalie, Luce.

Nathalie. — Salut à toute la famille! J'arrive en fanfare... Pierre, monte tous mes bagages dans ma chambre... Il y a aussi deux valises qui sont à Paul... Anna, je vous salue et si une femme couverte de crasse ne vous dégoûte pas, je vais vous embrasser... J'embrasse aussi Claudie... J'embrasse tout le monde... Luce n'est pas là?

Anna. — Elle doit être à côté... en train de vous faire des aubergines...

Nathalie. — Luce! Luce! Arrivez tout de suite... Ils sont revenus. Je vous embrasse. Allez vous mettre en robe du soir, en paréo, en n'importe quoi, ne gardez plus ce tablier de cuisine. Aujourd'hui, je me passerai d'aubergines, de champignons et de fruits. Relisez le cantique des cantiques. Il est revenu le bien-aimé... Ça doit se dire à peu près comme ça.

Luce. — Ah! je ne sais vraiment plus...

Nathalie. — Luce, je peux avoir tous les défauts du monde, mais si Etienne ne devait pas être là, demain ou après-demain, avec Paul, je n'arriverais pas comme ça. Ce que je fais, vous pouvez le faire, vous avez les mêmes raisons que moi...

Luce. — Mais on ne peut pas être plus heureuse que je le suis. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse?

Nathalie. — Attendez que je vous donne les nouvelles. Je suis sûre que vous n'en savez pas la moitié... Il y a cinq jours... Non, six maintenant, un ami de Paul a vu Etienne dans un centre de triage où il devait encore rester trois ou quatre jours. Après cela, il devait en avoir pour deux jours de route avant d'arriver à Paris. A peine à Paris, il passe chez nos cousins et Paul le cueille au passage... Passant par Paris — où Paul le rencontre — Bon, bon, bon... Ceci se passait hier ou se passe aujourd'hui. Pourquoi ne l'avons-nous pas attendu, comme c'était raisonnable? Père ne tenait plus en place et il avait raison. La raison contre la raison... Il fallait bien qu'on vous porte les nouvelles... Et les voilà.

Luce. — J'en suis comme étourdie. Vous n'imaginez pas l'effet que ça peut faire... C'est tellement beau, tellement inattendu...

Anna. — Inattendu?

Nathalie. — Je n'imagine pas? C'est vous qui n'imaginez pas ce que ça peut être quand on se revoit pour de vrai. Là! Tout d'un coup! C'est le feu du ciel qui dégringole. Parce que, vous savez, on a beau être averti, il y a un moment où une porte s'ouvre et où l'on se voit.

DUSSAUD. — Allons, Nathalie, vous voyez bien que Luce est bouleversée... Vous allez la rendre malade.

LUCE. — Mais non, mais non. C'est moi qui suis stupide. Nathalie a raison de laisser éclater sa joie, mais je n'en ai pas la force... peut-être que je manque d'imagination... peut-être faudra-t-il que je le voie... Je n'arrive pas à m'évader de cette si longue attente... J'attends enore, je ne peux pas me persuader que c'est fini.

NATHALIE. — Eh bien, nous allons faire des projets, pas des projets pour l'année prochaine, des projets pour demain, pour après-demain, pour le jour où ils seront là... D'abord, nous allons nous parer comme des châsses, et puis nous allons arranger toute la maison... Des fleurs partout, dans l'escalier, sur toutes les tables... Les lilas sont finis mais nous aurons des roses, et puis, c'est plein de fleurs des champs, cette saison.

DUSSAUD. — Ah, Nathalie, comment voudriez-vous qu'elle s'y reconnaisse? Vous feriez tourner la tête au Père Eternel.

ANNA. — Je voudrais savoir si les vieilles biques comme moi ont encore le droit de rester, avec toutes ces fleurs dans la maison?

NATHALIE. — Vous, tante Anna? Ça ferait un beau malheur si Paul ne vous trouvait pas ici. Il a fallu lui en donner, de vos nouvelles... mais vous pouvez aller chercher vos cerises à l'eau-de-vie, parce qu'il a demandé si vous en aviez encore... Entendu? j'enchaîne... des fleurs partout, un bocal de cerises sur la crédence du vestibule, toutes les fenêtres ouvertes... Il faut que ça respire la Liberté...

RIDEAU.

ACTE IV

Le petit jardin d'une gare de province. Banc de bois peint en vert, quelques fusains et, sur la gauche, la barrière blanche qui limite les quais que l'on ne voit pas.

SCENE I

DUSSAUD, LUCE.

DUSSAUD. — Non, non, je ne suis pas fatigué... Le serais-je cent fois plus que je ne sentirais pas ma fatigue... C'est vous qui n'en pouvez plus. Asseyez-vous sur ce banc. Nous avons près de vingt minutes à attendre. Personne ne viendra nous déranger... Là, je vais m'asseoir à côté de vous.

LUCE. — Merci, merci... Encore vingt minutes? Que le temps passe lentement chaque fois qu'il faut attendre quelque chose. J'avais pensé que nous arriverions juste à l'heure...

DUSSAUD. — Luce? Vous croyez vraiment que vous faites ce qu'il faut faire? Non, non, je ne reviens pas sur ce que nous avons déjà dit... Mais vous auriez peut-être pu attendre encore quelques jours...

Luce. — Attendre? Je n'avais plus rien à attendre dans la maison...

Dussaud. — Puisque vous étiez chez tante Anna, maintenant, vous n'aviez qu'à rester chez elle... Je comprends que la maison...

Luce. — Pas plus chez tante Anna que dans la maison... peut-être ailleurs, très loin d'ici, quelque part où je n'aurai jamais rien attendu...

Dussaud. — Ah! je ne comprendrai jamais comment tout cela est arrivé... Cette catastrophe au dernier moment, sans que personne ait jamais pensé qu'elle pourrait se produire... Mais comment avez-vous pu en venir là?

Luce. — Comment puis-je le savoir? Peut-être dès la première minute... Peut-être pendant les jours qui ont suivi... je n'ai jamais rien senti, rien compris... sauf tout d'un coup... mais alors comme quelque chose d'irrémédiable et qui venait de très loin... une chose déjà faite... A partir de ce moment-là...

Dussaud. — Quand il est arrivé, je n'ai pas soupçonné une seconde que tout finirait ainsi... Dire qu'il était joyeux... non, mais il a toujours été comme ça, un peu renfermé, un peu triste. Je n'aurais même jamais cru qu'il reviendrait avec tant d'entrain...

Luce. — Non, il n'était pas triste, en arrivant. J'avais même l'impression que c'était moi qui l'empêchais de laisser éclater sa joie, que c'était moi qui n'arrivais pas à sortir de ma tristesse... Je ne pouvais pas croire que c'était fini...

Dussaud. — C'est vrai qu'on ne savait plus où l'on en était, avec tout le vacarme que faisait Nathalie... Cette maison pleine de fleurs, cet air de fête... C'était comme un étourdissement...

Luce. — Une sorte de vertige... tellement fort que, depuis le jour où vous êtes revenu en me disant qu'il allait être là, il m'a semblé que tout était irréel... C'était comme quand on est resté longtemps enfermé et qu'on ouvre une fenêtre toute grande...

Dussaud. — J'ai bien senti que vous étiez perdue, au milieu de ce tourbillon... Nathalie elle-même a dû le comprendre... pas tout de suite, peut-être... au bout de deux ou trois jours. Je suis sûr que c'est pour cela qu'elle a brusquement pris cette décision de partir en voyage, avec Paul. Elle m'a même dit en s'en allant : Il vaut mieux que nous les laissions seuls. Nous les empêchons peut-être de se retrouver. Ils ont besoin de silence, l'un et l'autre. A chacun sa nature... Vous savez, elle est capable de bien des faiblesses, mais aussi d'une générosité inattendue...

Luce. — Je sais, je sais. Elle a fait tout ce qu'elle a pu pour moi, ces derniers temps. Son propre bonheur semblait la gêner, quand elle était seule avec moi. On aurait dit qu'elle avait besoin de voir le mien le rejoindre. Elle a cherché à nous mettre à l'unisson... sans jamais rien dire pour me faire sentir une différence.

Dussaud. — Comme si elle avait eu le sentiment d'une injustice... Mais quand ils sont partis, rien n'était encore perdu... rien n'est encore perdu, du reste...

Luce. — Quand ils sont partis? Non, je ne savais pas encore, je n'avais pas encore compris... J'ai d'abord été soulagée... et je crois

qu'il était soulagé, lui aussi... Nous sommes tombés dans cette espèce de silence... La maison avait tellement changé... J'enlevais les bouquets de fleurs qui se fanaient et je ne pensais pas à en mettre d'autres à leur place... Non, je n'y pensais pas... et la maison a perdu tout d'un coup son air de fête, et j'ai compris que j'étais encore en train d'attendre quelque chose... Mais d'attendre quoi? Que pouvais-je attendre encore...

DUSSAUD. — Rien ne vous a pourtant jamais séparés? Pas une difficulté? Pas une dispute?

LUCE. — Non, rien ne nous a jamais séparés... Il aurait fallu que nous nous soyons retrouvés l'un et l'autre pour cela... Retrouvés? Je n'avais jamais pensé qu'il faudrait que je le retrouve... Il était resté si proche de moi, pendant toutes ces années. Non, je ne l'avais jamais vraiment perdu, pas une minute, pas une seconde, pas même au fond du sommeil. Il était devenu quelque chose de vivant, au fond de moi-même... plus vivant que ma propre vie... Père, c'est ce que vous appeliez la fidélité?

DUSSAUD. — C'est ce qu'on appelle la fidélité, Luce, et il n'est pas de malheur qui puisse lui faire donner un autre nom...

LUCE. — J'ai peut-être continué de vivre avec cette image de lui-même alors qu'il était à côté de moi? Peut-être que je n'ai pas su le reconnaître. Mais s'il y a quelque chose qui nous sépare, ce n'est pas quelque chose de matériel... je n'arrive pas à comprendre... et je suis si lasse, si fatiguée..., si indifférente peut-être...

DUSSAUD. — Mais ce n'est peut-être justement qu'une espèce de fatigue... Pourquoi le cœur n'aurait-il pas ses moments de dépression comme notre corps? C'est pour cela qu'il aurait fallu peut-être attendre... attendre que les forces vous reviennent... essayer d'une convalescence de l'amour...

LUCE. — Mais pourquoi serais-je restée, puisqu'il est parti?

DUSSAUD. — Vous savez bien dans quel état il était, les derniers jours. Il a mieux valu qu'il parte.

LUCE. — Oh, je ne lui reproche rien, je sais mieux que personne qu'il fallait qu'il s'en aille... Oui, un jour, j'ai compris que ma présence lui était intolérable... quand j'étais dans la grande salle, il allait dans le jardin... quand je montais dans la chambre, il passait dans la bibliothèque... Si j'ai mis si longtemps à m'en apercevoir, c'est parce qu'il me suffisait de le sentir à côté de moi, dans la même maison, sans avoir besoin de lui parler...

DUSSAUD. — Comme à côté d'un malade...

LUCE. — Peut-être aurais-je pu rester ainsi pendant des années.... Mais c'est effrayant de découvrir tout d'un coup que chacun des gestes que l'on fait, que le moindre mot que l'on dit, est une sorte d'offense pour l'être qui vit à côté de vous...

DUSSAUD. — Mais que vous êtes-vous imaginé?

LUCE. — Si, si, c'est bien cela... sentir qu'il suffit de se lisser les cheveux du plat de la main, de renverser la tête en arrière, de faire n'importe quoi pour que l'autre en ressente une sorte de répulsion... Ah, il valait mieux qu'il s'en aille.

DUSSAUD. — Mais pourquoi partir aussi? Pourquoi ne pas lui laisser la chance d'un nouveau retour. Vous êtes à bout de forces tous les deux. Laissez-vous le temps de vous reprendre... Luce, je ne veux pas vous poser de question mais, la nuit, quand vous étiez seuls, vous avez bien dû vous retrouver l'un et l'autre.

LUCE. — La nuit, père? La nuit? Non, ce n'est pas la nuit qu'on peut retrouver son amour. J'avais dormi à côté de lui, pendant si longtemps, pendant des années...

DUSSAUD (*avec violence*). — Ah, vous avez tort de partir... Vous ne pourriez vous retrouver qu'en vivant ensemble. Il aurait fallu que vous restiez dans la maison...

LUCE. — Non, je vous en supplie. Il faut absolument que je m'en aille... Ce n'est pas à cause de lui, c'est pour moi... Il faut bien que je retrouve un espoir... une raison de ne pas sortir complètement de la vie... Et quel espoir peut-on trouver là où l'on n'a vécu que d'espérances...

DUSSAUD (*après un silence*). — Dès que vous serez à Paris, vous me donnerez de vos nouvelles...

LUCE. — Oui, Père, je vous écrirai... je vous écrirai souvent... Mais le temps passe. Nous allons nous mettre en retard. Nous pourrions peut-être nous avancer?

DUSSAUD. — Il n'y a pas dix minutes que nous attendons...

LUCE. — Il me semble qu'elles ont passé aussi lentement que ces cinq années.

DUSSAUD. — Si d'ici quelque temps vous avez la force de revenir, revenez. Vous serez toujours la bienvenue...

LUCE. — Oui, oui, je sais...

DUSSAUD. — Essayez de revenir avant d'avoir retrouvé un autre espoir.. Pour des êtres comme vous, au delà de l'amour, il n'y a que la grâce... et ceux qui sont touchés par elle ne peuvent plus jamais renouer avec la vie.

LUCE. — Père, je ne pouvais pas recommencer à l'attendre dans la maison où je l'ai attendu pendant cinq années... mais, autre part, je sens que je l'attendrai... que je l'attendrai encore...

DUSSAUD. — Eh bien, nous nous quitterons pour une nouvelle attente... je viendrai vous voir d'ici quelque temps... Mais, c'est Claudie... où cours-tu comme ça?

SCENE II

DUSSAUD, LUCE, CLAUDIE.

CLAUDIE (*hors d'haleine*). — Vous êtes là? Je viens de passer chez tante Anna... Elle m'a dit que Luce partait en voyage... et je n'ai pas voulu... J'ai couru... J'ai couru... J'avais peur d'arriver trop tard... J'ai voulu l'embrasser avant qu'elle ne parte.

DUSSAUD. — Mais elle ne s'en va que pour quelques jours...

CLAUDIE. — Vous reviendrez bientôt, cousine Luce?

LUCE. — Tout s'est décidé si brusquement que je n'ai pas eu le temps de repasser par Randavel. Mais je comptais bien te revoir bientôt, tu sais... Mais que tu as dû courir... Tu as traversé toute la ville comme ça?

CLAUDIE. — Oh, la ville! C'est dans le raidillon que je me suis essoufflée... Mais il me semblait que si je n'arrivais pas à vous revoir... Vous savez, je vous aime beaucoup... Je crois que je vous aime plus que tous les autres...

DUSSAUD. — Ah, si je reste à vous écouter, vous allez manquer le train... Vous n'avez qu'à m'attendre ici... J'emporte vos bagages, je prends votre billet. Je vous ferai signe quand il sera l'heure, au dernier moment.

CLAUDIE. — C'est bien vrai que vous allez revenir?

LUCE. — Mais oui... tu sais bien qu'on finit toujours par revenir, un jour ou l'autre... Dis-moi, Claudie, comment as-tu trouvé la tante Annà?

CLAUDIE. — Mais vous venez de la quitter il n'y a pas une demi-heure!

LUCE. — Elle n'était pas trop triste?

CLAUDIE. — Oh, vous savez, pour trouver quelqu'un qui ne soit pas triste dans la famille!

LUCE. — C'est vrai! Tout le monde est triste à cause de moi.

CLAUDIE. — Oh non, pas à cause de vous... Ah, je suis bête... Je crois que je vais pleurer... Mais, vous savez, ce n'est pas à cause de vous que je pleure... Je ne sais pas pourquoi.

LUCE. — Allons, allons... Tu vas finir tes vacances à Randavel?

CLAUDIE. — Oui, je crois, comme les autres années. Mais nous serons tout seuls, maintenant. Ah, que je suis malheureuse d'être si bête. Je ne peux pas vous dire ce que je pense... Tout à l'heure, en courant, je trouvais des tas de choses... Je me les suis répétées depuis chez tante Anna jusqu'au bout du raidillon... et je pensais que si j'arrivais à vous les dire avant votre départ, ça vous porterait bonheur... Je n'avais qu'une peur, c'est que vous soyez déjà partie... Il me semblait que ce serait une catastrophe... Mais vous êtes encore là et je ne vous dis rien.

LUCE. — Si, si, tu me dis beaucoup de choses... Il vaut mieux ne rien dire de plus.

CLAUDIE. — Vous savez, Pierre n'a pas su que vous partiez. Il est resté à Randavel, ce matin. S'il l'avait su, je suis sûre qu'il serait venu vous dire au revoir...

LUCE. — Pierre? Bien sûr, bien sûr...

CLAUDIE. — Vous allez rester à Paris, cet hiver?

LUCE. — Rester à Paris? Oui... oui... Si je ne reviens pas, je resterai à Paris.

CLAUDIE. — Je dois peut-être y venir. J'aimerais tant. Nous pourrions sortir ensemble. On va pouvoir vivre une autre vie. Il y aura les théâtres, les cinémas, les musées...

DUSSAUD (*revenant à la hâte*). — Allons, allons, vous n'avez plus que quelques minutes. Dépêchez-vous.

LUCE. — Déjà?... Tu viens, Claudie.

DUSSAUD. — Tenez, voilà... vos bagages sont devant le compartiment...

(Ils sortent — scène vide.
Sonnerie d'un timbre avertisseur.
Bruit du train qui entre en gare.
À gauche dans les coulisses, une voix psalmodie :

Correspondance pour la grande ligne... Saint-Germain-des-Fossés, Moulins, Nevers et Paris.

Quelques voyageurs descendus du train traversent la scène.
Scène vide — Bruit du train qui repart.)

SCENE III

DUSSAUD, CLAUDIE.

DUSSAUD. — Mais, Claudie, tu n'y penses pas. Tout ce désespoir pour un départ en voyage! Tu n'es pourtant plus une enfant.

CLAUDIE. — Oh, je ne peux pas m'empêcher...

DUSSAUD. — Assieds-toi une minute sur ce banc... Ce n'est pas la peine de descendre en ville avec cette foule. Nous ne sommes pas pressés.

(Ils s'asseyent sur le banc, face à la salle.)

CLAUDIE. — On est bien ici... On voit les gens qui passent... Ils ne peuvent pas nous voir... On dirait qu'on est en dehors du monde...

DUSSAUD. — Si l'on pouvait être en dehors du monde... (*Silence.*) Eh bien, c'est fini, ce gros désespoir? Tu verras, nous allons arranger notre vie, tous les deux, mon petit Claudie... Nous allons être presque seuls, maintenant. Tante Anna ne veut plus revenir à Randavel.. Paul et Nathalie sont en voyage... Luce ne reviendra pas avant quelque temps...

CLAUDIE. — Luce ne reviendra pas. Vous le savez bien. Ne me traitez plus en petite fille.

DUSSAUD. — Qu'en sais-tu? Elle ne le sait pas elle-même... Ah, tu prends trop à cœur ce qui se passe autour de toi.

CLAUDIE. — Mais comment voulez-vous...

DUSSAUD. — Oui... Tout cela doit être bien dur à ton âge... Quelle jeunesse nous vous aurons faite!

CLAUDIE. — Oh! la jeunesse... Je me moque bien de la jeunesse.

DUSSAUD. — Sais-tu seulement ce qu'elle peut être? Tu l'auras passée avec des gens malheureux, à côté de deux jeunes femmes qui ont attendu leur mari pendant des années... Mais la vie va changer... J'espère bien qu'on ne te prendra jamais le tien...

CLAUDIE. — Il faudrait d'abord que je me marie! Si vous croyez que tout ce que je viens de voir me donne envie de le faire! Je veux bien accepter d'attendre un homme pendant des années, de

le soigner, s'il est malade, de le garder infirme, de tout sacrifier pour lui... Tout cela n'est rien... Mais cette injustice...

DUSSAUD. — Quelle injustice?

CLAUDIE. — Oh, que Nathalie ait été ce qu'elle a été, pendant cinq ans, et qu'elle ait retrouvé le bonheur, au retour de son mari, comme quelque chose de dû... je ne songe pas à m'en scandaliser...

DUSSAUD. — Mais, Claudie, quel roman as-tu imaginé?

CLAUDIE. — Le premier jour, j'étais horrifiée... Mais il y a si peu de bonheur, aujourd'hui, qu'il faut bien accepter celui qui se présente, d'où qu'il vienne... Mais que la plus fidèle des femmes soit malheureuse, après avoir attendu pendant tant d'années... Ça, c'est affreux...

DUSSAUD. — Ce qui est affreux, c'est de t'entendre parler de ces choses comme une grande personne.

CLAUDIE. — Non, je ne suis pas une grande personne... Si vous saviez comme tout cela me fait peur.

DUSSAUD. — Mais de quoi peux-tu avoir peur?

CLAUDIE. — Ah, si vous saviez tout ce que je pense... Toutes les idées que je me fais... Il me semble que nous sommes poursuivis par le malheur... Qu'il y a une fatalité sur notre famille...

DUSSAUD. — Si nous étions les seuls, ce serait trop beau. Tu n'as vu que ce qui s'est passé autour de toi... Mais si tu connaissais les secrets de tous ces gens qui descendaient en ville, là, devant nous... (*Il se penche vers la salle. Claudie fait le même mouvement.*) Ou qui sont assis sur les bancs de l'autre côté de la route...

CLAUDIE. — Les secrets de tous ces gens?

DUSSAUD. — Il doit y en avoir, des douleurs et des tristesses... Si tu savais...

CLAUDIE. — Alors, si personne n'est fait pour être heureux...

DUSSAUD. — Non, personne n'est fait pour être heureux. Mais tout le monde a sa petite part de bonheur... Il le faut bien puisque tous les gens acceptent de vivre... Regarde-les. Ils n'ont pas l'air d'être tellement malheureux. Tu peux pourtant être sûre qu'ils ont connu toutes les misères... Les espoirs trompés, les attentes déçues, les sacrifices inutiles... Que sais-je encore...

CLAUDIE. — Aucun n'a dû connaître ce qui vient d'arriver à cousine Luce.

DUSSAUD. — Ma pauvre Claudie, la vie est la même pour tout le monde.

CLAUDIE. — Non, la vie n'est pas la même pour tout le monde... J'ai vu Nathalie pendant cinq ans. J'ai vu Luce pendant cinq ans... De tout mon cœur j'ai souhaité ressembler à Luce, je me suis dit cent fois que s'il me fallait un jour attendre l'homme que j'aimerais, je voudrais l'attendre comme elle... J'ai cru que le bonheur devait être le prix de cette attente, de cette fidélité... Mais je sais maintenant qu'il ne se mérite pas.... C'est donc Pierre qui a raison.

DUSSAUD. — Pierre qui a raison? Vous avez parlé de ces choses, tous les deux? Qu'est-ce qu'il a bien pu te dire?

Claudie. — Oh, ce n'est pas ce qu'il m'a dit au sujet de Luce... C'est tout ce qu'il pense de la vie... Cette espèce de cynisme, de recherche du plaisir par tous les moyens... Il n'a même pas besoin de l'exprimer... Il a toujours été du côté de Nathalie. Il lui donnait raison de suivre ses caprices... Quant à Luce, on aurait dit qu'elle n'existait pas pour lui, qu'elle était rayée du monde des vivants... Non, tout ce qui se passe est trop injuste...

Dussaud. — Non, tout ce qui se passe n'est pas injuste. Tu ne parles que de Nathalie... pourquoi ne penses-tu pas à Paul? Il a attendu cinq ans, lui aussi... Pour qu'un être paye ses faiblesses, faut-il qu'un autre paye avec lui? Tu n'as jamais pensé à cela?

Claudie. — Mais le malheur de Luce est aussi le malheur d'Etienne?

Dussaud. — Oui, je sais bien... Ah! c'est très ridicule un vieux Monsieur qui explique l'existence à une jeune fille qui a toute la vie devant elle... Mais j'ai mis si longtemps à bien comprendre certaines choses qu'il est peut-être bon que je te les dise... Tu sais, Claudie, c'est très difficile, pour un homme et une femme de vivre ensemble... Depuis que je suis seul, je m'émerveille chaque jour d'avoir vécu avec ta tante comme j'ai vécu... Oui, c'est si merveilleux... Avoir fait une seule vie de deux existences... Un grand amour, c'est une passion prolongée pendant des années par cette conquête.. Et il y a des êtres qui ne doivent pas pouvoir la faire en étant séparés.

Claudie. — C'est encore plus affreux... Si Luce et son mari ne s'étaient jamais quittés, vous croyez donc qu'ils auraient peut-être pu être heureux.

Dussaud. — Peut-être bien... Il y a des désordres du cœur qui ne sont qu'un prolongement des désordres du monde... et notre cœur est déjà quelque chose de si fragile... Mais tu n'as pas besoin de penser à tout cela... Ce n'est qu'en se détachant de la vie qu'on ouvre la porte au malheur... A ton âge, on ne risque rien... Ne pense plus à Luce, ne pense plus à Nathalie. Tu n'as rien à gagner à remâcher leur histoire... Pense plutôt à ce que tu vas demander à la vie...

Claudie. — Mais je ne veux rien lui demander...

Dussaud. — Il faudra bien que tu lui demandes ta part... Et tu la lui demanderas, comme tout le monde... Allons, ma petite Claudie, il nous faut partir. Il n'y a plus personne, maintenant. Nous allons être tout seuls, sur la route. (*Ils se lèvent et descendent lentement vers le devant de la scène.*) Laisse-moi m'appuyer sur toi... Serais-je aveugle ou infirme que ce serait encore moi qui te conduirais... pas pour longtemps, peut-être... Tu verras, un jour ou l'autre, tu vas penser à te marier...

Claudie. — Ah, si on pouvait croire au bonheur...

Dussaud. — On y croit toujours, quand il nous appelle... Tu vois bien que tout est déjà changé pour nous... Etienne et Paul sont quand même revenus... Il suffit de si peu de chose pour tout transformer dans la vie et, parfois, elle peut être si légère.

RIDEAU

POUR LE TROISIÈME CENTENAIRE DES *REMARQUES* DE VAUGELAS

par ANTOINE ADAM

Les premiers Académiciens s'étaient donné pour tâche bien moins d'imposer leurs goûts aux écrivains que de porter notre langue à une perfection encore inconnue, et qui fît d'elle la rivale des langues d'Athènes et de Rome. Ils avaient décidé, comme nous l'apprend un discours de Chapelain, « d'en régler les termes et les phrases par un ample Dictionnaire et une Grammaire fort exacte ». C'est seulement pour plus tard qu'ils prévoyaient « une Rhétorique et une Poëtique que l'on composeroit pour servir de règle à ceux qui voudroient écrire en vers et en prose ».

Mais dès leurs premières réunions, les Académiciens s'étaient montrés négligents, et Chapelain indigné parlait de « l'Académie des fainéants ». Le dictionnaire ne progressait qu'avec une désespérante lenteur : en 1646, on n'en était encore qu'à la lettre F. Pendant ce temps, circulaient parmi les lettrés des cahiers manuscrits où Vaugelas avait rassemblé des remarques sur toutes sortes de questions concernant le vocabulaire, la grammaire et le style. On le pressait d'en tirer un volume. Il se sentait malade, il prévoyait sa fin prochaine; il pouvait craindre, s'il tardait encore, de se laisser prévenir par la mort. Il se décida, et c'est ainsi qu'en 1647 (il y a donc trois cents ans cette année) parurent, le 8 octobre, les *Remarques sur la langue françoise utiles à ceux qui veulent bien parler et bien escrire.*

Claude Favre, seigneur de Vaugelas, était né en 1585 à Meximieux, en un temps où la Bresse appartenait à la maison de Savoie et non point encore au royaume de France. Il était d'une vieille et importante famille. Son père, d'abord juge mage de Bresse, fut en 1587 sénateur de Savoie et, dix ans plus tard, président du Conseil de Genevois. Ce président Favre, juriste renommé, était aussi un humaniste : il

lui arriva de composer une tragédie, et il fonda, au cours de l'hiver de 1606-1607, l'*Académie florimontane* d'Annecy. Il était l'ami très cher d'Honoré d'Urfé, réfugié en Savoie après l'écroulement de la Ligue. Il fut, avec peut-être plus d'intimité encore, l'ami de François de Sales.

Claude était le second de ses fils. Il avait reçu une excellente éducation. Il savait très bien l'italien et l'espagnol. Peut-être, cependant, connaissait-il moins bien les langues anciennes : Balzac, plus tard, dira qu'il n'en sait pas plus en cette matière que Voiture, et parlera du « peu de connoissance qu'ils ont des Anciens »; c'est ce qui expliquerait le modernisme résolu des *Remarques*.

Depuis 1607, Vaugelas était au service du duc de Nemours. C'est pour les affaires de son maître qu'il vint à Paris plusieurs fois. Il finit par y rester. Il espérait y rencontrer la fortune; vingt ans plus tard, il l'attendait encore. Pour la trouver, il se décida à d'étranges démarches. On disait en riant, parmi ses amis, qu'il « vouloit faire sa fortune par le moyen des femmes ». Quand on voulait le plaisanter, on prétendait qu'il avait reçu de la nature des moyens exceptionnels de leur plaire, et qu'il était capable de rivaliser avec Hercule, lequel, selon le joli mot de Balzac, fut en une nuit cinquante fois le gendre de son hôte (1). Mais lorsqu'ils sont sérieux, ceux qui ont connu Vaugelas le décrivent « civil et respectueux jusqu'à l'excès, particulièrement avec les dames ». S'il voulut faire fortune par elles, c'était sans doute en épousant une riche héritière. Il ne sut pas la trouver.

Il chercha donc dans une autre direction : il voulut s'enrichir par les affaires. On ne sait pas exactement celles où il se mêla. Il fut surtout un homme à projets. Une phrase de Voiture invite à penser qu'il rêva d'exploiter une invention : « Il est bien raisonnable, écrit l'ami de Vaugelas, qu'ayant jusqu'ici converti en air toutes les choses qu'il a commencées, il convertisse à cette heure l'air en quelque chose ». Chapelain, d'autre part, a parlé d'une vie « de solliciteur, de questeur d'avis, et mesmes de denonciateur de crimes ». Un jour, Vaugelas se trouva intéressé pour un quart dans une confiscation d'importance. Mais il fallait, pour que la chose se fît, qu'un homme fût pendu. Cet homme était Nor-

(1) A dire vrai, Balzac en ce passage ne nomme pas Vaugelas, mais parle d'un M. F***. Les excellents éditeurs des *Premières lettres* dans la collection des *Textes Français modernes*, Mlles Bibas et Butler, ont bien vu que Balzac pensait à Favre de Vaugelas. Encore hésitent-ils, n'osant absolument décider entre Vaugelas et Faret. Mais une autre lettre de Balzac, à Vaugelas lui-même, lève le doute : il le félicite de sa vigueur, et il écrit : « Pour les dévots, je ne croy pas qu'ils veuillent mettre la force et la santé au nombre des vices, car par cette raison, il faudroit qu'ils déclarassent Saincts tous ceux que la Cour de Parlement déclare impuissants... » (*éd. cit.*, II, p. 95).

mand, il était l'ami de Boisrobert, il ne prétendait pas finir sur le gibet. Vaugelas le poursuivit à mort. Les Académiciens, alertés par Boisrobert, firent à leur confrère des représentations. Il y eut une scène où le ton resta plaisant, mais où pourtant le bon Vaugelas dut entendre quelques paroles désagréables. Il avait pour excuse d'être amoureux : il aimait une personne qui n'avait rien, et si le Normand avait été pendu, la part de confiscation qui fût revenue à Vaugelas lui aurait permis de se marier. La fortune, une fois de plus, et la femme lui échappèrent.

Quelques années plus tard, nous le retrouvons tout occupé d'un nouveau moyen de payer ses dettes et de sortir de sa misère. L'usage des loteries était bien connu en Italie. Associé à un homme d'affaires, un sieur de Chuyes, Vaugelas entreprit de les introduire en France : en décembre 1644, il obtint l'autorisation royale. Mais les commerçants virent d'un mauvais œil l'entreprise nouvelle : ils protestèrent; le sieur de Chuyes partit « un peu trop subitement » pour un voyage aux Indes. Cette fois encore; les espérances de Vaugelas s'en allèrent en fumée. L'idée pourtant n'était pas mauvaise; les Scudéry, associés à quelques gens d'affaires, allaient bientôt la reprendre et en tirer bon profit.

Quelques hautes protections permirent du moins au pauvre Vaugelas de ne pas mourir de faim. En 1626, Gaston de France, duc d'Orléans, lui donna une charge d'ordinaire dans sa maison, aux gages de mille livres par an. Plus tard, il perdit cette situation; mais Richelieu, en lui confiant le soin de travailler à la préparation du Dictionnaire, lui assura une pension. Il est vrai encore qu'elle lui fut très irrégulièrement payée. Mais vers la fin de sa vie, il trouva un abri à l'hôtel de Soissons : il remplissait les fonctions de gouverneur des fils du prince Thomas de Savoie. Fonctions subalternes, besogne sans joie : de ses élèves, l'un était bègue, l'autre sourd et muet. Du moins, Vaugelas connut-il alors quelque confort : il avait deux valets à son service et occupait un appartement dans l'hôtel. C'est là qu'il mourut, d'un abcès à l'estomac qui le faisait souffrir depuis plusieurs années. Il fut enterré à Saint-Eustache, le 27 février 1650. Ses créanciers firent saisir ses papiers.

Il laissait le souvenir d'un homme excellent. Tous ceux qui l'ont connu ont vanté sa droiture et la douceur de ses mœurs. En 1628, La Motte-Aigron fait son éloge en termes émouvants; il met au défi son adversaire, le P. Goulu, de découvrir en Vaugelas de quoi exercer sa médisance : « Si après cela, écrit-il, il peut trouver en sa personne un défaut d'âme ou de corps, s'il y a un meilleur cœur que le sien, une plus grande douceur que celle qui accompagne toutes

les parties de sa vie, si sa probité n'est une des plus rares choses de ce siècle... » (2). Lorsqu'il se trouva engagé dans la méchante affaire des confiscations, Chapelain s'étonna : Il est cruel, écrivait-il à Balzac, de voir réduite à ce métier « une aussy bonne personne qu'il est, et aussy pleine de vertu ». On dirait volontiers qu'il restait fidèle aux leçons de François de Sales, et que toute sa vie fut marquée de la douceur salésienne.

Il était d'une modestie rare. Il se méfiait, nous dit-on, de ses propres lumières et « ne faisoit jamais le maistre ». Il y avait, dans cette modestie, une bonne part de timidité. Vaugelas éprouvait, au témoignage de Pellisson, une si grande crainte d'offenser les gens, qu'il n'osait prendre parti dans les questions que l'on mettait en dispute. L'on discerne, dans les éloges que les contemporains font de lui, à la fois une sincère estime pour sa bonté et un léger agacement devant un excès de candeur dont il ne sut pas se corriger.

Il ne manquait pourtant pas de charme et d'esprit. C'était un beau cavalier, il avait les yeux et les cheveux noirs, « le visage bien rempli et bien coloré », la taille belle. Nous dirions qu'il était un parfait homme du monde. Il avait cette promptitude et ce bonheur de repartie, ce sens de la flatterie délicate, cette urbanité exquise qui font le succès dans les salons. En dépit de sa pauvreté, il fut reçu à l'hôtel de Rambouillet, et la marquise le compta parmi ses familiers. Tout son effort de grammairien fut d'imposer, comme maîtresse de la langue, cette élite mondaine qui l'avait accueilli, et parmi laquelle il se plaisait.



Car ce galant homme, ce courtisan, ce familier de l'hôtel de Rambouillet fut un grammairien. Il le fut dès son arrivée à Paris. Bien avant 1630, Balzac l'appelle déjà « un homme qui sçait parfaitement nostre langue ». Il ne cesse d'accumuler des notes sur le vocabulaire et sur la grammaire. Si son livre ne parut qu'en 1647, il y avait en réalité trente ans qu'il en amassait les matériaux. Il est rare de rencontrer un ouvrage qui représente à ce point la somme de toute une vie.

Si nous voulons comprendre exactement les *Remarques*, il nous faut donc nous reporter aux années qui suivirent l'établissement de Vaugelas à Paris, en 1618. Dans le même temps que Malherbe imposait à la langue poétique une discipline jusqu'alors inconnue, quelques écrivains de mérite tra-

(2) *Recueil curieux touchant l'éloquence françoise*, Paris, 1628, in-8, p. 186.

vaillaient à introduire dans la prose française une réforme analogue. Le cardinal du Perron, le président du Vair, le dominicain Coeffeteau, Honoré d'Urfé enfin, faisaient dès 1610, aux yeux des gens de lettres, figure de réformateurs. Ils offraient dans leurs œuvres les modèles d'une prose pure, lumineuse, élégante, moderne.

Ce qu'ils voulaient, ce que tout particulièrement du Perron et Coeffeteau ambitionnaient, c'était d'imposer aux écrivains l'usage de la Cour. Coeffeteau, tout moine qu'il fût, était, nous dit Mlle de Gournay, « courtisan d'humeur et d'habitude », et du Perron déclarait : « Aux Etats monarchiques, il faut s'estudier à parler le seul langage de la Cour, en laquelle se trouve tout ce qu'il y a de politesse dans le Royaume ».

C'était là une doctrine nouvelle, et qui heurtait les idées communément reçues. Il existait dans la nation une élite cultivée qui n'entendait pas laisser aux courtisans le droit de définir le bon usage. Richer exprimait le sentiment de sa génération lorsqu'il raillait les prétentions de ces ignorants : « Messieurs les Courtisans, disait-il, puisque vous êtes la règle et la loi du langage, auriez-vous la bonté de permettre à ceux qui possèdent le grec et le latin, et sont très habiles dans leur langue maternelle, d'user de tel mot ou de telle tournure? »

Ces résistances pourtant furent vaines, et l'œuvre des novateurs se trouva puissamment renforcée lorsque le vieux Malherbe commença de s'intéresser, lui aussi, aux choses de la prose. Du Perron était mort en 1618, mais il avait souvent reçu dans sa maison de campagne de Bagnolet Coeffeteau et le jeune Balzac. Vaugelas avait pu recevoir ses leçons durant les séjours qu'il avait faits à Paris avant de s'y fixer. Après sa mort, Malherbe et Coeffeteau groupèrent autour d'eux quelques jeunes écrivains qu'emplissait d'enthousiasme le projet de travailler sous de tels maîtres à la réforme de la prose. Vaugelas y figurait au premier rang, aux côtés de Balzac et de Faret.

A partir de ce moment, les « puristes » ne cessent de faire parler d'eux. En 1619, Chapelain écrit dans l'*Avis au lecteur* de sa traduction de *Guzman d'Alfarache* : « Il se parle d'une vertueuse assemblée de gens doctes, faisant profession particulière d'examiner et indiquer les livres, pour le langage notamment... On me les a nommez *Puristes*, comme gens qui recherchent la pureté de la langue françoise, et qui sont sur le dessein de la repurger de mille superfluitez affectées, lesquelles en offusquent la gloire et la beauté » (3). Nouvelle

(3) Ferdinand Brunot a signalé ce texte, mais il le date de 1630. En réalité, c'est dès la première édition de la première partie, en 1619 par conséquent, que ces lignes ont d'abord paru.

mention en 1625, sous la plume de Camus cette fois : l'ami de François de Sales signale l'existence d'une « grande et fameuse Académie »; il espère qu'elle « nous apprendra comme il faut bien parler, afin que nous ne soyons plus estrangers en notre propre terre, et que la France soit toute d'une lèvre et d'un idiome ». Enfin, vers 1629, commençaient les réunions chez Conrart; ni Vaugelas ni Faret n'y figurent, mais bien leur commun ami Chapelain; le programme, en tout cas, est le même : il s'agissait, là aussi, de juger les œuvres nouvelles, et surtout de fixer le bon et le mauvais usage de la langue (4).

Rien ne prouve, à coup sûr, que ces trois témoignages se rapportent au même groupe. On connaît d'ailleurs un cercle, étranger ou hostile à Malherbe et à ses disciples, et qui poussait plus loin qu'eux le souci de la correction. Le petit clan de rimeurs qui se réunit, vers 1620, chez Piat Maucors, a pour premier objet « la pureté de la langue ». Ces jeunes gens, Marbeuf, Marolles, l'abbé de Crosilles et leurs amis, ont pour maxime « que pour la perfection des Sciences, il ne faut rien négliger, et particulièrement en l'éloquence et en la pureté du langage, si nécessaire pour s'exprimer nettement, et qui ne se peut apprendre que par un long usage et par un soin tout particulier, dont un esprit judicieux peut seulement faire le discernement » (5). Le purisme se développe donc en même temps dans plusieurs cercles. Il n'en est pas moins vrai que les Puristes sont peu nombreux : Mlle de Gournay, en 1626, prétend qu'ils ne sont qu'une douzaine et que, si les goûts sont devenus différents, si la mode est changée, c'est « par édit », c'est par une sorte de coup de force qui impose au public les décisions arbitraires d'une étroite cabale.

C'est dans cette atmosphère que Vaugelas commença ses travaux. Il avait été l'auditeur assidu de du Perron, de Coeffeteau et de Malherbe. Il appartint, vers 1625, à « cette divine compagnie » dont Balzac a parlé avec tant de chaleur et qui comptait Faret, Boisrobert, Racan et le conseiller Deslandes, tous Malherbiens, tous plus ou moins attachés à la cause du purisme. Si les *Remarques* obtinrent un tel succès,

(4) Il existe un texte peu connu de 1629 sur ces premières réunions d'où allait sortir l'Académie française. Camus, dans sa *Conférence académique*, met en scène un personnage qu'il nomme Nectare : « C'estoit un esprit délicat, dit-il, et qui faisant parfaictement bien des vers faisoit estat de raffiner sa prose et de fréquenter cette Académie de Puristes, dont les arc-boutans font profession de reprendre tout le monde, ne faisant presque rien de peur d'estre sujets aux censures de ceux qui ne manqueroient pas de leur rendre leur change s'ils produisoient leurs Lettres » (p. 25). Or ce Nectare est secrétaire du roi; il s'agit sans doute de Conrart, et il est amusant d'observer que déjà Camus raille le « silence prudent ».

(5) Marolles, *Mémoires*, I, p. 78.

c'est que Vaugelas avait su réaliser le projet de toute une école et, si l'on veut, d'un puissant parti.

Des raisons nombreuses expliquent la force de ce mouvement. La plus évidente est d'ordre politique. Les Puristes voulurent unifier la langue, en un temps où les Français prenaient une conscience très vive et nouvelle de l'unité du royaume. Camus vient de nous le dire : il faut « que la France soit toute d'une lèvre et d'un idiome »; il faut que les Français de toutes les provinces ne parlent qu'une langue, et non plus le gascon ou le normand. Exigence que nous comprenons sans peine, mais dont nous ne mesurons peut-être pas exactement la valeur, pour cette raison précisément que l'œuvre d'unité a réussi, qu'elle est chose faite depuis trois cents ans, et qu'elle nous semble aller de soi. Mais en 1630, il existe des mots et des tours propres à chaque province; les écrivains provinciaux ne se font pas scrupule de les employer, et parlent donc une langue très marquée par les particularités locales; ce que veulent les Puristes, c'est la disparition de ces particularités, c'est l'élaboration d'une langue littéraire unifiée.

Autre influence politique encore; elle ne joue peut-être pas au début, au temps de du Perron et de Coeffeteau, mais on la sent qui agit avec force à partir de 1635. Les Français, engagés dans une lutte décisive contre la maison d'Autriche, ont rêvé alors d'une hégémonie européenne : une hégémonie politique d'abord, fondée sur les victoires de nos armées; mais aussi, du même coup, une hégémonie de notre culture, et donc de notre langue. L'un des motifs mis en avant quand fut créée l'Académie, ce fut « de tirer du nombre des langues barbares cette langue que nous parlons, et que tous nos voisins parleroient bientost si nos conquestes continuoient comme elles avoient commencé ».

Sentiment très vif de l'unité politique du royaume, confiance orgueilleuse dans son avenir et dans sa puissance d'expansion, voilà les deux forces qui ont d'abord agi, et qui ont inspiré à nos puristes l'ambition d'élever notre langue à sa plus grande perfection. Mais cette perfection, ils la conçoivent d'une certaine manière, à la lumière d'une doctrine générale du langage. Ils sont, ne l'oublions pas, aussi éloignés que possible de ces conceptions d'origine romantique qui s'imposeront à la fin du XVIII[e] siècle et qui considèrent les langues comme des moyens d'expression spontanément formés dans les obscures profondeurs de la vie des peuples. Ils n'ont le sens ni du collectif, ni de l'inconscient, ni du sacré. Une langue, c'est pour eux un outil, formé par les hommes d'une nation en vue d'une utilité clairement perçue. Il leur semble donc parfaitement légitime et normal que des

spécialistes travaillent à perfectionner cet outil, à lui donner toute la précision possible et la plus grande efficacité. Tout ce qui nous étonne, et qui parfois nous heurte dans l'effort de cette génération, s'explique par sa confiance dans la toute-puissance des techniques.

Précisons bien d'ailleurs que pas un instant les novateurs de 1630 ne songent à reconstruire rationnellement la langue pour la rendre plus parfaite : ils en sont bien éloignés. Ce n'est pas Vaugelas, c'est son adversaire Scipion Dupleix qui voudrait soumettre l'usage aux exigences de la raison. Dans les cercles que fréquente Vaugelas, on parle volontiers de celle-ci; mais ce n'est pas l'impérieuse raison cartésienne, qui prétend soumettre la nature à l'esprit : c'est bien plutôt la raison prudente de Gassendi, si respectueuse de l'expérience, et qui ne s'attache à y voir clair que pour s'y mieux conformer. Le gassendiste Chapelain a pu tout naturellement applaudir à l'œuvre grammaticale de Vaugelas : il retrouvait l'esprit du gassendisme dans une doctrine qui accordait une valeur souveraine à l'usage. Les *Remarques* ne se lassent pas de le répéter, ce n'est pas la raison qui décide de la légitimité d'un mot ou d'un tour : c'est l'usage. Il n'est question ni de le corriger, ni de le discuter, mais seulement de le constater : là se borne la tâche du grammairien.

Cette conception paraît simple et sans ambiguïté possible; il semble qu'elle ne laisse nulle place à l'arbitraire. Ce n'est qu'une illusion. Il n'existe pas, pour un peuple, un usage unique : le paysan ne parle pas comme l'artisan des villes, ni l'homme du peuple comme le bourgeois, ni, au XVIIe siècle, le Parlementaire comme l'homme de Cour. Une nation est formée d'une multitude de groupes sociaux; chacun d'eux a sa langue. Lorsque Vaugelas parle de l'usage, il n'a en vue que le « bon usage » : il y a, au point de départ de sa doctrine, un choix.

La préface des *Remarques* s'applique à définir le bon usage, et laisse deviner, non pas précisément l'embarras de Vaugelas, mais l'effort qu'il s'impose pour amener à la pleine clarté une notion complexe et obscure. Le bon usage, c'est, dit-il d'abord, l'usage de la Cour, et par ce mot il entend non seulement les hommes qui entourent le Prince, mais les femmes, et aussi « plusieurs personnes de la ville où le Prince réside, qui par la communication qu'elles ont avec les gens de la Cour, participent à sa politesse ».

C'est là, aisément reconnaissable, la doctrine de du Perron et de Coeffeteau. C'est aussi la doctrine de Malherbe, malgré la phrase trop connue sur les crocheteurs du Port au foin. Vaugelas ne fait rien d'autre que de la reprendre et d'en tirer les applications. Mais il sent bien les protestations

que peut faire naître ce privilège exorbitant accordé à une élite mondaine; il complète donc sa définition : le bon usage, c'est, dit-il, « la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des Autheurs du temps ». Mais cette concession faite à des conceptions pour lesquelles il n'éprouve guère de sympathie, il se hâte d'en réduire la portée : ce n'est pas, ajoute-t-il en effet, « que la Cour ne contribue incomparablement plus à l'Usage que les Autheurs, ny qu'il y ayt aucune proportion de l'un à l'autre ». En fait, il n'existe qu'une source du bon usage, qui est la Cour; les bons auteurs n'ont d'autre rôle à jouer que d'enregistrer cet usage, et, comme dit Vaugelas, d'y donner « comme le sceau ou une vérification ».

Cette théorie n'était pas seulement remarquable par la rigueur avec laquelle Vaugelas reconnaissait aux seuls courtisans le droit d'intervenir dans la définition du bon usage; elle affirmait avec non moins de force et d'audace la prééminence du langage oral sur la langue écrite, et de l'usage moderne sur la tradition : « La parole qui se prononce, dit-il, est la première en ordre et en dignité, puisque celle qui est escrite n'est que son image ». Cette phrase de la préface, tout le livre des *Remarques* la commente. Il est bien vrai que Vaugelas cite plus d'une fois des auteurs, et qu'il lui arrive de s'appuyer sur l'autorité de Godeau, de Balzac et surtout de Coeffeteau. Mais il n'y fait appel que pour confirmer ses observations sur l'usage parlé et sur celui-là seulement. Pas un instant il ne semble se douter que le problème est sans doute plus complexe, qu'un vieux peuple comme le nôtre, riche d'une longue tradition littéraire, ne peut songer à ignorer la langue de ses écrivains et à soumettre totalement la parole écrite à celle de la conversation. Il ne se demande pas s'il est possible d'empêcher que la langue littéraire ne réagisse sur la langue parlée.

C'est qu'il est un « moderne », comme son maître Malherbe et comme toute la chapelle malherbienne. Il n'est pas un humaniste. Il n'a pas l'idolâtrie, ni même tout simplement le respect du passé : notre littérature du siècle précédent lui paraît sans doute barbare et, de toute façon, surannée. Autour de lui, l'Université, le Parlement, les Jésuites restent attachés à la tradition; elle lui est, à lui, incompréhensible : il n'existe à ses yeux de littérature que moderne, et la langue, même écrite, ne saurait être différente de celle qui est parlée dans les salons.

A la rigueur de ses principes, Vaugelas apportait d'ailleurs, de façon plus ou moins expresse, deux restrictions essentielles. Il soumettait la langue à l'autorité de la Cour,

mais il n'entendait pas la plier aux caprices des particuliers; cette préoccupation apparaît à mainte reprise dans le corps des *Remarques :* il observe que des courtisans, ou que des personnes de la société mondaine, condamnent un mot généralement accepté; il se refuse à les suivre, non pas parce que leurs raisons sont mauvaises, puisqu'il ne s'agit pas ici de raison, mais parce que le caprice d'un particulier ou d'une coterie ne suffit pas à constituer l'usage. Vaugelas ne se borne pas, au nom de sa théorie, à condamner ceux qui emploient un tour étranger à l'usage : il ne blâme pas moins sévèrement ceux qui se refusent à user d'un mot avoué par la saine partie de la cour; par là, sans doute, il se distingue de certains fanatiques du purisme, qui prétendaient imposer au public leurs caprices, leurs dégoûts, leurs décisions arbitraires.

On pouvait, d'autre part, reprocher à Vaugelas de soumettre la langue à l'instabilité de la mode. Depuis bien des années, dans les polémiques littéraires, les partisans de la tradition associaient volontiers les mots de *mode* et de *moderne*. A ce reproche, Vaugelas oppose toutes sortes de raisonnements et, comme s'il en sentait lui-même la faiblesse, il fait intervenir une théorie qu'il attribue à l'un de ses maîtres (6). L'histoire d'une langue comporte un « point de perfection », après lequel l'usage est fixé. Ce fut le cas à Rome, à l'époque de Cicéron : il existe, après lui, des règles définitives du latin; à la vérité, la langue se corrompt rapidement dans la pratique, mais les modèles de pure latinité que Cicéron avait donnés gardent toute leur valeur, et par conséquent les règles qu'il avait observées restent toujours aussi bonnes et aussi estimées. Cet état de perfection, la langue française l'a maintenant atteint.

Vaugelas était, n'en doutons pas, assez clairvoyant pour comprendre que cette théorie mettait en question tout l'ensemble de sa doctrine : à partir du moment où il admettait qu'une langue peut se fixer de façon définitive, elle cessait dans son esprit de coïncider avec le langage parlé, elle cessait également d'observer les formes modernes d'expression pour s'enfermer dans une tradition littéraire. Les *Remarques* n'avaient plus seulement pour objet de noter l'usage actuel : elles imposaient des règles définitives.

Concession étrange. Elle s'explique pourtant : d'abord par le dogmatisme inconscient de cette génération, et qui se retrouve si nettement dans ses théories littéraires, puis, plus précisément, par l'influence de la critique humaniste. Cette vue de l'histoire du latin, c'est celle qu'avaient développée

(6) Conrart, interrogé sur ce maître de Vaugelas, répond : « Je croy que c'est M. Chapelain » (*Arsenal*, ms 5420, f° 24).

récemment, à Rome même, les Bentivoglio et les Strada. Balzac l'avait adoptée à son tour, et l'on a soutenu, avec quelque vraisemblance, qu'il applique à notre langue les principes qu'il avait appris à Rome auprès de ces maîtres de l'humanisme moderne. On comprend donc sans peine que Vaugelas ait été séduit, et qu'il ait allégué cette théorie d'un autre maître, sans aller d'ailleurs jusqu'à la soutenir pour son compte.

Telle est, dans ses principes les plus généraux, la doctrine de Vaugelas. Il appartient aux grammairiens de nous dire dans quelle mesure il a su y rester fidèle dans l'application, et les qualités ou les insuffisances qu'il y apporta. Le maître de la grammaire historique, Ferdinand Brunot, a donné, dans son *Histoire de la langue française,* un tableau suffisamment détaillé des unes et des autres, et les travaux de Jeanne Streicher permettent aujourd'hui aux curieux de connaître, sur chaque point de détail, les enseignements de Vaugelas et les observations que ses contemporains jugèrent bon d'y ajouter ou d'y opposer. Mais ce qui, à un point de vue plus général, nous intéresse, c'est l'accueil qui fut fait à ses principes, ce sont notamment les résistances qu'ils rencontrèrent.

Il y en eut, en effet, et jusque dans le camp des modernes. Balzac, à partir de 1640, parle sans aucune sympathie du « grammairien Vaugelas ». Il oublie alors l'amitié qui les unissait jadis, au temps où ils se rencontraient à Rueil, dans la splendide propriété du conseiller Deslandes. A cette brouille, il y eut sans doute des raisons d'ordre tout personnel, où la grammaire n'avait rien à voir. Vaugelas rencontrait à l'hôtel de Rambouillet le charmant et spirituel Voiture; il se lia avec lui d'une étroite amitié; il n'en fallait pas davantage pour irriter l'irascible ermite d'Angoumois : les amis de nos ennemis sont nos ennemis. Balzac enveloppa Voiture et Vaugelas dans une commune condamnation : « Comme d'ordinaire, écrivait-il, le premier défère trop à soy-mesme, le second le plus souvent défère trop au premier »; il leur reprochait d'ignorer la belle antiquité : « Ils sont estrangers l'un et l'autre dans une contrée où je pense estre naturalisé, et le peu de connoissance qu'ils ont des Anciens est cause qu'ils équivoquent facilement sur le subjet des modernes. »

Mais dans l'histoire de notre littérature, cette opposition de Balzac et de Vaugelas a un autre sens, plus sérieux : d'accord sur quelques principes généraux, d'accord avant tout dans leur volonté de rompre avec le passé, ils ont, sur la phrase française, des opinions très sensiblement différentes. Vaugelas aime le style oratoire, un peu lent, où la période s'allonge, où les synonymes n'hésitent pas à se mul-

tiplier; lui-même écrivait de cette manière, en quoi il restait fidèle à la tradition des écrivains de 1610, à celle notamment de Coeffeteau; le poète du Ryer a très justement observé que le style de Vaugelas « avait toujours été diffus, et qu'il avoit quelque mollesse, comme celui qu'il imitoit », c'est-à-dire comme celui de Coeffeteau. Balzac dira un jour que Vaugelas apprit à Mme Desloges « à faire des exclamations et des périodes de demie lieue de pays que cet excellent grammairien appelle des périodes nombreuses ».

Ce style oratoire et « majestatif », comme disait Deimier, parut bientôt suranné. On commençait à lui préférer une phrase plus brève et plus nerveuse : celle, par exemple, qui fait la beauté des admirables proses de Théophile, au cours de son procès. Balzac, en dépit de ses tendances à l'emphase, préférait ce style nouveau, dense, incisif, efficace. Entre la belle prose de 1610 et celle des *Provinciales*, ce style de Théophile et de Balzac marque une étape, un acheminement vers la prose pascalienne. Cette nouvelle manière allait bientôt s'imposer, grâce aux travaux d'un jeune écrivain, Perrot d'Ablancourt. Les contemporains furent frappés de la supériorité de son style « clair et débarrassé, élégant et court », sur la prose un peu molle de Vaugelas. Celui-ci fut des premiers à s'en apercevoir; il préparait depuis des années une traduction de Quinte-Curce : il entreprit de la refaire, pour la conformer à la nouvelle et meilleure manière; il avouait par là, avec sa candeur habituelle, que déjà l'usage qu'il avait prétendu décrire avait changé, et que de nouveaux modes d'expression avaient commencé de se former.

Du côté des défenseurs de la tradition, deux livres parurent, expressément dirigés contre les *Remarques*. Dix ans plus tôt déjà, La Mothe le Vayer avait publié, contre les novateurs, ses *Considérations sur l'Eloquence françoise de ce temps;* lorsque parurent les *Remarques*, il les attaqua dans quatre *Lettres* adressées à son ami Naudé. Un peu plus tard, en 1651, Scipion Dupleix entreprit de combattre Vaugelas dans un livre intitulé *Liberté de la langue françoise dans sa pureté*. Si l'on songe au grand nombre de libelles qu'avaient provoqués, en 1628, la polémique de Balzac et de Goulu et, en 1637, la querelle du *Cid*, on pourrait penser que les *Remarques* ne réussirent pas à émouvoir l'opinion des lettrés. Mais le témoignage de Pellisson est formel : lorsque les *Remarques* parurent, elles furent « rebutées » par beaucoup. Derrière Scipion Dupleix, et surtout derrière La Mothe le Vayer, sachons discerner l'opposition de tous ceux qui restaient fidèles à la tradition humaniste et se refusaient à admettre la tyrannie des modernes.

Ce qui, dans la doctrine de Vaugelas, devait heurter d'abord

certains de ses contemporains, c'était l'autorité qu'il reconnaissait aux courtisans et aux dames de la Cour. Déjà Mlle de Gournay avait déclaré aux Puristes qu'elle refusait de s'incliner devant « l'opinion de trois douzaines d'aygrettes et d'autant de bien coiffées qui vont au Louvre ». La Mothe le Vayer reprit, contre Vaugelas, le même argument : il lui reprocha de s'en rapporter trop à la Cour et à de prétendues oreilles délicates, d'avoir suivi, avec un aveugle respect, l'avis de certaines femmes qui, interrogées huit jours plus tard, lui auraient fait, sur une même question, une réponse différente.

Il ne semble pas que La Mothe le Vayer, ni aucun contemporain, aient donné à cette objection toute l'ampleur qu'elle méritait. Elle mettait en question toute la doctrine de Vaugelas. Elle refusait de réduire la langue à l'usage d'un groupe social très étroit, d'une aristocratie isolée du reste de la nation : elle réservait les droits de groupes sociaux différents et plus vastes. Ce n'est d'ailleurs pas nous, hommes du XXe siècle, qui à la lumière de doctrines et d'expériences plus riches, opposons à l'étroitesse des conceptions de Vaugelas une autre manière de comprendre la langue nationale. Certains de ses contemporains avaient sur ce sujet des vues autrement larges, autrement fécondes que les siennes. Qu'on songe, par exemple, à l'ambition du jeune Sorel, lorsqu'en 1623 il composait son *Francion :* « Je sçay bien, écrivait-il, que dans mon livre on peut trouver la langue françoise tout entière » (7) : il s'était plu à multiplier les expressions populaires, les formules proverbiales; il aimait ce langage savoureux et coloré que les salons n'avaient pas affadi. Une telle œuvre, dans le climat où se forment les *Remarques* de Vaugelas, une telle œuvre est désormais impossible.

Qu'on songe encore à l'œuvre de Saint-Amant. Un lecteur trop pressé prend pour de la négligence ce qui est au contraire une éblouissante virtuosité dans le maniement de la langue. Dans la préface que le poète a donnée à son *Passage de Gibraltar* en 1640, il a dit ses vraies intentions : on ne peut réussir, a-t-il déclaré, en ce genre difficile « si l'on n'est maistre absolu de la langue, si l'on n'en sçait toutes les galanteries, toutes les propriétez, toutes les finesses, voire mesmes jusqu'aux moindres vétilles ». Voilà pourquoi Saint-Amant s'est attaché de tout temps à cette étude : sachant bien que la poésie héroïque n'embrasse qu'une faible partie du vocabulaire national, il a voulu, le premier en France, connaître notre langue dans la totalité de son étendue. Encore une œuvre qui n'est plus possible si l'on accepte la conception que Vaugelas se fait du bon usage.

(7) *Advertissement* de la deuxième édition, 1626.

La Mothe le Vayer est trop peu écrivain, il est trop étranger à la littérature vivante, il est trop exclusivement un humaniste cantonné dans l'étude des lettres antiques, pour avoir développé ces vues. Mais précisément parce qu'il est un humaniste, il mesure l'étroitesse des conceptions de Vaugelas : il sait qu'Homère a mêlé dans ses poèmes les formes dialectales les plus diverses, « comme un Peintre excellent brouille ses couleurs »; il sait qu'il existe des archaïsmes pleins de saveur; il ose même soutenir que le prince des poètes n'hésita pas à se servir de tournures barbares « autant de fois qu'il y a trouvé de la grâce ou de l'énergie ».

Comment ne pas donner en ceci raison à La Mothe le Vayer? Ramener le bon usage à celui de la Cour, c'était faire table rase de toute notre tradition littéraire; c'était priver notre langue des fruits d'un long et fécond travail; c'était la réduire à n'être plus qu'un moyen d'expression au service de nos hommes d'Etat, de nos diplomates et des habitués des salons; c'était lui refuser les moyens nécessaires pour atteindre directement, dans le lecteur, par la vertu du verbe, les puissances de l'émotion et du rêve. La Mothe le Vayer n'était ni un poète, ni un artiste, mais sa connaissance de l'antiquité, mais sa fidélité à une grande tradition l'avaient conduit à mieux comprendre que Vaugelas les exigences de la poésie et de l'art.

Il comprit également qu'à donner tant d'importance à la grammaire, on courait le risque de perdre de vue ce qui est l'essentiel de l'œuvre littéraire. Là encore, sa connaissance de l'Antiquité l'aidait à discerner le péril et à maintenir la saine doctrine : il se souvenait que Platon avait parlé « contre le trop grand soin des mots, et l'excessive affectation du langage », que Cicéron et Quintilien avaient dû, contre les rhéteurs et les éplucheurs de syllabes, défendre la vraie conception de l'éloquence; il savait qu'un sot accusa Cicéron de n'avoir pas bien parlé latin; il rappelait la définition que Cicéron donne de l'art oratoire, et qu'il n'y avait pas, à ses yeux, de vraie éloquence sans philosophie, c'est-à-dire sans les connaissances les plus vastes et les plus hautes; il citait des textes où les maîtres de la plus pure prose latine avaient condamné les scrupules, les vaines minuties, les serviles contraintes.

Sur tous ces points, La Mothe le Vayer exprimait moins des répugnances personnelles que l'attitude commune des cercles érudits où se prolongeait la tradition de l'humanisme. D'une façon plus spéciale, il avait encore une autre difficulté à opposer aux *Remarques* de Vaugelas. Il était du petit nombre de savants qui s'intéressaient à l'histoire de notre langue : comme Patru, comme Ménage surtout qui était

son ami, il s'efforçait de comprendre le français de son temps à la lumière du passé; il était, avec Ménage, l'un des piliers de l'académie des frères Dupuy, où ces problèmes étaient l'objet d'un intérêt soutenu. Vaugelas, au contraire, ne voulait connaître que l'usage présent, et n'aurait sans doute pas hésité à prétendre qu'il est bon d'ignorer le passé, pour n'être pas tenté d'éprouver quelque faiblesse coupable à l'endroit des mots vieillis et des expressions surannées. Est-il besoin de dire que cette ignorance de l'histoire, loin d'être un avantage, a souvent empêché Vaugelas d'interpréter exactement les faits et l'a conduit à former des règles inutilement compliquées? Les merveilleuses clartés, les simplifications décisives que la philologie indo-européenne, par exemple, a apportées à la grammaire des langues classiques nous ont appris qu'il n'est pas de grammaire dogmatique bien faite sans l'aide de la grammaire historique. C'est le mérite de La Mothe le Vayer de l'avoir vu et de l'avoir dit : selon sa belle et vigoureuse formule, « nous ne sçavons bien les choses que quand nous les connoissons par leurs causes ».

Cependant, dans ce duel entre La Mothe le Vayer et Vaugelas, c'est l'auteur des *Remarques* qui l'a emporté : il fut décidé que pour parler français, il fallait « parler Vaugelas ». Pendant tout le XVII[e] siècle, ceux qui traitaient de la langue prirent dans son livre le point de départ de leurs observations; ils ne furent pas toujours d'accord avec lui, mais s'ils discutaient sur des points particuliers, s'ils croyaient que l'usage condamnait une expression approuvée par Vaugelas, ou justifiait un tour qu'il avait rejeté, ils travaillaient dans le même esprit que lui, et leurs corrections n'étaient que de détail.

On ne saurait s'étonner de ce succès. C'est que les problèmes de langue ne se résolvent pas dans l'abstrait et au nom de principes absolus; il est assez vain de se demander, de deux thèses en présence, laquelle est juste : ce n'est pas la raison qui en décide, mais l'histoire, l'histoire de la société. Quelle que fût la valeur des arguments de La Mothe le Vayer, il avait tort, parce qu'il allait contre le mouvement irrésistible des mœurs et des institutions.

La victoire de la monarchie absolue donnait à la Cour, même dans le domaine de la langue, cette prééminence qu'il ne voulait pas lui reconnaître et que Vaugelas, après du Perron, avait très bien vue. Dans la société qui se constituait, avec ses classes non pas sans doute isolées, mais très soigneusement distinguées, la vie littéraire se concentrait presque tout entière dans les salons aristocratiques de la capitale. Peu importe que la haute finance ait eu, elle aussi, ses salons, puisque les hommes d'affaires entraient eux-mêmes, très rapi-

dement, dans les rangs de la noblesse, en partageaient les manières de vivre et de penser. Un cercle d'érudits comme celui des Dupuy, en dépit du respect qui l'entoure, reste sans influence sur le mouvement général des mœurs, des lettres, de la langue. C'est chez Mme de Rambouillet, c'est, à partir de 1653, chez Mme du Plessis-Bellière, que les gens de lettres vont chercher des leçons; c'est la langue de ces salons qu'ils adoptent : la langue, justement, de Vaugelas.

On voit très bien ce que la langue française a perdu en devenant, pour cent cinquante ans, une langue de salon. Mais ce qu'elle y a gagné n'est pas moins évident : elle est devenue un moyen d'expression d'une précision merveilleuse. On ne saurait mieux comparer notre prose classique qu'à celle des orateurs de l'Attique ou à celle des diplomates florentins de la grande époque; c'est la même netteté, la même transparence, la même souplesse : langue d'hommes d'Etat, langue de psychologues et de moralistes, instrument d'analyse et de déduction. Dans l'histoire de l'esprit français, il était nécessaire que, pendant une longue période, notre littérature tournât ses efforts dans ce sens. La vie spirituelle d'un grand peuple est faite des apports successifs de l'histoire, et si l'œuvre de Vaugelas ne traduit qu'un des aspects de notre esprit, entre tant d'autres non moins essentiels, elle n'en appartient pas moins à sa substance, et il nous manquerait quelque chose si les hommes de 1630, si Vaugelas ne nous avaient enseigné les nécessaires disciplines de la belle prose.

Qui sait même si aujourd'hui la leçon de Vaugelas ne mérite pas une spéciale attention? Certes, nous ne croyons plus du tout que pour bien écrire il soit nécessaire de se conformer à l'usage des cercles étroits d'une élite mondaine : nous reconnaissons à l'écrivain le droit de se constituer lui-même sa langue, et nous le jugeons sur le parti qu'il a su tirer de cette liberté. Nous sommes donc très loin de Vaugelas. Ses principes se sont trouvés caducs le jour où disparurent les conditions politiques et sociales qui avaient fondé son prestige. Mais de cette leçon, trop ancienne, il subsiste peut-être quelques directives qui restent fécondes. En un temps où l'on travaille trop vite, où l'on confond l'informe et le génial, où tant d'écrivains forcent le ton et prennent leur emphase pour de la grandeur, il est bon de relire un homme qui nous enseigne à écrire lentement, à donner à nos pensées leur expression définitive et parfaite, à faire constamment coïncider l'idée et la forme de l'idée. Vaugelas est pour les écrivains un maître d'honnêteté. A toutes les époques, cette leçon est valable; de nos jours, elle est urgente.

LE PÈRE

par MARIE GEVERS
de l'Académie royale de Belgique.

— Alors, tu t'imagines que c'est facile d'élever quatre enfants, avec un ivrogne de mari, qui boit sa paye et casse la vaisselle? Notre Désiré n'avait pas trois ans, quand Cyrille a jeté son père à la rue, un soir, parce qu'il venait de détruire à coups de pied la cage à lapins construite à grand'peine... D'abord, je me dis : il a beau être vigoureux, c'est son père, pourtant... et lui n'a que seize ans. Mais c'était mérité, cela, Sylvie, je puis bien te le dire... Si le père n'est jamais revenu, s'il s'est placé comme valet de ferme? Ça le regarde. Il passe ses dimanches à cuver sa saoulerie? Ça le regarde encore. Haillons et crasse, il a perdu toute tenue? Ça le regarde. S'il est dévoré par les puces, la fermière qui l'emploie n'a qu'à l'étriller en même temps que les porcs...

Sylvie écoute sa sœur. Elle hoche la tête en signe d'approbation : « Oui, oui... c'est vrai... » Elle donne toujours raison à ses interlocuteurs, et pourtant, elle se souvient confusément des commentaires de son homme défunt : « Pas étonnant que Nasse ait déguerpi au premier prétexte... Vivre avec Mélie? Une méchante gale, avec, quand elle veut, une langue dorée... » Sylvie ouvre la bouche, et dit timidement :

— Oui, Mélie, mais tout de même, c'est le père, et maintenant, pour le service...

Mélie l'interrompt rudement :

— Est-ce qu'il s'en est occupé, à l'âge de trois ans, tout faiblot... et il y a eu de durs moments pour moi. Tu n'habitais pas encore par ici, alors, tu ignores. Faire des lessives le jour, laver le carreau à la boucherie, le soir... Une fois, j'ai ramassé une poule presque morte, plumée par les autres, chez Trésia, je l'ai prise à la cuisine, puis, quand elle était guérie, attachée par la patte à une ficelle dans la cour, pour qu'elle ne pique pas mes légumes. Tous les œufs, c'était pour

Désiré. Et si gentil, si caressant : Oui, petite Mère, non, petite Mère... Jamais une parole peu aimable. Et quand il a fait sa communion solennelle, tu crois que son père a donné un sou pour l'habiller? Non, c'est moi, pour tout et tout. Et mes aînés, alors. Maria, en service dès ses quatorze ans, et Cyrille, à l'usine... Et alors, quand il a eu un travail bien payé, celui-là, il imagine de se marier... Rien à faire, c'était son droit. Les filles, elles n'ont qu'à travailler pour moi, comme j'ai travaillé pour elles...

Sylvie tente encore une objection :

— Tu ne peux pourtant pas faire un service de funérailles sans le père?

— Non? et pourquoi pas? Est-ce qu'il a payé son instruction? Et quand notre Désiré est entré à l'usine, est-ce que son père s'est occupé de l'équiper? De lui envoyer des colis de nourriture, quand il a été expédié en Allemagne, avec les autres de l'usine? Que Nasse étouffe dans sa prochaine saoulerie, voilà ce que je lui souhaite...

Sylvie ouvre encore la bouche, mais la referme sans proférer un son. Elle préfère se taire. En somme, Cyrille est là, présent, c'est le fils aîné, il n'a qu'à dire, lui... Mais il fume une cigarette, et ne souffle mot, ni les filles, ni la belle-fille.

Mélie promène un regard dominateur sur son auditoire, et elle reprend :

— Et qui a prié des nuits entières? Lui ou moi? Qui a assisté pendant deux ans, à sept heures du matin, par les plus vilains temps, en hiver, à la messe des déportés, le ventre vide, ou malade de ce pain infect? Lui ou moi? Et même que j'ai fait lever notre Jeanne pour y assister un matin qu'elle tremblait de fièvre dans une mauvaise grippe? Dis, Jeanne, n'est-ce pas vrai?

La fille incline docilement la tête et dit :

— Oui, mère.

— ... Et qui a passé des nuits entières à réciter des chapelets, au Calvaire de la Dune? Et tout ce qu'on voit la nuit! Il me fallait passer devant le cabaret de Julie du coin, c'était plein de soldats allemands, et elle ne se gênait pas avec eux, ah! non!... Et alors son fils à elle lui est revenu. Tu trouves cela juste, toi, Sylvie? Et qui a pendant deux années assisté chaque dimanche à deux messes, une pour lui-même, une pour Désiré? C'est notre Cyrille, ce n'est pas le père. Ah! moi aussi, j'aurais pu depuis longtemps, tout comme Julie du coin, gagner facilement de jolies sommes...

Mais je n'ai jamais voulu... Un homme comme Nasse, ça vous dégoûte pour toujours des hommes... pouah!

Elle s'interrompt encore pour promener autour d'elle ses yeux brillants de colère. Personne n'aventure plus d'objection.

— Et moi, je dis que c'est une injustice... je l'ai rudement répliqué au curé qui me parlait de résignation et « d'accepter »... Pourquoi est-ce que le bon Dieu m'a pris Désiré? N'a-t-il pas eu son dû de prières? Et la Julie du coin n'a seulement pas dit un *ave*, et alors son fils lui revient? Elle a toujours eu plus que moi. Un mari travailleur, et une bonne affaire, qui rapporte... Et pourquoi Désiré devait-il attraper une pneumonie et mourir là-bas, seul, pauvre petit, dans un hôpital... Et puis, on vous laisse de l'espoir, et de l'espoir, et on n'apprend la mort qu'au bout d'une année! Non, je n'ai pas mérité cela.

Ici Cyrille intervient :

— Non, petite Mère, tu ne l'as pas mérité, et le pauvre Désiré non plus. Mais maintenant, il faut décider, pour le service.

— Oui! Il aura un beau et bon service, et je payerai tout! Et ce que j'avais épargné pour l'équiper à son retour, ce sera pour ses funérailles. Si le père veut payer quelque chose, il n'a qu'à me l'envoyer. Mais on ne lui demandera pas un sou! Non, pas un sou! S'il veut assister au service, il n'a qu'à y aller. L'église est ouverte à tout le monde. Y aura pas de gendarmes à la porte pour l'empêcher. Mais moi, je le connais, il n'aura même pas un sou pour l'Offrande! Et vous autres, qui me regardez là, bouche ouverte, pourquoi n'êtes-vous pas morts! puisque Désiré est mort! Je voudrais vous voir crever tous! C'est trop injuste, Désiré mort! vous vivants! Il était trop bon, trop sage! Pourquoi n'a-t-il pas fait un enfant à une fille avant de partir! J'irais, je lui dirais : Donne-moi le gosse, je l'élèverai... et on verrait si elle oserait me refuser! Je lui casserais la tête, si elle refusait!

★

Certains viennent de loin, et se sont levés de bonne heure, c'est pourquoi on offre du café et des tartines en attendant le moment de partir.

Oui, les voilà tous : le frère de Mélie qui habite la ville, et le neveu et sa femme qui viennent d'un village wallon,

et puis, tous ceux des environs, le frère aîné avec sa femme, et une volée de petites cousines et deux ou trois jeunes cousins. Bien qu'elle leur en veuille de vivre, Mélie sera polie et accueillante, puisqu'ils viennent pour le service. Mais il ne s'agit pas de chuchoter ou de sourire... Ceux qui osent ouvrir la bouche seront bientôt figés par un regard de Mélie...

Alors, on s'est assis en rond dans la cuisine; il fait trop chaud car on a allumé le poêle, et la matinée d'avril est douce. On entend le tic-tac du réveil-matin de fer-blanc qui reluit sur la cheminée.

Que dire, dans une maison mortuaire d'où le corps du défunt est absent, et quand le défunt est mort depuis plus d'un an!

Le frère de la ville ne craint pas Mélie, il en a assez de ce silence, il rapproche sa chaise de celle d'un neveu, et commence une conversation à mi-voix sur le prix des pommes de terre au marché noir. Puis, le cousin du village wallon se penche à l'oreille de Cyrille et chuchote :

— Est-ce qu'on attend votre père?

Mélie a entendu, et les dents serrées, elle dit :

— Non, je ne l'ai pas prévenu. Qu'il s'informe ailleurs. S'il a envie de venir, qu'il vienne. C'est son droit. Quand l'heure sera là, nous partirons, pas une minute plus tard, pas une minute plus tôt.

— Mais Mélie, risque la belle-sœur de la ville, qui ose plus, parce qu'elle la connaît moins bien, mais, Mélie, il habite une autre paroisse, peut-être qu'il ne sait pas?

Elle reçoit un regard qui lui fait comprendre que si ce n'était qu'on ne peut pas jurer dans une maison, un jour comme aujourd'hui, Mélie accueillerait sa supposition de belle façon.

Le silence retombe, sauf le chuchotement qui concerne les pommes de terre. Ces deux hommes-là ne se sont plus vus depuis longtemps. L'un est cultivateur, l'autre marchand de légumes... et on n'a guère l'occasion de se voir en famille, sauf aux enterrements...

Cyrille, assis près de la fenêtre, de manière à observer la route qui vient du côté de Nosrch, se redresse soudain et dit :

— Voilà le père.

★

La fermière de Norsch l'avait prévenu :

— Ecoute : Que tu soiffes à en devenir idiot, moi, cela m'est indifférent, tant que tes bras sont solides à la besogne le lundi matin. Mais pas moins, ton garçon est décédé en Allemagne. Ta femme paye un service correct. Tu es le père, tu dois y assister.

Il répond :

— Cyrille m'a jeté à la porte, et il n'avait pas dix-sept ans... et je n'y mets plus les pieds... Vivre avec Mélie... autant coucher avec une fouine enragée...

— Cela se passera lundi, poursuit la fermière. Tu auras eu tout le temps de cuver ton samedi. Maintenant, cela te regarde, moi, je t'ai dit ce qu'il y avait à dire. A toi de conduire les funérailles. Nous, on te donne cette journée-là sans la retrancher de ta paye, tu comprends? Je ne veux pas que les mauvaises langues jasent sur nous. Tu as beau dire que Mélie est une gale, c'est peut-être vrai, mais elle ne s'est jamais méconduite. C'est bien toi le père de Désiré. Voilà. Je te donne cent et vingt francs en avance sur ta paye. Je les mets ici, sur le coin de la cheminée, sous le vase. Faut pas que tu arrives là-bas sans un sou. Quant à ta paye de cette semaine-ci, je sais bien que tu la boiras tout de même. Demain tu rentreras trop saoul pour comprendre ce que je te dirai. Dommage que tu soiffes à ce point, Nasse. Tu n'es pas un mauvais homme, je sais... Regarde bien, là, six billets de vingt francs. Un pour toi, un pour ta femme, un pour chacun de tes trois enfants, un pour ta belle-fille. C'est bien le moins que tu payes ce qu'ils déposeront dans le plateau à l'offrande. Puisque ta femme supporte les frais du service et du repas.

— J'y mets plus les pieds... Cyrille m'a jeté à la porte. Mélie est une gale. C'était moi, le père.

— Moi, je ne t'en parlerai plus. Mais lundi, on ne t'emploiera pas à la ferme. On ne dira pas que nous avons fait travailler un homme le jour où l'on célébrait les funérailles de son garçon.

Et Nasse, comme d'habitude, passe son dimanche après-midi à ronfler dans le fenil. Le soir, comme d'habitude aussi, tant que dure la mauvaise saison, l'homme engourdi de boisson regagne sa couchette au grenier. Avant l'aube du lundi, un sentiment confus le réveille.

— Le service... le service...

L'alcool est cuvé et sa lente cervelle se remet à fonctionner...

— Le service... c'est moi, le père. J'ai le droit de marcher en tête, de passer le premier. Je payerai. Cyrille ne viendra qu'après moi. Et Mélie, en tête des femmes, mais après tous les hommes. J'ai le droit de conduire les funérailles. Mélie ne pourra pas m'empêcher.

Il prend les six billets de vingt francs, sur le coin de la cheminée, sous le vase, et il se met en route. Trois quarts d'heure de marche. Traverser le bois, prendre le chemin du Calvaire, passer devant l'estaminet de Julie du coin. Descendre vers le village, obliquer à gauche. Voici la maison, le jardinet. La cheminée fume.

Il entre, sans frapper. Le jour des funérailles de son fils, il a le droit d'entrer sans frapper. Cyrille se détourne, mais les autres le regardent, et les filles disent : « Bonjour, Père ».

Mélie est debout, la main gauche posée sur la tringle nickelée et luisante du poêle, la bouche serrée. Elle sait bien que tous épient les paroles qu'elle dira, et qu'on répétera tout demain, dans le village.

— Me voilà, Mélie, dit Nasse, je suis le père. Faut que je marche en tête.

Mélie le toise.

— Tu es le père. Tu l'as bien oublié, depuis seize années. Lui as-tu seulement donné un cadeau lors de sa Communion solennelle, à Désiré? Lui as-tu jamais donné un sou pour sa kermesse? Tu es le père. Oui, ça te revient d'assister au service. De marcher en tête, oui, ça te revient aussi. C'est ta place. Mais je ne veux pas que tu fasses honte à Désiré. Regarde-toi, tu es crasseux. Tu ne t'es même pas lavé la face. Tes vêtements sont souillés comme fumier; tes souliers n'ont pas été cirés, depuis des mois, et ils sont noués avec des ficelles. Quelle femme est ta patronne qu'elle te laisse venir en cet état aux funérailles de ton fils? Et je suppose que tu n'as pas un sou? Tu as tout bu samedi?

L'homme ne répond pas. Il se tient là, debout, les bras ballants. Tous les assistants ont maintenant les yeux fixés sur lui, et un grand silence règne dans la petite cuisine surchauffée.

Mélie détourne les yeux de l'homme humilié et s'adresse à la fille aînée.

— Toi, Maria, emmène le père dans la chambre. Tu lui laveras la figure et les mains. Tu lui mettras les vêtements du Dimanche de Désiré que moi j'ai payés et qu'il ne portera plus jamais, le pauvre petit...

La fille obéit.

— Viens, dit-elle, et l'homme la suit.

Au fond de son abrutissement, il a senti qu'il le faut, car sa déchéance ne peut être montrée publiquement à l'église.

Cyrille dit :

— Mère, nous serons en retard.

Mélie s'est rassise. Elle ne répond pas.

★

Il a bien fallu commencer le service sans la famille. Le sacristain est allé voir deux fois jusqu'à la porte. Puis, comme on célèbre un mariage à dix heures, le curé n'a plus pu attendre. Quand la famille entre enfin, chacun se demande ce qui est arrivé. Peut-être la mère est-elle tombée en syncope au moment du départ? Elle est si pâle qu'on s'arrête à cette supposition.

— Ah! ah! Nasse Verbaet est là. Et même, convenablement mis! Il n'est pas saoul, aujourd'hui, il se tient bien. On dirait même qu'il est lavé et peigné. Pauvre Désiré, faut-il qu'il ait péri là-bas! Ça ne devrait pas arriver, de telles choses... Un garçon si brave et si doux... Quant à Mélie... Brave et douce? Non, certainement pas... On la craignait... Mais pas à dire, elle s'en était rudement bien tirée, toute seule. Et les enfants, bien élevés, travailleurs. Cyrille ne va jamais au cabaret... Il ne parle jamais de son père, c'est un orgueilleux.

Ainsi, on arrive au moment de l'offrande. Quel dommage qu'on n'ait pas encore de cierges pour défiler et tourner autour du cercueil vide qui figure le défunt. La cire est encore rare. Néanmoins, Nasse Verbaet marche fièrement en tête : « C'est moi, le père... »

Mélie au départ lui a mis en main un billet de vingt francs :

— Voilà pour ne pas faire honte à notre Désiré, à l'offrande... Cyrille, qui te suit, regardera. Si tu ne déposes pas le billet dans le plateau, gare à toi!

Pendant qu'elle parlait ainsi, Nasse tâtait dans sa poche les billets de la fermière, mais il ne disait rien. N'avait-il pas dû, pendant toutes les misérables années qu'il était en ménage, défendre sa paye contre la rapacité de Mélie?

Ah! Elle lui donne vingt francs? Pas si bête que de répondre : « Non, merci, j'ai de quoi... » Il mettra vingt francs dans le plateau, au vu et au su du curé et du sacristain, lui Nasse Verbaet, que l'on traite de bon à rien et de soiffard... Il marche ici, en tête de la famille, bien vêtu, les souliers cirés, vingt francs en main. Ceux qu'il a en poche? Ça ne regarde personne. Tant pis pour Mélie. Et ce petit Désiré, tout blond... Il est donc mort en Allemagne? « C'est moi, le père ». Il pense qu'il est convenable de pleurer, et son visage s'inonde de larmes faciles.

Mélie voit ces larmes. L'indignation la soulève à travers son désespoir, en voyant là cet homme vêtu des beaux habits du mort, et qui se permet de pleurer.

— C'est lui, qui aurait dû mourir!

Elle sait que si c'était en son pouvoir, elle l'assommerait à coups de poings, avec ses sottes larmes dans les yeux, là, devant le cercueil vide, si de la masse humaine écroulée pouvait ressurgir Désiré.

A ce moment, Mélie est tombée, face contre terre, et secouée de cris étouffés... D'ailleurs, elle sait bien qu'il n'est point indécent qu'une mère faiblisse ainsi aux funérailles de son fils. Sinon, elle aurait eu la force de se contenir encore.

Et elle se redressera à temps pour l'offrande, pour marcher en tête des femmes. Et elle sortira en même temps que les autres, de l'église...

— Hélas! Hélas... Pas même une tombe où l'on dit un dernier adieu, où l'on va, chaque dimanche, après la messe, pas même ce coin de terre que l'on orne de son mieux, où l'on dépose, à la Toussaint de coûteux chrysanthèmes, pas même cette dure terre, qui termine la cérémonie, après que chacun a jeté une fleur sur le cercueil descendu. Vide. Néant.



On est rentré en bon ordre. La voisine, pendant le service, a tout préparé. Le café brûlant parfume la cuisine, des monceaux de tartines de pain blanc encombrent la table, et le fromage est là, coupé en tranches non parcimonieuses... et il n'est pas encore aisé de se procurer une telle quantité de pain blanc et de fromage! Quand Mélie pense aux crasses que le petit Désiré a dû manger là-bas, en Allemagne... Il est bien juste de donner du bon pour les funérailles.

Le père est entré en tête, comme il est sorti, puis Mélie, puis Cyrille, puis les autres : Oncles, tantes, cousins, cousines du mort.

Quand le dernier invité a franchi le seuil, et que la porte est refermée, personne ne s'assied, car Mélie a repris sa place debout à côté du poêle de cuisine, la main appuyée à la tringle. Alors, elle dit :

— Marie, emmène ton père dans la chambre; ôte-lui les vêtements de Désiré. C'est moi qui les avais payés de mon travail, de mes mains, ces beaux vêtements qu'il ne mettra plus, le pauvre petit. Remets les haillons à ton père. Je regrette que tu ne puisses pas lui remettre aussi sur la face la crasse qu'il a apportée ce matin.

— Mélie... dit l'homme, est-ce que je ne puis pas boire le café avec vous?

Car maintenant, tel qu'il se sent, respectable, propre, bien mis, il voudrait rester là et causer posément avec ses beaux-frères, du prix des pommes de terre et des misères du temps.

— Pas une tartine, pas une goutte de café, pas une miette de fromage, dit Mélie, je préfère jeter tout le repas au fumier et l'y piétiner, plutôt que de t'en donner une parcelle. Va-t'en.

Alors, il suit Maria dans la chambre.

Oh! Nasse Verbaet sent qu'il devrait s'asseoir, taper du poing sur la table et crier : « Je suis le père », et manger avec eux. Mélie n'oserait pas le jeter dehors, les beaux-frères s'interposeraient, un jour pareil!... et pourtant, il suit Maria dans la chambre, il obéit.

De la cuisine, on les entend remuer. Bientôt, la porte de l'armoire s'ouvre en grinçant. Sans doute, Maria y serre-t-elle les beaux habits du mort. Mélie le pense aussi, car, elle se lève, entr'ouvre la porte et crie :

— D'abord, les aérer et les brosser!

Puis, elle revient à sa place près du feu.

Cyrille se tait sombrement. Mais les autres, un à un, se mettent à parler, car le silence est insupportable. Les hommes ont repris leurs échanges de vue sur la culture et le commerce des légumes, un jeune cousin célèbre ses exploits sportifs, tout en épiant du coin de l'œil les petites cousines qui restent là, les yeux fixes, figées dans leur attitude de deuil. La sœur aînée de Mélie lui énumère à voix basse le prix de toutes les denrées alimentaires dans son

village à elle. Mélie, comme Cyrille, se tait obstinément. elle ne donne pas l'ordre de servir le café, bien que la voisine, chargée du service, l'interroge anxieusement des yeux.

Enfin, la porte de la chambre s'ouvre, et l'homme reparaît revêtu de ses haillons. Alors, Mélie se détourne, Cyrille ne bouge pas. Tout, dans la cuisine encombrée de monde, reste un moment en suspens, c'est comme si le temps aussi s'arrêtait. Nasse est là, debout, indécis.

Enfin, le frère aîné de Mélie élève une grosse voix molle et dit, en haussant les épaules :

— Nasse, mon garçon, tu l'as mérité...

Alors, seulement, Nasse Verbaet sort, sans un mot d'adieu à personne. La porte se referme et Mélie dit :

— Servez le café.

★

Les gens l'ont bien vu, car on l'observait. C'est en route que Nasse Verbaet s'est mis à pleurer. Ah! non, cette fois pas facilement, et parce que cela fait bon effet, quand le père du mort verse des larmes, au service. Il pleure vraiment, avec une douloureuse contraction de toute la face; il trébuche, il a la tête basse, il comprend sa déchéance, et l'insulte qui vient de lui être faite. Ah! il sent maintenant la valeur de tout ce qu'il a perdu. Marcher en tête du cortège, le visage lavé, les mains propres, honorablement vêtu. Etre le père, le chef, auquel on obéit, celui dont le fils dit « le père », auquel les filles répondent : « Oui, Père, non, Père. » « Celui dont la femme dit aux enfants : « Père ne voudra pas ceci, Père a fait cela... » Tout, il a compris tout ce qu'il a perdu pour cette stupide saoulerie, tout ce que l'existence aurait pu lui donner avec une femme active et travailleuse comme Mélie... Puis, il rage contre elle en se disant : « Si seulement elle n'avait pas été méchante comme une fouine enragée, moi, je n'aurais pas quitté la maison... »

Puis, il touche dans sa poche les six billets de vingt francs de la fermière... Ah! nom de Dieu... Il aurait dû les donner, quand Mélie avait dit : « Et pas un sou, comme d'habitude, toute la paye est bue?... » S'il les avait donnés alors, devant tout le monde, vingt francs à Mélie, vingt francs à Cyrille, à sa femme, aux deux filles... en répondant : « Moi, je paye l'offrande.... » ! S'il avait fait cela, il aurait eu le droit de dire après le service : « Je reste, je mange avec vous,

l'argent de l'offrande, je l'ai payé... » Au lieu de cela, devant les insultes de Mélie, pour ses vêtements, il avait dissimulé l'argent de la fermière, comme autrefois sa paye...

Nasse Verbaet, tout en pleurant, marche. Il ira tout droit à la ferme Norsch, mais il retournera dimanche à la maison, il donnera cent francs à sa plus jeune fille, pour s'acheter un colifichet. Elle dira : « Merci, Père ». Eh! il faudra bien qu'elle dise : « Merci, Père », puisqu'il lui donnera de l'argent!

Nasse Verbaet tout en pleurant, marche. Il ira tout droit du Calvaire. La route montera le long des petites chapelles, puis la route descendra; ensuite, le bois à franchir, et il se retrouvera à la ferme de Norsch. Qu'est-ce qu'elle a donc dit la fermière? « Une journée, nous on te donne une journée pour les funérailles de ton fils. » Alors, quoi, rentrer maintenant à la ferme, avouer que Mélie l'a encore chassé comme un chien, lui a refusé même la gorgée de café qu'on ne refuse pas à un mendiant?

Voici le cabaret de Julie du coin. Une radio y déchaîne des airs de danse. Nasse Verbaet entre, tire ses billets, les montre, et dit :

— A boire.

Julie, en corsage clair, les cheveux frisés, les joues fardées et toute parfumée, trône au comptoir. Des militaires américains, attablés, rient et échangent des plaisanteries avec cette belle cabaretière. Elle connaît l'homme qui vient d'entrer, s'avance vers lui, et dit :

— Verbaet ce n'est pas un jour pour soiffer, aujourd'hui, pour toi. C'est toi le père.

Nasse secoue lourdement la tête, et de nouveau, de grosses larmes roulent sur ses joues :

— Y m'ont foutu à la porte, là-bas, moi, le père. Donne-moi à boire.

Julie hausse les épaules et retourne à son comptoir. Tout est beau comme avant la guerre. Les étagères miroitent de verreries et des bouteilles multicolores sont pleines de liqueurs merveilleuses. La femme fait un signe à son fils, qui boit avec des soldats, et alors, celui-là même qui est rentré d'Allemagne, celui-là même que, contre toute justice, la Providence a rendu à sa mère indigne, celui qui vit, vient au père de celui qui est mort, et lui verse la boisson.

— Si Mélie voyait cela... elle m'arracherait les yeux, pense la cabaretière.

POÈMES

par ANTOINE CARROT

POUR LA MORT DE JEAN GIRAUDOUX

L'ondine chagrine pleure dans sa demeure océane
Une feuille de platane tombe sur la place
La demoiselle du téléphone demande le Parnasse
Un rédacteur en chef d'un journal de province
Cherche quelqu'un pour écrire une nécrologie
Jean Giraudoux est mort Jean Giraudoux est mort
Estelle au coin de sa fenêtre est transie
Estelle ma sœur vas-tu mourir aussi.

La mélancolie ne dit rien elle écoute
Quelque passant s'en allant là-bas sur la route
Derrière le vieux mur et le parc où les roses
Epuisées de splendeur meurent.
Il faut bien que tout meure puisque Jean Giraudoux
O provinciales est mort et la mélancolie
Ecoute un passant qui passe.

Son portrait voisine dans les journaux avec
La réclame d'un soutien-gorge et les échos politiques
Au bas de la page il y a un évêque
Qui a dit je ne sais quoi sur je ne sais plus qui
Sur la neige de février un corbeau se pose.

Jean Giraudoux est mort Jean Giraudoux est mort
Un camarade rit sans bien savoir pourquoi
Et la neige tombe doucement doucement.

FIN DU MONDE

Etoiles délivrées de la ronde épuisante
Dans l'éther abyssal où les Dieux se morfondent
Claires comme un rayon les étoiles filantes
Vastes mondes perdus que nos âmes confondent.

Ne t'en va plus Narcisse à l'étang qui somnole
Les souffles de la nuit caressent les jardins
Et les chars de l'amour dans la nuit triste et folle
Et les chars de l'amour grincent sur les chemins.

Et voguent les logis sur la mer de la nuit
Et voguent les désirs et voguent les chimères
Et sur le sol boueux dansent la pluie
Les vents et les lueurs des lampadaires.

Et mon amour m'attend au tournant d'une rue
Enveloppé de brume et de tiédeur charnelle
Les anges de la mort le long des avenues
S'en vont en se frappant à grands coups d'ailes.

Et mon amour m'enlace avec ses bras de morte
Dans un parc désolé pleure le vent d'automne
Les croix des Saint-Barthélemy souillent nos portes
Et dans les vieux clochers les glas sonnent et sonnent.

Sur les murs ruisselants d'urine et de crachats
Les moroses guignols de la publicité
Et des sergents de villes aux manteaux élimés
Ne bougent plus ne sifflent pas.

Un vendeur de journaux marche au milieu des rues
Messieurs Dames la fin du monde en dernière heure
Et dans les jardins clos le vent d'automne pleure
Et sonnent aux clochers les cloches éperdues.

En faisant des signes de croix désespérés
Meurent en gémissant les jouisseurs immondes
Les anges de la mort chantent à plein gosier
Et les glas de la nuit sonnent la fin du monde.

NOEL 1944

O les anciens Noëls vos Noëls mes Noëls
Avec les vitres rouges dans le fond de la nuit
Avec les chemins blancs avec les forêts blanches
O les anciens Noëls des années d'avant-guerre.

Les canons les bateaux les chars les bombardiers
N'étaient que des images dans des revues guerrières
Et la neige tombée n'ensevelissait pas
Les morts les pauvres morts qui n'ont plus rien à faire
Si ce n'est que de rire à la nuit sans rivage.
Les sapins scintillants de bougies et d'étoiles
Attiraient les regards enflammés des bambins
Les maisons étaient chaudes aux détours des sentiers
Les maisons étaient pleines de présence et d'hommes
Les maisons n'étaient pas les maisons d'aujourd'hui
Sans charbon sans mangeaille sans espoir sans souliers
Et dans la nuit d'un bleu voluptueux et sombre
L'église ouvrait son porche à la douceur de vivre.

Les canons les bateaux les chars les bombardiers
Sont sortis de leurs cadres pour errer par nos villes
Pour souiller notre ciel les routes les vignobles
Et crever les vieux murs qui barrent le passage

Noël mil neuf cent quarante quatre année funèbre
Au pied de l'Acropole coule le sang d'Athènes
Varsovie Kiel Rouen Leipzig Anvers Berlin
Des villes qui sont mortes des villes sans fenêtres
Des amas de cailloux de fers tordus de poutres
Que les flammes des bombes ont torturés léchés
Et là-bas sur le Rhin près du tombeau de Charles
Sous le vacarme assourdissant de la bataille
Les nations irritées se prennent à la gorge
Les canons géants grondent sur l'arrière du front
Des sentinelles rêvent en regardant la lune
Et Noël Noël sonne dans les vieilles paroisses...

Aragon Aragon a retrouvé Paris
Lumières dans le soir les boîtes de Montmartre
Les enfants du Texas se saoulent au champagne
Les autos de l'armée trouent la paix des ténèbres
Les femmes du trottoir offrent leurs lèvres rouges
Le marché noir fleurit derrière les boutiques
Le vent n'a plus de force pour porter aux lointains
Le son des cloches grêles et l'annonce des messes
Aragon que devient Paris la Capitale
Les quais les cathédrales les miteux de la zone
Et les grandes enseignes au néon au néon
Les enseignes énormes des magasins des boîtes
Des cinémas avec leurs mâchoires ouvertes
O vieux frères très vieux avez-vous retrouvé
Chaque chose à sa place et Paris à Paris?

Les tués par centaines par centaines de mille
Font de tristes noubas dans les grands ossuaires
Douaumont Douaumont on vous a oublié
Les tués leurs entrailles traînent sur le sol blanc
Laissent des traces rouges sur le blanc de la neige
Les tués de là-bas d'ici d'ailleurs mes frères
Ceux qui sont endormis dans la boue sans mains jointes

Les morts les fils après les pères les tués
Déchiquetés sanglants puants pétrifiés
Chair corrompue meurtrie dans le sang dans la terre.

Les fenêtres ne brillent que dans le fond de l'âme
Plus de fenêtres rouges sur le bord des chemins
Noëls mes vieux Noëls pleins d'oranges de joie
Qu'êtes-vous devenus qu'êtes-vous devenus
Cette nuit clair de lune les thermomètres marquent
Moins douze et le dessus de mes mains craquelées
Saigne tout doucement comme source française.
Le sommeil et l'ennui pèsent sur mes paupières
Les cloches des clochers d'Allemagne se taisent
La messe de minuit est à cinq ou six heures
Les prisonniers regardent après cinq ans d'exil
Les barbelés des camps avec des yeux humides
Les prisonniers nous-mêmes et je songe aux locos
Qui ne vont plus en France et qui crient dans les gares.

Les quotidiens bavards sont remplis de merveilles
Les tanks les cuirassés les stukas les patrouilles
Errent et se pourchassent dans la nuit sous la lune
O les anciens Noëls mes Noëls et les vôtres
Les Noëls réjouis des années d'avant-guerre
Avec les chemins blancs avec les forêts blanches
Avec les vitres rouges dans le fond de la nuit.

GRANDEUR D'HENRI DE RÉGNIER

par ANDRÉ FONTAINAS

On n'évoque point la haute figure d'Henri de Régnier sans recourir au titre d'un de ses romans, *le Passé Vivant*. Mais si l'on en conclut qu'il lui plaisait de restituer au passé, aux êtres et aux choses du passé, une vie factice, comme le ferait un archéologue, on trahirait ses intentions et sa mémoire. L'histoire qui se reflète au détail des apparences et n'offre à l'imagination que des portraits pâlis, intéressait sa curiosité; il en tirait le prétexte ou le fond du décor où se prélassait à loisir son imagination.

Henri de Régnier, nulle part, ne se présente, ou ne représente les personnages de ses fictions distincts entièrement de la lignée dont ils tirent leur existence. En chacun elle se prolonge, grâce à la continuité d'un passé qui tend par nous à rejoindre l'avenir. Telle est la norme, Henri de Régnier la connaît et l'accepte si bien que nulle chose ne l'a plus au monde intrigué que l'étrange destinée de ceux ou de celles qui, par caprice ou d'instinct, semblent s'y être dérobés.

★

A l'époque de nos débuts littéraires, je voyais Henri de Régnier fréquemment, aux samedis de José-Maria de Heredia, dont il allait devenir le gendre, aux mardis illustres de Stéphane Mallarmé, pour qui nous éprouvions une admiration égale, une égale vénération, ou dans le logis modeste du *Mercure de France* à ses débuts, rue de l'Echaudé-Saint-Germain. Nous habitions non loin l'un de l'autre; nous nous en retournions volontiers ensemble,

à pied, et, chemin faisant, il me contait, avec cet esprit sans méchanceté quoique assez caustique qu'il y savait mettre, plutôt amusé qu'agressif, de pittoresques anecdotes où ressuscitaient des personnages d'autrefois, où se dressaient des personnalités contemporaines, académiciens, littérateurs, artistes, illuminés d'une gloire plus ou moins suspecte et évasive, dont la plupart ne sont plus que des ombres effacées par l'oubli.

Ainsi élaborait-il dans ses alertes causeries le fameux *Dictionnaire des Maniaques* qu'il projetait et dont sont dispersés, je pense, les articles en nombre de pages de ses romans et de ses contes. Des vestiges s'en retrouvent aussi dans les études critiques où il fait revivre, avec leurs traits familiers, leurs gestes, leurs attitudes, et souvent avec une pointe discrète d'émotion, les écrivains, les hommes notoires dont il lui fut donné de s'approcher.

Prenons ce « gentleman anglais accompli » que fut, à l'apogée de sa célébrité mondaine, Oscar Wilde quand « il menait à Paris la vie que M. Bourget, par exemple, pourrait mener à Londres ». Regardons, selon la malice qu'il y met, toujours dépourvue de malignité, « cet étranger de haute stature et de vaste corpulence » de qui le « teint rouge rendait plus large encore sa figure imberbe et proconsulaire. C'était une médaille glabre. Les yeux souriaient. Les mains paraissaient belles, un peu charnues et grasses, l'une ornée à l'annulaire d'une bague à scarabée de pierre verte. La grande taille du personnage autorisait l'ampleur de redingotes magistrales, ouvertes sur des gilets voyants de velours ras ou de satins brochés... Une fleur rare, à la boutonnière, parachevait cette tenue à la fois cossue et méticuleuse. De fiacre en fiacre, de café en café, de salon en salon, il balançait sa démarche paresseuse de gros homme un peu las. Il correspondait par télégrammes et parlait par apologues... ».

Puis, contraste discret où se dissimulent mal les élans d'une compassion refrénée, l'auteur se souvient des souffrances sans pitié infligées à cet homme dont le charme et le succès semblaient avoir assuré la gloire; c'est maintenant un « damné » qui expie, non des crimes, mais de

simples fautes : « M. Oscar Wilde est maintenant en prison, il a la tête rasée, porte un costume de grosse toile et subit le dur régime d'une dure détention. Sa maison est vendue, ses livres mis au pilori, son nom rayé de l'affiche de ses pièces. Le sort s'est retourné contre lui par la volte la plus subite et la plus brutale. Après les angoisses d'un long procès où il a montré quelquefois du sens et de l'à-propos, il vit malade et prisonnier. Je n'insisterai pas sur les causes d'une pareille aventure. On les connaît. M. Wilde croyait vivre en Italie au temps de la Renaissance ou en Grèce au temps de Socrate. On l'a puni d'une erreur chronologique, et durement... »

Cette double citation, je ne l'ai pas choisie au hasard. Elle s'est imposée à moi parce qu'elle est significative des deux manières, presque toujours juxtaposées et parfois fondues l'une à l'autre, qui sont propres à Henri de Régnier. Le portrait, au volet gauche du diptyque, se rehausse de couleurs vives, contrastées, spirituelles; la contre-partie n'admet qu'une sorte de grisaille sobre d'où a disparu l'agrément de la forme et de la nuance. Le sentiment qui n'affleure qu'avec la plus attentive discrétion est d'une délicatesse infinie et transpose sur un plan différent les finesses allusives qui éclairent, sans insister, la mise en valeur du premier portrait.



Tandis que, dans *la Double Maîtresse*, le lamentable seigneur Nicolas de Galandot est ménagé, en proportion de sa niaiserie sans doute, par son patient historiographe, avec quels tendres accents il nuance le portrait qu'il trace et retrace du bon abbé Hubertet et de sa jolie et fantasque pupille Fanchon! Il traite avec le même amour attentif, sensible et délicat, l'adorable joueur de flûte, M. de la Péjaudie, dans son chef-d'œuvre *la Pécheresse,* les « Bonshommes » rencontrés par M. de Bréot, l'extraordinaire halluciné du Palais Alvenigo, à Venise, et le désespéré, résigné, frémissant encore *Moi* du dernier roman qu'il ait composé, *Moi, Elle et Lui.*

Ses portraits sont découpés à l'emporte-pièce, âpres

et toujours solides. Henri de Régnier souriait, volontiers sceptique, lorsqu'on le lui disait. Son affection pour Saint-Simon, d'ailleurs réelle et avouée, se tempérait au goût qu'il avait pour une atmosphère chargée d'aromes capiteux, pour les tendres ivresses et jusque pour l'amollissement des *Hasards du Coin du Feu* par exemple, ou les effronteries perverses et méritées du chevalier de Valmont, pour les forfanteries érotiques de Jacques Casanova. Il y savait, au reste, introduire une compassion certaine, un reflet mystérieux de bonté et de compréhension pour les victimes, à coup sûr, et, pour les fauteurs de ces perversités ou sottes ou malsaines, une évidente indulgence, apitoyée, et c'est par là qu'il est grand, dirai-je unique? Le ton qui est le sien ne sonne de la même manière chez aucun autre. Il est personnel quand même on le méconnaîtrait, qu'importe? Les esprits sensibles et désintéressés inclinent vers lui cet hommage.



Le poète, chez lui, triomphe. Laissons le prosateur. Mais les nuances et qualités analogues se transposent de la prose au ton haussé et distingué, si l'on veut, de saine aristocratie, familière ou distante qui se déploie en ses romans, aux vers ailés, ardents, purs comme cristal, de sonnante luminosité qui soutiennent, emplissent, emportent les plus vibrants, aussi les nonchalants, parmi ses poèmes. Pour lui n'existe plus la barrière des siècles; il vit avec les dieux, dans les époques de mythologie et de légende. Pour s'y rejoindre, il s'est soigneusement enquis des sentiments qui agitent ses sens et ses pensées. *Tel qu'en songe* il se montre à soi-même ou aux lecteurs s'identifiant par la magie de l'audition au poète, et entr'ouvre son trésor intime. Puis, il conduit le cheval symbolique vers la forêt automnale où le ruisseau reflète sa face; Narcisse l'accueille et lui répond. Et cette source sera pareille bientôt à la fontaine Aréthuse qui, après avoir mêlé son onde aux lames de la mer, ressurgit et se dégage d'autant plus limpide, dans sa pureté originelle. Au delà du verger, sur la lande, dans les bois, le faune

affolé danse, s'assied sur une borne, pourchasse un papillon. Le centaure se cabre et ses sabots marquent l'herbe d'une empreinte de leurs ongles; d'impérieuses apparitions féminines s'imposent à celui qui doit sculpter leurs corps nus selon la forme qu'ils prennent dans sa pensée. Et tous s'enlacent, s'accouplent, dansent, les nymphes raillant le satyre boiteux que piquent aux lèvres les abeilles, et bientôt le poète lui-même, entraîné avec eux, aperçoit, où leur

> ...ronde immense et frénétique,
> Sabots lourds, pieds légers, toisons, croupes, tuniques
> Tournait éperdument . . . .
> Le tourbillonnement des forces de la vie.

Ainsi les dieux lui ont parlé. Leurs paroles tumultueuses d'abord s'apaisent en gravité. Il prend la conscience de ce qu'il peut enfin, inspiré par eux, susciter par ses chants. Une accalmie d'âme s'allège dans la sérénité conquise à mesure qu'il hante davantage les solitudes des bosquets et des parterres d'eau, à Versailles, à Trianon. Il parcourt les cités traditionnelles d'Orient, de Grèce, d'Italie, en particulier Venise, ce miroir aux mille visages d'ombres abolies sous les siècles et en qui survit, dans sa désuétude et son silence, l'écho familier de ses fêtes, de ses fastes d'antan.

★

Les poètes qui ont atteint une telle région de lumière, même inquiète, se sont ouvert le domaine vrai du classicisme fondamental. Jeunes ils s'étaient épris de mirages inconsistants, d'emblèmes hasardeux, avant qu'ait arrêté leur suffrage la contemplation de la vie qui les environne, vie de l'esprit ou vie étroite de la réalité, il n'importe. Peu à peu leur vision s'élargit, les écarte de l'accidentel. La voie royale s'offre à leurs pas.

Pourtant, il se le demande encore : est-ce à ses tempes que se tressera la couronne altière de laurier? N'eût-il pas été plus pertinent de se satisfaire d'un bonheur facile et résigné? Il se répète comme naguère :

Aussi bien que les pleurs le rire fait des rides.
Ne dis jamais : Encore, et dis plutôt : Assez...
Le Bonheur est un Dieu qui marche les mains vides
Et regarde la Vie avec des yeux baissés.



J'eusse aimé, en cet hommage que je suis fier de dédier à mon ami, à *mon* poète tant admiré, Henri de Régnier, faire sentir l'homme chez lui non moins que l'écrivain ou romancier, le critique, le poète surtout. Je connais mon insuffisance; je ne suis que d'occasion un critique, et je me résume. Henri de Régnier, poète de la lignée illustre, qui assure la continuité classique du lyrisme français par Chénier, par Hugo, par Baudelaire et Mallarmé, mérite que son nom figure à la suite de leurs grands noms. Voilà ce que, de son temps, on a méconnu, parce que les amateurs, dont certains, ce qui sauve leur honneur, ont su lui demeurer fidèles, les critiques, influencés par les affirmations tranchantes des hommes de parti, n'ont pas osé suffisamment élever la voix et proclamer leur juste sentiment admiratif. Il s'était retranché des débats de la politique, estimant le tumulte qu'elle engendre, malsain et assez vil, assujetti à des intérêts bien plus souvent qu'à des idées. Cet éloignement où il vivait était à coup sûr d'un sage et d'un clairvoyant, car il se gardait bien de n'en pas suivre des yeux les troubles et la dispute, mais il dédaignait de s'y mêler, de contester; il en jugeait avec raison, je pense, les conséquences presque toujours néfastes, et en contradiction presque nécessaire avec le bien collectif, au seul profit d'une coterie tapageuse, momentanément toute-puissante. Ces coteries diverses, par qui les journaux sont soutenus et dans leur unique intérêt, ne lui pardonnaient pas son attitude hautaine; on évitait de le louer comme il l'eût été à toute autre époque moins ignorante des valeurs intellectuelles, moins indifférente; sa gloire se voilait de mystère, révérée à peine plus que du petit nombre, alors qu'elle aurait dû être éclatante et universelle.

Certes, il se consolait aisément de cette disgrâce, infligée à qui, en somme, l'avait recherchée. Quand il proclamait : « J'ai feint que les dieux m'aient parlé », il savait bien qu'il ne feignait nullement. Les dieux lui parlaient, parlaient, chantaient par sa voix, et le petit roseau dont il se servait pour animer la forêt et les eaux, pour célébrer et susciter l'amour, la joie, la détresse, tout *le tourbillonnement des forces de la vie,* il en usait au gré d'une inspiration divine, car elle était pure, comme elle était musicale, et bienfaisante, répandant l'ivresse lyrique, l'orgueil de vivre sensible à toutes les beautés humaines, à la nature, à l'art, dans le cœur et le cerveau de quiconque l'écoutait.

L'ART DE DÉPAYSER

par GUISELYS.

Il y a un fait majeur dans notre littérature contemporaine, c'est que les œuvres les plus valables y font preuve d'un art d'égarement sans pareil et indépendant de leur génie littéraire. *Toute grande littérature déroute, cela est évident, mais aujourd'hui nos plus remarquables romanciers usent de véritables procédés, étrangement perfectionnés, afin, semble-t-il, de nous placer dans un monde que nous ne reconnaissons que difficilement. Lire équivaut souvent à perdre la tête. Les nouvelles psychologies, par exemple, suscitent un univers si étranger au nôtre que nous nous demandons quelquefois si le héros typique d'aujourd'hui ne doit pas être considéré comme quelque monstre jailli d'une très lointaine planète. Mais ceci est une autre histoire.*

Cet art du dépaysement (faut-il dire science?) *se confond généralement avec l'art descriptif, et c'est là que sa continuité apparaît avec le plus de netteté.*



De ce qu'apporte l'œil à ce que donne la plume, du vu *à* l'écrit, *il y a un espace que l'écrivain doit parcourir en un périlleux voyage. Car les mots pétrifient les choses et décrire équivaut à immobiliser, raidir, mettre en tout élément de la nature un axe de fer, dans le ciel une charpente, dans les tiges un fil rigide, des assises dans les feuilles, du granit dans les lumières et dans les couleurs des barres. Le silence devient charnu et la nuit métallique.*

L'univers est durci et pour toi, homme, décrire c'est trop régner. Les images de l'écrivain donnent la mort aux images du monde lorsque la nature transportée dans l'écriture devient semblable à ces têtes humaines que certains Indiens « réduisent ». Fixer afin de conserver, c'est ossifier, c'est

détruire la chair, l'impondérable et le mouvant. Il y a là une fatalité contre laquelle nul ne peut aller mais rien n'est plus grave que d'aggraver l'irrévocable, que de transformer en abus ce qui n'est que nécessité. Les styles les plus liquides font aujourd'hui toujours mourir un peu et pour reconstruire la vie l'entourent de mort.

On entame une poursuite de la vie jalonnée d'arrêts de mort dont la borne est pleinement cadavérique, on n'atteint plus la vie qu'en la supprimant : la nature est mise tout entière dans le bocal du mot. Les écrivains des autres siècles, et même certains du nôtre, échappent à cette loi en ne donnant de ce qu'ils voient — et ils regardent très peu — qu'une seule et même teinte de surface, une coloration, une mince pellicule à peine délayée en eux et qu'ils étalent toujours avec le même pinceau à peine appuyé. Leur manière de décrire est pareille à une caresse mais, aujourd'hui, nous sommes incapables d'admettre l'incolore. Il faut, par nécessité intérieure, pour le créateur comme pour nous, des peintures qui soient profondes et non légères. Car cette légèreté rejoint depuis cinquante ans la sécheresse du coup de crayon et devient la preuve, le signe souvent invisible d'une sécheresse intérieure. Notre siècle dans sa première moitié a été celui des aventures. Il s'est condamné lui-même à être celui des exigences dans sa seconde moitié. *Personne ne se contentera plus d'une peinture régnant sur les surfaces et nous lui demandons tous de pénétrer, de descendre, de tarauder, afin qu'il lui soit donné ensuite de monter plus haut et de voir plus grand. Nous jugeons que qui* décrit sèchement a l'âme sèche, *que celui qui se sert de la sécheresse comme outil la met en même temps au plus profond de lui-même et qu'elle y sèmera et procréera un univers intérieur à son image. Cependant, si nous ne voulons plus que la nature soit seulement dessinée mais aussi qu'elle soit livrée à une peinture-connaissance, il faut savoir que les dessins qui nous ont été légués ne sont pas toujours des dessèchements, qu'à leur époque ils étaient le gage d'une langue satisfaisante, le fruit d'un acte pleinement développé : ils ne peuvent donc être confrontés avec des opulences qu'ils ne pouvaient ni connaître, ni imaginer. Mais, aujourd'hui, celui qui sent ne peut ainsi peindre et c'est précisément dans cette sorte de légèreté qu'il se mutile, se comprime,* c'est cette légèreté qui est pesante. *Ainsi, c'est notre propre besoin qui nous conduit à l'égarement dont nous sommes victimes. Voyez la vaste pétrification de la nature accomplie dans les brutales traductions de ce qui est* vu *en ce qui est* décrit. *Le poète se mure lui-même et enferme le monde entier dans un poème sans issue; l'écrivain, par haine du vaporeux et par crainte du fluide,*

taille à la limite d'un marbre idéal qu'il n'atteint même pas. Au XXe siècle, la couleur est le solide par excellence. *Les meilleurs de nos prosateurs parviennent au sirop et les plus grands de nos poètes arrivent à grand peine au bouillonnement. Certes, par le fait de cette brusque traduction, on peut obtenir un luxe inouï, on peut être chargé de métaphores d'or et extraire du monde des images un autre monde extrêmement brillant et d'un éclat inégalable.*

Mais la conséquence en est que les couleurs sont emprisonnées, les lumières embouteillées, tout mouvement voué à l'encerclement. Par le décret de la description tout s'arrête : voyez ces récits de voyages, ces notes, ces illustrations de romans, la plupart des cadres et la plupart des atmosphères. Et cet art d'aujourd'hui qui, devant obéir à ses propres nécessités, obéit par là même à ses décors, ces écrivains qui, obéissant à leur cœur, obéissent à leur temps, ont souvent refusé cette habitude de peindre qui est le passage du vu *à* l'écrit. *Ce refus n'est ni formulé, ni formulable, il n'est pas le produit d'un manifeste : l'écrivain a reçu ce versement du monde en vivant simplement et banalement, il l'a recueilli en dépit de sa volonté, il ne l'a pas senti grossir et qui le saturait petit à petit. Si bien qu'il n'a plus peint que lui-même, n'a plus regardé la nature que dans lui-même considéré non comme miroir mais comme contenant.* On ne décrit plus aujourd'hui qu'au moyen de méditations, d'impressions, de souvenirs, et la promenade est remplacée par le journal intime. *Au lieu d'ouvrir la fenêtre, on ouvre les notes de vacances enfantines. A la limite, c'est le livre lui-même qui joue le rôle de nature, de spectacle, et la bibliothèque précède l'élaboration de tout décor et de tout tableau. N'avez-vous jamais remarqué que le grand air, dans les chapitres modernes, avait très souvent une odeur de fumée de cigarette? Un pinceau introspectif a recréé au sein du monde intime la belle matière épurée de la surface de la terre et lui a joint une certaine notion de profondeur. La beauté n'a été saisie qu'à travers une sédimentation extrêmement complexe et l'on peut dire, de notre temps,* que le brut n'existe plus *en dépit de l'effort que font quelques langages nouveaux qui ne parviennent qu'à le mimer. Ainsi est la description de type moderne et voici à quel degré décrire c'est penser, à quel point* l'intellectualisme dirige le regard. *A la limite, on voit s'annoncer les lignes de quelques fameux obscurcissements, de quelques illustres troubles et la nature prendre le chemin du langage le plus secret dont est capable le moi le plus profond. D'une métaphore la plus détachée de tout et la plus justiciable de génération spontanée, l'écrivain moderne passe aisément et sans nulle prudence à l'image qui prétend conte-*

nir un tableau engagé dans les choses; ce qui n'est que jeu est donné pour miroir et la simple comparaison spéculative donne naissance au jeu d'images dont la fonction est de dépeindre. On peut dire que la nature n'avait pas été vraiment décrite avant le XXe *siècle, mais bien avant la deuxième moitié de celui-ci, on peut déjà voir qu'elle l'a trop été, d'où il découle un épuisement des sources et un tarissement des effets. Dépeindre n'est plus souvent que l'arbitraire liaison entre le fruit d'un hasard de vocabulaire et le désir ou la nécessité de réfléchir les objets et les choses. C'est ici la peinture contemplative apparemment ressuscitée par la reconstruction d'une rêverie. Contempler n'est dès lors rien d'autre que* rêver un paysage de rêveries *et si puissamment que la représentation du spectacle de la nature est rendue pareille à un cristal.*



Déroutés par ce cristal déformant, nous tentons de confronter ce que l'on nous donne avec ce que nous voyons. (Faut-il vraiment mépriser ce réflexe?). Notre œil va du livre aux choses et des choses au livre. L'expérience prouve que le XXe *siècle a rendu vain un pareil exercice, car nous ne sommes généralement plus libres d'en accueillir les fruits. Vivant dans une atmosphère assez étouffante, nous sommes dirigés dans notre désir d'échapper à son action. Un art puissamment organisé nous indique les portes par lesquelles nous pouvons abandonner un rythme de vie trop exigeant. Il est évident que cet éternel désir de dépasser la ligne donnée par le décor quotidien demeure toujours intact et que nous obéissons toujours aux mêmes lois. Aujourd'hui, comme toujours, les forces qui ne sont pas dépensées s'accumulent, se préparent à de grandes actions, formant un humus sur lequel fleuriront d'éclatantes visions qui sont la véritable terre des rêves et comme le sous-sol de l'être tout entier.* Celui qui ne se dépense pas éclatera sans doute et qui ne se fatigue jamais mourra un jour d'épuisement. *Dans la trop parfaite organisation de la vie et du monde que nous connaissons, la tête ne dépense rien, les rêves restent vierges et l'esprit tourne mollement dans sa cage. Il nous arrive de refuser cette thésaurisation forcée.*

La pression accumulée libère les anciennes visions, en forme de nouvelles et, s'il faut quitter ce monde, c'est par l'escalier des tragédies. Ainsi sont les plus grandes révoltes. Ou bien l'écoulement se fait avec lenteur, comme goutte à goutte, ainsi sont les grandes souffrances porteuses de croix.

Ou bien chacun va faire sa petite dépense d'esprit avec une affreuse régularité d'horloge, son petit saut hors du monde, ainsi qu'un besoin corporel; il achète un livre ou entre au cinéma. La vie moderne empêche l'homme de sortir de lui-même, par pression extérieure, et d'y rentrer, par pression intérieure; fantastique compression qui nous réduit à nos exigences physiologiques et à nos obligations sociales, qui empêche de naître tout ce qui dépasserait la masse humaine de l'homme, *qui fait rentrer toutes les excroissances, fait de chacun un moule humain, vie envahissante qui sacre l'homme robot, en fait un animal-machine, pire chose que de le pétrifier statue.*

Certes, la vie au rythme actuel provoque un perpétuel morcellement, un continuel voyage, en nous dispersant sur les voies toutes préparées d'une distraction qui ne fut jamais aussi parfaitement organisée. Le monde moderne n'a fait en vérité que perfectionner l'obstacle contre quoi butte l'être et qui le force à être égal à un misérable récipient doublé d'un pauvre organisme animal. Défense de rêver, défense de quitter ce monde, défense de créer un autre monde, défense, défense d'être esprit.

D'un côté nous avons le cinéma, d'un autre l'énorme masse d'une sous-littérature hypertrophiée. Et, dans l'ordre du romanesque, le film est peut-être plus actif que le roman lui-même quoique d'une valeur moindre dans les deux dimensions, en profondeur et en surface, c'est-à-dire d'une action bien moins enracinée. De même, la grande littérature de l'ordre romanesque correspond à la petite littérature de l'ordre esthétique. *Mais cette hiérarchie tend à devenir une légende qui fuit à l'horizon, à mesure que toutes les catégories de distractions s'épuisent une à une et se condamnent au raffinement.*

Que cherchons-nous quand nous sortons de notre boîte trop confortable? Le manque d'ordre, l'absence de perspective et non seulement une autre géographie, une autre histoire mais une autre géométrie, une autre algèbre sentimentales. Le triomphe est de toucher enfin une terrible et absolue absence des lois du monde. Et les grands romans d'aujourd'hui sont victorieux en ce qu'ils permettent la victoire de la plus totale désertion des problèmes de l'heure qu'on puisse imaginer. Cet art du dépaysement qui leur est propre épouse à la perfection la trajectoire de notre fuite car, s'ils conservent très fréquemment les grandes questions humaines de l'histoire immédiate, ils les aggravent de telle manière qu'il n'en subsiste plus qu'un suc tragique parfaitement étranger à notre horizon familier. Ils sont prohètes,

dit-on, mais que leur univers soit différent ou en avance, de toute façon, il n'est pas le nôtre. Il ne semble pas que ces romans forment l'origine du dérèglement dans l'appétit d'un monde autre. *S'ils ont pourri et perverti des esprits, ce ne sont pas ceux-là que satisfont un peu de néon dans la rue, un feu d'artifice dans la fête, un peu de stuc sur les murs ou une flamme de phosphore en guise de mystère, mais ceux qui ont mangé l'opium raréfié comme un aliment quotidien et qui ont poussé l'inversion jusqu'à faire de cet opium le pain de chaque jour. Mais certains ont une énorme responsabilité là où le roman a pris de nouveaux visages, là où il suscite une vision populaire ou tend à la provoquer. Ils ont semé à tous vents et dans toutes les glèbes la semence versée avec tant d'avarice par les créateurs eux-mêmes, avec plus d'avarice encore par quelques avant-gardes. Ils ont répandu dans toutes les couches du pays ces livres qui avaient été créés pour de petites chaires de chapelles, qui étaient de simples messages destinés à un très rare public d'une certaine race et conçus en un langage presque convenu, en un idiome consubstantiel, en un patois isochronique. Les créateurs, d'abord, n'avaient créé que pour eux seuls et n'étaient pas à l'origine complètement responsables du glissement des journaux intimes aux purs romans. Les exégètes, ensuite, n'avaient « vulgarisé » qu'à l'intention de cette élite noire, qui, s'étant vouée aux ténèbres, ne pouvait qu'exiger une nourriture sombre. Enfin il a fallu qu'on nationalise, universalise et divinise une forme de romanesque qui ne se trouvait à l'aise qu'en serre close. Si bien qu'actuellement elle imprègne les couches les plus éloignées de sa source, sature l'atmosphère la plus reculée, la plus « provinciale » et qu'elle est sur le point de passer dans les mœurs.*

En vérité, cet univers n'était étranger au nôtre qu'en apparence : s'il semble s'en éloigner c'est afin de mieux agir sur lui. Il est étrange — bien plus qu'étranger — certes, mais il est d'abord révolutionnaire; c'est en ce dernier sens qu'il dispense l'hypnose.

Que contient donc ce romanesque? Essentiellement, le virus qui s'est donné pour mission de faire exploser le monde en tant que tel. Et, à mesure qu'il recule les frontières de son domaine, contraint, pour durer, d'emprunter certaines composantes du romanesque traditionnel, c'est-à-dire conservateur, il rejoint inconsciemment un roman d'un type très différent qui, se plaçant au cœur d'un siècle tragique, n'a plus qu'à avoir la manie du tragique pour dépasser aisément le réalisme le plus violent. Au point de confluence de deux tragiques différents s'ouvre le delta de la Noirceur, règne

d'un romanesque pareil à une nuit épaisse traversée par de rouges éclairs et qui obtient d'un côté l'opacité, de l'autre l'efficacité, allant ainsi vers son idéal explosif.

A la limite, par pure surenchère, le roman du XX*e* *siècle entame avec violence une lutte dirigée contre la société, lutte non plus seulement platonique et mythique, telle que nous l'avons vue cent fois définie, mais étrangement efficace. Les premiers poèmes romantiques n'eurent pas un effet plus direct et des fruits dangereux. Le plus grave est qu'il ne se passe pas de jour sans que l'histoire ne semble autoriser de pareils exercices qui n'ont pour but que d'accroître la laideur du monde et de nous habituer à ses spectacles les plus fiévreux.*

UNE ÉPOPÉE ANIMALE

(*Suite et fin.*) (1)

par MARCEL ROLAND

DEUXIÈME PARTIE :

L'HISTOIRE AU RALENTI

I

Un matin de noces.

Par cette belle journée de mai, j'aurais souhaité d'échanger ma condition d'homme contre celle d'une simple bête des champs : lièvre, oiseau, grenouille, insecte, que sais-je? quelque être libre, capable d'accueillir et de goûter avec la plénitude qu'il faut le retour du soleil, les feuilles qui déplissent leurs cornets de soie verte, le premier manteau d'ombre tissé par les arbres sur la nudité des bois, sur les jonquilles et les jacinthes renaissantes.

Ce qui nous manque le plus, à nous les humains, c'est la fraîcheur. Nos religions, nos mœurs, nos habitudes, nos règles morales, sont des vêtements usés qui auraient besoin, comme tous les vêtements, d'une révision périodique. Nous y naissons, nous y grandissons, nous y vieillissons, de notre conception à notre mort, sans que rien, ni leur aspect, ni leur coupe, ni leur couleur, ni la protection qu'ils nous assurent, ne subisse jamais le moindre rajustement. C'est dans le concret que nous quêtons ce rajeunissement, c'est en renouvelant nos sensations que nous essayons de rajeunir nos sentiments. Or, dans l'ordre des choses tangibles, il n'y a que ce que nous appelons « la Nature » qui se renouvelle soi-même, à intervalles fixes, et qui puisse, ce faisant, renouveler notre vision

(1) Voir *Mercure de France*, 1er mai 1947.

de l'abstrait. Ses saisons figurent l'éternelle jeunesse, la seule source de Jouvence susceptible d'étancher notre soif inconsciente de fraîcheur et de nouveauté.

A chaque printemps, j'entends ces notions se réveiller et s'ébrouer en moi comme un dormeur tout chargé de songes. Elles me revenaient encore par cette belle matinée, devant les petits jardins des petites villas de banlieue qui entouraient alors ma « garrigue » d'Antony, chacun corseté de son mur de briques roses ou de sa haie de lilas, de sureau, de troène. Campagne d'opérette, mais finissant par se fondre dans la plaine de Wissous, ses carrés de pommes de terre, de blé, de luzerne, où je me perdais, où j'oubliais mon « roseau pensant » resté accroché au noir porte-manteau de la semaine, parmi les pierres de la grande ville.

J'étais, ce matin, les lilas, les sureaux et le troène en fleurs; j'étais les carrés de pommes de terre et de luzerne, le tablier bleu et blanc en train de sécher sur une corde, la cabane abandonnée dans le terrain d'en face, où les rossignols faisaient leur nid; et la petite fille qui appelait son chien Kiki, et le chien qui aboyait, et le facteur qui sonnait à la grille du 5, et la grille qui grinçait, et le grincement même de cette grille — de sorte que je n'étais plus, dans le monde des vibrations, qu'une vibration moi-même, anonyme et perdue.

Et ce fut à cet instant magique que ma voisine me cria de chez elle :

— J'vas à la chasse!

— Quelle chasse? dis-je.

— A la chasse aux doryphores.

— Ah! ah! vous en avez aussi?

— Si j'en ai, mon pauv' monsieur!... Voulez-vous venir voir?

Le temps de m'armer d'un flacon de verre, et me voici sur le terrain.

A cette époque déjà lointaine, je n'avais vu que deux fois des doryphores : d'abord dans un colis de ces insectes, dont un généreux correspondant avait gratifié le Vivarium de Paris; puis, l'année précédente, j'en avais surpris qui surgissaient, comme Lazare le ressuscité, des profondeurs de la terre. Je reviendrai sur ce prodige. Occupons-nous des doryphores de Mme D...

Ses solanées, d'une variété précoce, se paraient déjà d'une abondante verdure, et ma voisine, se penchant, me montra

d'un index tremblant de colère de gros insectes rayés, des espèces de bêtes à bon Dieu de la taille d'un fort noyau de cerise, qui reposaient sur le hamac des feuilles, d'un air tout à fait inoffensifs.

Je les reconnus aussitôt; c'étaient bien les scarabées du Colorado, leur complet américain caractéristique : les dix lignes foncées, en long sur fond ivoire. Et je songeais : « Te voilà donc, conquérant venu de si loin! Te voilà avec ton aspect bonasse, toi que n'ont pu arrêter ni les distances, ni les éléments, ni les hommes! »

Je m'inclinai pour en caresser un, mais il se laissa lourdement tomber à terre. C'est une ruse fréquente chez beaucoup d'insectes, et qui est habituelle au Doryphore. Ruse? Peut-être pas. Les partisans de la théorie mécaniste de la Vie, qui ne voient dans l'Humain et à plus forte raison dans l'Animal que des machines-outils bien réglées, assurent qu'en ce cas le Doryphore ou la Criocère du Lis n'obéit qu'à une simple commande nerveuse, à un réflexe provoqué par l'approche du danger, qui inhibe l'action des centres moteurs et les met en catalepsie. C'est possible, mais le déclenchement même de ce réflexe implique une conscience du péril, car il est à remarquer que c'est souvent *avant* qu'on les ait touchés que ces animaux se laissent choir. Dussé-je être taxé de « finalisme » je ne puis me tenir de voir une relation entre la notion de péril éveillée par la main humaine qui s'avance et la chute du Doryphore au pied de la plante, où il devient immédiatement invisible.

Sur les pommes de terre de Mme D..., beaucoup d'individus étaient unis deux par deux, célébrant le printemps à leur manière; le mâle pareil à son épouse, mais un peu plus petit, juché sur son dos, la tenant étroitement embrassée, antennes contre antennes, et la caressant ainsi. Et déjà se révélaient les fruits de ces noces; à l'envers des rameaux, je découvris des amas de menus grains jaunes : les premiers œufs de l'année.

Mais il était bien question de noces, d'amours, de printemps! Les pruniers blancs et les pêchers roses pouvaient bien embaumer l'air de leur haleine, le cœur de Mme D... n'en était point attendri! Ses mains s'activaient au ramassage des indésirables, qu'elle plongeait dans une vieille boîte de conserve où les amants tombaient avec un bruit mat. En quelques minutes l'horrible *in pace* fut plein. Mme D... y joignit toutes les feuilles garnies de pontes qu'elle put trouver,

et j'entendis sa voix dont l'accent bourguignon roulait des *r* farouches :

— Là, ça va aller au feu!... Saletés! Si on les laissait faire, y ne resterait rien dans huit jours, avec les larves qui vont arriver!

Pour moi, je choisis seulement deux couples, qui continuèrent dans mon flacon de verre leur tâche de reproducteurs.

Instruit par les beaux travaux de Tower, de Feytaud, de Trouvelot, de Bruneteau, de Busnel, de Grison et de leurs émules, je savais que c'était là un suffisant matériel d'étude, et que de ces quatre échantillons pouvait naître en peu de temps toute une armée.

Mme D... me vit faire ce discret prélèvement d'un œil soupçonneux; elle connaît mes goûts et me sait pitoyable à tous les aspects de la Vie; je suis pour elle une sorte de Vincent de Paul des bestioles, mais teinté d'un soupçon de marquis de Sade, une façon de personnage baroque qui ferait mieux de laisser les réprouvés à leur galère. Son rude bon sens de paysanne s'en irrite en dedans. L'Escargot qui bave sur les salades, la Chenille qui les ronge, même l'innocente Sauterelle et *a fortiori* l'infâme Doryphore, tout ça « c'est de la saloperie ». Où irions-nous si nous faisions grâce à ces ennemis qui osent nous disputer le produit de nos sueurs?

Cet anathème, je le lis dans le regard dont elle considère à la dérobée le flacon où j'ai logé mes quatre doryphores. Et le fardeau de son cœur se déverse en une phrase qui ne recèle pas un grain d'ironie :

— Vous n'allez pas, au moins, nous relâcher cette vermine?

« Non, chère madame D..., je ne relâcherai pas cette vermine — du moins sous la forme où vous la contemplez aujourd'hui. Peut-être mettrai-je en liberté, sur vos pommes de terre de l'an prochain, les innombrables enfants que ces deux couples vont mettre au monde. Je ne sais pas, je réfléchirai!... Pour le moment, je vais les regarder vivre, et les écouter me raconter eux-mêmes, au ralenti, leur histoire. »

Evidemment, je ne répondis pas textuellement ces paroles à Mme D... Je crois même que j'eus l'audace de la rassurer sur la droiture de mes intentions. Et je m'en fus avec mon bagage d'insectes.

II

Mes doryphores chez eux.

Ils étaient bien jolis, leur dos bombé comme un bouclier, d'une élégance discrète sous leur costume rayé; le mâle plus petit et un peu plus foncé que sa compagne. Je les prenais dans ma main, et ils répandaient une odeur particulière, une odeur saine de feuille fraîche.

Mais le premier devoir était de les loger convenablement. Deux pieds de pomme de terre furent mis en deux pots que je recouvris de morceaux de tulle soutenus par des carcasses de fil de fer. Chaque ménage eut ainsi la jouissance d'un merveilleux palmarium où l'acte d'amour devenait une véritable féerie. Mais mes captifs n'avaient pas attendu que je leur rendisse une apparence de confort : un instant séparés, ils s'étaient déjà remis à leurs ébats dans l'alcôve provisoire de leur bouteille.

J'ai souvent constaté chez les insectes une réelle frénésie en cette matière, quelle que soit la gêne qu'on y apporte. Mais si l'on excepte le papillon du Ver à soie, je crois que la première place revient au Doryphore. C'est que la Bête, ignorante des écarts et des dérèglements d'imagination de son grand frère l'Homme, n'a pas fait de l'œuvre de chair un simple jeu des corps, bon dans toute saison. Pour elle, cette phase de la reproduction de l'espèce demeure un rite sacré, soumis à des conditions physiques et physiologiques qui ne sont acquises qu'à une certaine période de l'existence. Chez l'Insecte notamment, ce que nous appelons dans notre vocabulaire hypocrite « l'heure sentimentale », est marqué, ainsi que l'ont montré R.-G. Busnel et Andrée Drilhon, par la formation de certains corps gras ou *lipides*, sans lesquels les cellules sexuelles, les gamètes (ovules et spermatozoaires) ne peuvent venir à maturité. Le besoin de rapprochement des sexes est sous la dépendance de cet état. Ce rapprochement, destiné à permettre au principe mâle de féconder, d'*activer* le principe femelle, se réduit donc en définitive, en dépit des efforts de la poésie, à une transfusion de substance. Mais les poètes ont raison quand même, car cette opération en apparence si froide, d'une froideur de laboratoire, s'accompagne d'une exaltante ivresse, où se condense pour le couple toute l'immense joie de vivre, et qu'on appelle l'Amour.

On souhaiterait que la fameuse « éducation sexuelle » dont le problème préoccupe tant, et à si juste titre, les formateurs de la jeunesse, reposât d'abord sur le respect de cet acte fondamental de la Vie, et qu'en même temps que son aspect visuel et son mécanisme on montrât à l'enfant sa grandeur et sa beauté. Je reste convaincu que la Bête, en ceci comme en beaucoup d'autres choses, est la meilleure auxiliaire de nos éducateurs.

Pour en terminer avec le chapitre de l'accouplement chez le Doryphore, disons que la cérémonie se déroule aussi bien à terre que sur les plantes. J'ai souvent observé mes sujets réunis à terre, et gisant sur le côté.

Quant à la durée de la *copula* elle-même, elle est des plus variables; parfois quelques minutes, parfois une heure. Le mâle peut s'accoupler plusieurs fois, soit avec la même femelle, soit avec d'autres. Mon mode d'installation obligeait mes doryphores à la fidélité conjugale la plus stricte. J'impute aussi à cette circonstance le fait que, dès la première génération issue de ces deux couples primitifs, j'observai une légère diminution de la taille des adultes. L'absence des croisements qui s'effectuent à l'état libre doit jouer ici un rôle.



Dans la Nature et pour les classificateurs, le Doryphore fait partie de la famille des Chrysomélides (2).

Ces coléoptères, dont la tournure générale rappelle celle de nos familières coccinelles, mais avec des dimensions doubles, empruntent la première partie de leur nom aux riches couleurs métalliques dont beaucoup sont parés. Même en Europe, les Chrysomélides comptent de très jolies espèces; leur petite taille nous fait bien souvent passer indifférents auprès de somptueux insectes qui nous tireraient des cris d'admiration s'ils étaient un peu plus gros. Ici comme partout la beauté fait la coquette et aime qu'on la découvre. C'est ainsi que chez J.-H. Fabre, à Sérignan, j'ai étudié une espèce de cette famille qui vit sur le Romarin, et qui porte une magnifique armure d'acier vert-bleu. Son corselet est d'un poli si parfait qu'il constitue un miroir où l'on se peut contempler tout minuscule, avec le décor environnant à la même échelle.

(2) Du grec *Krusos :* or, et *mélon :* mouton. (Allusion à leur forme ronde.)

Malheureusement l'insecte entier n'atteint pas la grosseur d'un noyau de cerise.

Après tout, ne regrettons pas trop ces chétivités de taille. Que vaut une joie mise à la portée de tous? Que vaut un plaisir qui n'a pas son petit secret? La Chrysomèle dorée que je suis seul à admirer dans le coin où elle se cache me procure autant de joie que la trouvaille d'un diamant dans sa gangue.

Parmi les Chrysomélides, le Doryphore relève du genre *Leptinotarsa* (Tarses à muscles grêles). Le mot *Doryphore,* qui signifie *porte-glaive,* est profondément inexact, le corps de cet insecte n'étant hérissé, je l'ai déjà précisé, d'aucune pointe. Si glaive il y a, celui du Doryphore ne saurait s'entendre qu'au figuré.

Et pour en finir avec la systématique, j'ajouterai que l'espèce dont j'avais capturé deux couples dans les pommes de terre de Mme D... se nomme exactement le Leptinotarse à dix raies de Say (*Leptinotarsa decemlineata*).

C'est celui qui a envahi l'Europe.

★

J'ai vu, ai-je dit plus haut, des doryphores sortir du sol. C'était en mars, dans un carré qu'on retournait à la charrue. Le cultivateur profitait d'un jour de soleil pour préparer son terrain, et je suivais du chemin, d'un œil distrait, le travail du soc étincelant, qui transformait ce champ en une mer aux vagues parallèles, en une houle figée de mottes grasses. Et voici que soudain, comme d'une ruche éventrée, de gros insectes tout engourdis, le nez entre les pattes de devant, se mirent à rouler sous le fer. C'étaient des doryphores de l'année précédente, enfouis à l'automne, soit à l'état de larves pour se métamorphoser durant l'hiver, soit sous forme d'insectes déjà adultes, attendant de reparaître au jour avec les premiers rayons chauds du soleil.

Quand la bêche ou la charrue ne les dérange point prématurément, ces reclus sortent d'eux-mêmes, généralement vers avril, pour commencer ou continuer leur existence à l'air libre.

Les deux couples que j'avais recueillis un jour de mai dans le terrain de ma voisine étaient évidemment nés de cette façon.

Revenons à leur élevage et à leur comportement. J'avais

donc assisté à la première phase de la reproduction. Ce fut au début de juin que mes deux femelles devinrent mères. La maternité... A tous les échelons du règne animal ce moment est entre tous émouvant. Chez le Doryphore, il prend un caractère spécialement remarquable, par sa durée et par le nombre des œufs pondus.

Mais avant d'entrer dans le détail de ces maternités, je suis obligé d'ouvrir encore une parenthèse à l'usage des amis de la Nature.

Servi par une vieille accoutumance, j'avais très vite distingué les uns des autres mes quatre pensionnaires, et leur avais, par des signes de reconnaissance tout à fait différents de ceux de la détermination officielle, conféré une sorte de personnalité. Pour le profane, rien ne ressemble à un insecte comme un autre insecte de la même espèce; pour moi, surtout sous le regard plus intime et comme affectueux de la loupe, chacun d'eux porte toujours un détail qui lui donne une physionomie bien à lui. On dit que don Juan savait reconnaître celles qu'il avait aimées — même lorsqu'elles portaient un masque — aux seuls grains de beauté dispersés sur leur corps. De même je m'efforce, sous le voile de chitine réputé impénétrable qui recouvre un insecte, de l'identifier. Et je suis convaincu que la différenciation n'est pas seulement d'ordre morphologique, qu'elle existe aussi sur le plan moral, si j'ose dire — que tout insecte a, comme tout individu humain, son caractère, sa manière d'obéir ou de réagir à l'instinct. C'est pourquoi — poussons un peu plus loin encore — il n'est pas si sot, quand on s'est penché longtemps sur ces êtres à la fois si familiers et si mystérieux, d'en arriver à faire d'eux de véritables personnages, et à leur donner des noms pour que cette personnalité d'emprunt éclate plus certaine. Tout ceci dans le cadre d'une réalité scientifique rigoureuse. Et c'est bien là que gît le grand écueil pour celui qui navigue en ces eaux pleines d'embûches! Des esprits pourtant habitués à la réflexion, mais sans doute attachés à la classification des genres, m'ont reproché ces baptêmes d'insectes, alléguant que « ça n'a pas l'air sérieux ». Pourquoi? S'étonne-t-on de voir nommer un chien, un chat, un coq dans une basse-cour, un cheval dans une écurie, une vache dans un troupeau? Cette pratique ne procède pas uniquement de la fantaisie; elle peut avoir son utilité : dans un élevage de plusieurs insectes, il est souvent nécessaire de les

isoler, non seulement par le corps mais aussi par l'identité, et l'on n'y parvient qu'en les numérotant ou en leur donnant des noms.

Je préfère leur donner un nom, c'est moins morose. Et j'insiste encore sur ce point que la science n'a nullement à en pâtir, car si j'écris moi aussi mon Livre de la Jungle, c'est sans avoir jamais consenti à faire parler les bêtes! Ce pas redoutable une fois franchi m'eût rejeté sans merci dans le conte de fées, alors que j'ai conscience d'être resté un naturaliste.

Toutes ces données seront discutées plus à fond quelque jour, peut-être après moi... Pour le moment demeurons avec nos doryphores.

Une fois découverts les « signes caractéristiques » à inscrire à leur actif — ici une ligne plus en creux sur l'élytre gauche, là un léger défaut du corselet, ou une antenne plus courte, ou telle autre singularité — j'aurais pu, cédant à mon funeste penchant pour l'anthropomorphisme, leur donner des noms qui eussent ingénieusement évoqué leur ascendance peau-rouge. Par exemple la grosse Montagne-qui-glisse eût été mariée à Loup-Blanc, et Longue-Epine à Œil-de-Bison. Mais puisque j'ai des amis qui préfèrent le numérotage, je vais, pour leur être agréable, essayer de cette méthode, et nous comparerons les résultats.

Le numéro 1, une femelle, portait un ventre si ballonné que j'aurais pu aussi bien la laisser en liberté. Ce ventre gonflé d'œufs lui interdisait tout déplacement appréciable, et en l'occurrence le sobriquet de « Montagne-qui-glisse »... Mais refoulons ces coupables rapprochements.

Le numéro 2, une femelle également, était beaucoup plus délurée, et sportive et disposée à courir l'aventure. Combien je regrette que les gens graves m'aient interdit de la baptiser Longue-Epine! Enfin, n'en parlons plus!

Quant aux mâles, de braves pères de famille, sans autre ambition que de bien remplir leur devoir conjugal, et ils n'y faillissaient mie!

III

La ponte.

Ce fut contre toute attente le numéro 2, le fluet numéro 2, qui donna le 2 juin le signal de la ponte, en déposant à la face inférieure d'une feuille une petite escouade d'œufs jaune-

orange, rangés debout côte à côte comme des quilles d'un millimètre.

Montagne-qui... pardon! le numéro 1 ne commença que le 4, mais malgré ce retard de deux jours son écrasante supériorité s'affirma tout de suite.

La ponte du Doryphore s'échelonne sur un mois, souvent davantage, la mère fixant chaque jour sous les feuilles un groupe d'œufs jusqu'à épuisement de sa provision, qui représente en moyenne de 1.000 à 1.500 œufs. Le chiffre de 2.000 peut même être dépassé, ainsi que l'a constaté Feytaud.

Le rythme de cette ponte est à peu près celui de la ponte du *Bombyx mori* ou papillon du Ver à soie, c'est-à-dire plutôt rapide; deux œufs à la minute environ.

Voici, à propos de la ponte, ce que je retrouve dans mes notes de travail de l'époque.

La ponte fraîche est jaune d'or; plus vieille elle brunit. A remarquer que la mère, qui effectue sa ponte par petits paquets, ne dépose jamais deux pontes sur la même feuille, tout au moins sur la même foliole. La dissémination des œufs paraît la règle. Les nervures ne portent jamais de pontes.

Entre mes deux mères se révélèrent dès le début du match d'énormes différences : les paquets du numéro 2 comptaient de 20 à 30 œufs et leur total était d'environ 200 à la date du 10 juin. Mais à cette même date, le numéro 1, bien que parti après sa concurrente, totalisait 350 œufs au moins, avec des pontes non inférieures à une cinquantaine d'œufs. Visiblement, c'était, du point de vue prolifique, un sujet supérieur, un de ces « as » sur lesquels une race peut tabler.

Jusque-là, mes pensionnaires avaient été très tranquilles, avec des habitudes bien vite notées, celle par exemple de descendre le soir, pour se cacher entre les petites mottes. Ils faisaient de même quand le temps était nuageux, ou bien s'enfonçaient le plus loin possible entre les feuilles. Ils mangeaient avec appétit, mais sans accuser la même voracité que les larves. A ce stade de l'existence, leur mission est avant tout d'assurer la continuation de l'espèce.

Mais voici qu'au dépôt des premiers œufs succéda un fait nouveau, qui apporta quelque trouble en ce tableau de vie familiale. Je l'ai consigné dans mes notes sous le nom de *fièvre migratrice*.

IV

La fièvre migratrice.

Leurs premières pontes effectuées, mes femelles, fort calmes tant que les alourdissait l'accumulation de leurs œufs, commencèrent de se livrer à d'extraordinaires efforts pour s'évader. Elles parcouraient le tulle qui les séparait de la liberté, visitant les moindres recoins avec le désir manifeste d'y découvrir une fissure. Elles ouvraient leurs ailes en des simulacres de vol, bourdonnaient à qui mieux mieux, au grand émoi de leurs « maris », qui tentaient en vain d'amadouer ces furies.

A ce moment, les premiers œufs déposés par mon numéro 2 étaient en train d'éclore, et j'eus l'intuition de ce qui a lieu probablement quand les animaux sont libres : pas d'exode caractérisé tant que ne sont point pondus les premiers œufs, mais cette phase passée, les parents déménagent, laissant aux larves futures la jouissance des solanées qui abritèrent les amours des couples, et qui doivent désormais réserver uniquement leur sève à la nouvelle génération.

Les mères s'en vont poursuivre leur ponte dans des logis vacants, sur des plantes encore indemnes, et rien — sauf la captivité, ne saurait les détourner de leur dessein.

Une expérience très simple me fournit confirmation de ces vues : le 11 juin, par beau soleil, je dégageai de son atmosphère de gaze la solanée numéro 2, celle sur laquelle vivaient la squaw du même numéro et son époux. Je n'eus pas beaucoup à attendre : numéro 2 agita ses antennes, s'orienta, écarta trois fois ses élytres un peu ankylosés, et soudain, avec un bourdonnement, partit. Je la vis se poser sur un arbre, puis s'envoler de nouveau, cette fois très loin.

Le mâle resta fidèle un peu plus longtemps à son foyer nuptial. Qui sait ce qui se passe sous ces minuscules crânes d'insectes? Il mit trois jours à se décider, et le 15 juin au matin je constatai qu'il avait disparu.

Ce ne fut que plusieurs années après l'élevage dont je relate ici les phases, que je devais avoir connaissance des observations de Jean Dussy et Pierre Grison, auxquelles j'ai fait allusion plus haut, sur certains déplacements qu'effectuent les doryphores vers le milieu de l'été. Je les comparai à la « fièvre migratrice » accusée par mes propres doryphores, et je fus frappé du rapprochement. De leur communication présentée par le professeur Emile Roubaud à l'Aca-

démie des Sciences le 13 décembre 1943, j'extrais ce qui suit. Précisons qu'il s'agit en la circonstance de déplacements à pied, sur le sol, et non de vols, et que les insectes observés venaient d'accomplir leur dernière mue imaginale, c'est-à-dire la dernière mue de l'évolution, celle qui précède la métamorphose en insectes parfaits.

Nous avons constaté, d'abord au début d'août 1934, *à Bergerac, puis à Versailles, en fin juillet* 1943, *par beau temps, que tous les individus quittaient une culture, seuls ou groupés, pour suivre une direction identique et rectiligne pendant plusieurs dizaines de mètres, en empruntant une route, un chemin, une allée cimentée ou tout autre terrain moins accidenté et plus uni que la culture qu'ils abandonnaient.*

A l'encontre des circonstances habituelles, cette direction suivie par les insectes est immuable.

Placé sur une plaque qu'on fait tourner de 180°, le Doryphore s'immobilise d'abord, pour résister au mouvement de rotation, ensuite il se retourne lui-même de 180° pour reprendre sa marche.

Les auteurs expliquent ce côté mystérieux de l'expérience par le phénomène qu'on a appelé, chez les insectes, le *mnémotactisme.* C'est la mémoire de certains points de repère, soit visuels, soit olfactifs, soit simplement tactiles, grâce auxquels des animaux comme les abeilles, les fourmis, les guêpes, retrouvent le chemin de leur nid. Le mnémotactisme peut-il s'exercer en dehors de l'existence d'un gîte connu? Des doryphores nés sur un certain champ de pommes de terre, ayant fait toute leur évolution et leur métamorphose dans ce champ, peuvent-ils avoir conservé la mémoire d'un autre point terrestre? Le mnémotactisme s'explique quand il s'agit d'insectes ayant déjà *vu* l'endroit où ils doivent retourner. C'était le cas de mes doryphores, que j'avais pris ailleurs puis transplantés, et qui pouvaient avoir gardé souvenir de leur lieu natal. Mais quand il s'applique à des insectes quittant pour la première fois de leur vie l'endroit où ils sont nés, le mnémotactisme devient la manifestation d'autre chose de plus obscur encore, d'un sens de la *direction pure* vers un point ignoré de l'Espace. Jadis il m'est arrivé d'expérimenter sur des malacodermes, les *téléphores* (3), qui persistaient à s'envoler vers le Nord, quels que fussent les moyens employés pour les en détourner. Très proba-

(3) J'ai consigné ces remarques en 1933 dans *Eros au jardin* ou *l'Amour chez les insectes,* plaquette actuellement épuisée.

blement, ils étaient mus par un sens magnétique qui faisait d'eux des boussoles vivantes. Peut-être les doryphores de Dussy et Grison présentaient-ils une faculté du même ordre, d'un caractère tout à fait différent de la « fièvre migratrice » manifestée par mes propres doryphores, et qui pouvait, elle, avoir le mnémotactisme pour base, puisque les insectes de mon élevage n'étaient pas nés sur les plantes qu'ils quittaient.

Mais si nous approfondissons cette idée de *direction pure*, ce point énigmatique où convergent les vouloirs migrateurs du Doryphore, sans repère déjà connu de lui, nous touchons presque le secret du dynamisme qui a guidé sa race vers ses destinées. C'est le dynamisme même des conquérants : ils s'avancent vers un point de l'horizon, qui illumine leur marche comme un phare, mais sans s'arrêter jamais en aucun port; et ils vont encore et vont toujours. Jusqu'à l'écueil qui les engloutit.

V

L'éclosion.

Après l'essor du ménage numéro 2, j'avais de nouveau recouvert leur pied de pommes de terre de son vélum de gaze, et j'attendis la suite.

L'incubation des œufs demande de cinq à sept jours; c'est le temps moyen généralement observé. Il peut cependant s'accroître en certains cas : R.-G. Busnel a vu l'incubation durer de 288 à 307 heures, soit entre douze et treize jours. Mais c'était dans un été particulièrement pluvieux (1936), et sous un climat assez froid (Creuse).

Les œufs de la femelle envolée, le numéro 2, dont la teinte avait d'abord foncé, reprenaient un ton plus clair. Armé d'une loupe, je pouvais voir à travers leur membrane translucide remuer l'embryon, marqué de points noirs et se tortillant. Bientôt une fente sépara l'enveloppe, et la larve apparut. D'après Wheeler, cité par Henneguy, cette larve porterait sur le thorax trois paires d'épines qui l'aident à rompre les enveloppes de l'œuf au moment de l'éclosion, comme les larves du Perce-oreille ont sur le front une épine pointue — le *ruptor ovi* de Riley — laquelle tombe à la première mue; comme les jeunes lézards sont pourvus d'une dent caduque destinée au même office.

Dès le 8 juin, un paquet d'œufs avait commencé d'éclore. Je lis à cette date dans mes notes de travail :

Ponte de vingt-cinq œufs en pleine éclosion. Actuellement (9 h. 45 solaires) treize larves marron-noir, d'environ un tiers de millimètre, mobiles, et douze en train de naître — donc à leur tout premier âge, de couleur uniforme marron très clair, pattes comprises, sauf une double rangée de points noirs de chaque côté du dos. Déjà vaguement la forme des larves plus âgées. Sortent de leur enveloppe avec des contorsions de petits vers. L'enveloppe de l'œuf est jaune paille.

Une substance agglutinante retient la larve nouveau-née à ses compagnes et l'empêche de tomber. Je peux les compter avec une épingle où elles restent attachées.

Voici les mêmes un peu plus tard, toujours assemblées par ce curieux « lien de famille »:

Le tout est réuni en un groupe noirâtre, immobile. Chaque larve mesure environ un demi-millimètre. Gisent entassées parmi leurs enveloppes, qui sont jaunes. Tête et thorax noirs, abdomen marron clair, avec petits points noirs sur deux lignes. Six pattes noires. Aspect propre et brillant. Tête et thorax d'un seul tenant, presque aussi larges que l'abdomen. Facies tronqué.

Faut environ quatre heures à la larve pour que sa tête, son thorax et ses pattes se colorent en noir. Pendant ce temps, elle reste complètement inerte, à part les pattes agitées de quelques mouvements. C'est la tête qui noircit la première.

Ces spectacles me passionnèrent tout d'abord, mais à mesure que je voyais se transformer l'un après l'autre en êtres vivants ces petits granules jusqu'alors inoffensifs, je sentais l'effroi me gagner. Il y en eut 10, puis 20, puis 50, puis 100. Je rappelle que les éclosions ont lieu *au revers* des feuilles. Dès le deuxième jour les larves, très foncées, ayant la tête, le corselet et leurs six pattes d'un noir absolu, se transportèrent sur le dessus des feuilles, et se mirent à manger. Elles grossirent très vite et muèrent le quatrième jour. Cette opération s'effectue la nuit. Elles profitaient de l'ombre pour changer pudiquement de chemise; je trouvais au matin leurs dépouilles collées aux rameaux, comme des paquets de linge sale. Puis leur teinte primitive se modifiait, virait au rouge sombre, et les deux lignes de points noirs s'accusaient sur leurs flancs. Elles avaient alors près d'un demi-centimètre, et, avec des allures un peu félines, faisaient tantôt le gros dos, et tantôt étiraient leur corps élastique pour changer de place.

Ces larves ont au bout du ventre un curieux petit organe extensible, sur lequel elles s'appuient en progressant, à la façon de certaines chenilles dites *arpenteuses*, et de ces vers microscopiques aquatiques qu'on appelle des rotifères.

Elles se tenaient d'ailleurs longtemps au même endroit,

d'un air tout à fait bénin, mais quand on les dérangeait on ne trouvait plus à leur place qu'un trou au lieu du parenchyme de la feuille.

Sur la façon de manger des larves de cet âge, mes notes me disent :

La larve du deuxième âge mesure environ trois millimètres. Elle est noire et brun-rouge; brillante et nette. Dos bombé. Deux lignes de verrues noires le long de chaque flanc. Mange avec ardeur. J'ai calculé qu'en quinze minutes elle perce dans la feuille une fenêtre d'un diamètre égal à celui de son corps.

Se tient volontiers sur la face visible de la feuille, même au soleil. Si on la dérange, se déplace facilement.

Ses excréments pendent à l'extrémité de son ventre en un petit tortillon qui se détache facilement.

La même larve, enfermée dans un tube de verre avec un fragment de feuille, complètement intact, y avait découpé quelques heures plus tard un trou où quatre corps comme le sien auraient pu passer. Mange sans arrêt, échancrant le bord extérieur de la feuille, puis agrandissant la percée par l'intérieur, sans rien bouger que la tête, qui est animée d'un va-et-vient comme celle d'une vache en train de brouter.

Vers 17 heures, se repose après avoir lâché une grosse déjection noire. Elle a découpé un trou où certainement il en passerait six comme elle.

L'armature de la feuille n'est pas touchée. L'insecte garde toujours ainsi un support. J'ai vu des adultes se tenir, face inférieure, sur des feuilles qui n'avaient plus que leurs nervures principales.

Cependant chaque jour, chaque heure m'apportait, avec une ponctualité mathématique, ses nouvelles larves. A présent c'était une armée, un fourmillement. Je restais bouche bée de penser que ces légions sortaient de deux mères seulement. Car — ai-je besoin de le dire? — la Solanée numéro 1, celle de... la femelle numéro 1, fournissait aussi son contingent — et plus redoutable encore : à la fin de juillet, plus d'un millier d'œufs assurément étaient sortis de ce ventre inépuisable.

Et je supputais que chacune des petites femelles en puissance dont les larves étaient là, sous ces voiles de tulle, donnerait elle-même le jour à des centaines d'autres petits doryphores — lesquels à leur tour, avant que s'achevât l'été, mettraient pareillement au monde des centaines de leurs semblables!

J. Lefort a fait le calcul suivant (4) : admettons une moyenne de 1.000 œufs par femelle. Tous n'éclosent pas, mais en supposant 40 % d'éclosions, soit 400 larves donnant

(4) J. Lefort, directeur des services agricoles des Deux-Sèvres : *Le Doryphore de la pomme de terre.*

200 mâles et 200 femelles, ces 200 femelles de la première génération pondront elles-mêmes 200.000 œufs, d'où naîtront en deuxième génération 80.000 larves, dont moitié de mâles et moitié de femelles. Ces 40.000 femelles de la deuxième génération peuvent, dans la même année, pondre à leur tour 40 millions d'œufs, qui fourniront 16 millions de larves. Ainsi, dans le cas fréquent d'une troisième génération, et en supposant seulement 40 % d'éclosions, une seule femelle aura mis au monde, en un seul été, 16 millions de larves.

Formidable pouvoir d'expansion de la Vie, qui, s'il ne suffit pas à expliquer l'extraordinaire odyssée du Doryphore, l'éclaire du moins en partie : les peuples très prolifiques font craquer l'espace dont ils disposent; il leur faut en conquérir par tous les moyens, et ce besoin exalte leurs vertus, les oblige à devenir des peuples forts et durs, des conquérants, dévorateurs des faibles et des doux. Heureusement pour les faibles et les doux, des forces contraires interviennent, qui tendent à rétablir l'équilibre. Ceci est vrai pour les groupes tant humains qu'animaux, et dans cet ordre d'idées le Doryphore compte des ennemis nombreux. Une punaise américaine, une vraie celle-là, le *Podisius*, du genre Pentatome, qu'on a d'ailleurs importée sur le continent européen pour s'efforcer de l'y acclimater, dévore les larves du Doryphore en les transperçant de son rostre. L'adulte est souvent attaqué et détruit en terre, avant l'exode printanier, par un champignon parasite, le *Beauveria effusa* Vuillemin. On estime d'autre part que les causes naturelles de mortalité réduisent le nombre des insectes parfaits dans la proportion de 800 à 200, c'est-à-dire des trois quarts.

Puis vient l'Homme, dont la lutte incessante est un facteur énorme de destruction. Et pourtant le Doryphore vit, et pourtant le Doryphore pullule.

Livré à lui-même, il absorberait toute la Terre.

Ainsi rêvais-je en regardant mes deux pots de solanées.



— Eh ben, monsieur, comment qu'y vont, vos doryphores? Est-ce qu'ils ont fait des petits?

— Heu... oui, quelques-uns, madame D...!

— Quelques-uns seulement? Vous voulez dire que ça grouille?

— Pas tant que ça, madame D...! Pas tant que ça!... On

s'imagine que ces bêtes-là pondent beaucoup. Je ne sais pas où l'on est allé pêcher cette blague!

VI

La nymphose.

Deux semaines ont passé depuis la naissance des premières larves. Leur taille atteint maintenant un peu plus d'un centimètre, et derrière elles se pressent une kyrielle de sœurs plus jeunes, à tous les degrés de leur croissance.

La vie larvaire du Doryphore dure en principe de quinze à dix-huit jours.

Pendant cette période la larve subit trois changements de peau, trois *mues* qui l'acheminent vers sa taille maxima. Après quoi, elle se dispose à se nymphoser.

Moment pathétique! De cette fausse mort, de cette mort provisoire, l'insecte sortira plus beau qu'il n'a jamais été, marqué pour l'Amour, mais aussi pour la Mort vraie.

On ne parle de « métamorphoses » que quand il s'agit d'insectes, parce que chez eux ces transformations, qui font d'un être rampant un être ailé, d'un ver gris et terne un papillon polychrome ou un rutilant scarabée, ont quelque chose de visuel, de matérialisé à notre œil. Il en èst cependant de même chez les animaux supérieurs. Eux aussi évoluent toute leur vie; leur organisme décrit une trajectoire dont le sommet constitue leur stade d'insecte parfait, d'*imago*, apte à la plus haute, à la primordiale fonction organique : la reproduction, mais marqué aussi, comme l'imago des insectes, du signe de la Mort. Car à partir de ce moment, la courbe commence de décliner. Nous avons toutefois sur la Bête, en cette phase descendante, une supériorité : notre cerveau semble s'affiner avec l'âge, devenir de plus en plus capable de dominer l'instinct. *Il s'humanise*, s'élève et plane à mesure que tend à baisser notre niveau physique. Il se rapproche du divin en fonction de sa diminution corporelle. Les autres espèces animales connaissent-elles cette sorte d'assomption, qui est la récompense de notre aptitude à souffrir?

Revenons à mes larves. A partir du 25 juin, certaines d'entre elles cessèrent de manger. C'était le prélude à la nymphose. Un acte de cette gravité exige le grand recueillement, une purification qui débarrasse le corps de la souillure alimentaire. Toutes les chenilles, toutes les larves arrivées à ce point de leur évolution vident leur tube digestif avant

de s'enfermer dans le sommeil. Elles se présentent aussi vierges que possible au mystérieux séjour où leur forme ancienne doit se distiller, se sublimer en un être qui représentera le type parfait de l'espèce.

A ce stade de son existence, la larve du Doryphore mesure, je l'ai dit, un peu plus d'un centimètre de longueur. Elle est grasse, pustuleuse, de couleur générale acajou, tête et pattes noires, une ligne noire entre l'arceau du thorax et l'abdomen, quatre points noirs en carré sur les deux premiers anneaux de l'abdomen, et, sur chaque flanc, deux lignes parallèles de points noirs en relief.

Vraiment, ce choix de nuances sans rien de criard est à la fois riche, sobre et de bon goût!

Le jeûne préparatoire dont j'ai parlé s'accompagnait, chez mes pensionnaires, d'une étrange crise locomotrice. Elles circulaient d'un air inquiet, comme fait le Ver à soie avant l'*encabanage*, quand il choisit l'endroit où accrocher son cocon. Finalement, elles gagnaient la tige centrale de la plante et de nouveau tournaient sur place, comme indécises, remuant la tête de côté et d'autre.

J'en vis qui s'écartaient et longeaient la paroi du vase avec la même allure hésitante, et bien que je fusse averti de ce qui allait suivre, ma curiosité ne laissait pas que d'être grande.

Je savais que ces larves effectuent leur nymphose de préférence après une pluie, quand le sol est humecté; j'avais en conséquence vaporisé de l'eau sur la terre de mes pots.

J'extrais de mes notes de travail ce qui suit, qui ne vise qu'un seul sujet, mais peut s'appliquer à tous les autres :

28 juin. *La larve n° 3 est enfoncée dans le sable qui garnit le fond du vase. Pour m'assurer qu'il ne s'agit pas d'un cas fortuit, je la ramène à la surface. Le lendemain matin, de nouveau enterrée. Pas de doute, c'est elle qui s'enfouit. En ce moment (29 juin, 13 heures solaires) elle est en terre.*

Le 2 juillet, rien de nouveau. Je déterre la larve. Inerte, recroquevillée en arc de cercle, à une profondeur d'environ six centimètres. Aucun changement morphologique externe, sauf une bande plus claire, jaune paille, entre le thorax et l'abdomen.

Je remets l'animal en terre.

6 juillet. *Larve de nouveau déterrée. La bande claire s'est élargie. En réalité c'est la dernière peau qui se détache, et laisse apparaître la nymphe, couleur feu uniforme, sans plus rien de noir. L'insecte a repris mouvement. Il se débarrasse de cette dernière dépouille à coups de queue, comme une langouste. Mue ramassée en un paquet à son arrière-train, et va bientôt se détacher.*

Cette nymphe accuse déjà la forme de l'imago : ébauches des

ailes ramenées contre le corps, ébauches des antennes, des mandibules, des segments de l'abdomen.

Teinte générale tournant au rose.

Ces grands coups de queue dans le creux de ma main ont l'air de protester, de me dire : Fous-moi la paix, laisse-moi m'endormir tranquille!



Le soir du même jour, plusieurs larves avaient disparu; elles s'étaient enfoncées. Trois procédaient encore à cette opération au moyen de leur tête et de leurs pattes, dont elles fouillaient le sol. La tête s'engage la première, et peu à peu tout le reste suit.

C'est donc dans le sol, à une profondeur assez variable mais qui ne dépasse guère vingt centimètres, que se joue le dernier acte de cette vie larvaire. Nous verrons du reste que l'enterrement n'est pas obligatoire.



Il était temps au surplus que prît fin le martyre de mes deux pieds de pommes de terre. Le tableau qu'ils offraient à l'œil eût tiré, selon le style de son époque, des « torrents de larmes » à l'illustre Parmentier. Réduits à quelques nervures qu'entouraient quelques tronçons de charpie de parenchyme, ils donnaient une idée exacte de ce que peut devenir, au moment de l'année où nous étions alors, un champ de pommes de terre après la première génération de doryphores.

Même se posait pour moi, devant pareille dévastation, un grave problème : qu'allaient faire les larves plus jeunes qui pullulaient encore sur ces squelettes désormais incapables de les nourrir? Du côté du numéro 2, à qui, l'on s'en souvient, j'avais donné la clef des champs, je n'en comptais guère que 150 environ; mais si je me tournais vers Montagne-qui... oh! pardon, vers le numéro 1, j'en voyais certainement plus de 500, et le numéro 1 continuait à déposer de-ci de-là quelques reliquats de ponte — comme un caissier qui se débarrasse de sa menue monnaie.

Il était hors de doute qu'à l'état libre, les mères, obéissant à la « fièvre migratrice », eussent réparti leurs œufs sur un espace suffisant pour que la subsistance de toutes les larves fût convenablement assurée, ce que le numéro 1 n'avait pu faire en vase clos.

Un expérimentateur rigoureux, travaillant dans le style

des laboratoires, n'eût pas manqué ici d'imiter ce qui se passe au cours naturel des choses, en transférant l'excédent de ses pensionnaires sur des solanées de renfort. Mais je ne suis qu'un amateur; un dilettante, dont la seule ambition consiste à *suggérer* des expériences aux techniciens, plutôt qu'à les faire lui-même. Je préférai me séparer de ce surcroît de population, qui ne pouvait plus rien m'apprendre de nouveau.

Seulement que faire de ces larves? A quel sort vouer ce peuple? Le passer au fil de l'épée, comme faisaient les troupes barbares pour les populations conquises? Le brûler, selon le procédé de Mme D...? Il n'y a que ceux qui ignorent la fibre paternelle pour approuver ces méthodes. Ces bestioles étaient nées sous mes yeux, et il me semblait qu'user à leur égard du droit de mort que l'Homme s'arroge sur la Bête eût ressemblé à du crime. D'autre part, relâcher cette « vermine », fût-ce dans le terrain de Mme D..., me chargeait d'une lourde responsabilité envers les producteurs de pommes de terre; c'était même une infraction aux règlements qui interdisent le transport de tout doryphore vivant.

Je me débattais devant ce cas de conscience, quand à ce moment précis, comme par un arrangement providentiel, je reçus la visite d'un jeune ingénieur agronome de mes amis, qui allait jouer le rôle d'un parfait casuiste.

Il m'arriva un matin, ayant fait beaucoup de kilomètres à motocyclette. Le coin de terre où il exerçait ses talents était béni des dieux : on n'y connaissait pas encore le Doryphore! Et ce jeune homme recherchait le précieux insecte pour étudier je ne sais quel principe toxique contenu dans l'humeur des larves. Il se montra donc enchanté quand je lui en proposai tout un lot, et je ne le fus pas moins. Il en emporta une pleine boîte.

VII

Le sommeil nymphal.

Durant une bonne partie de juillet, j'assistai à la mise en nymphose des dernières larves que j'avais conservées sur mes deux squelettes. Toutes se soumirent au jeûne préparatoire, puis je les vis s'enterrer. Plusieurs cependant, comme je l'ai indiqué, demeurèrent en surface, se « mussant » seulement au pied de leur solanée, sans aller plus loin. Celles-là effectuèrent leur transformation à l'air libre, ce qui semble une

délicate attention envers les témoins, qui peuvent ainsi suivre l'évolution de l'animal sans procéder à aucune exhumation. Ceci d'autant plus facilement que ces larves ne se tissent pas de cocon, et se métamorphosent sans aucun suaire protecteur.

Donc, enfouie ou non — l'enfouissement restant cependant la règle — nous avons vu la larve se recueillir d'abord, immobile, un peu en arc de cercle, tête rentrée, pattes ramassées. Nous l'avons vue se réveiller, au bout de quatre à huit jours, selon la température, pour subir sa dernière mue; nous l'avons vue se défaire à coups de queue de son ultime peau de larve, et en sortir d'un rose uniforme, avec les indications encore vagues de son image d'insecte parfait.

Elle est à ce moment une sorte de petite poupée rose, grosse comme l'ongle de l'index, et qui se rendort, les ailes et les pattes chastement croisées sur la poitrine, dans l'attitude des anges pleureurs debout autour des tombeaux des grands de la terre. C'est le sommeil nymphal.

Ce sommeil dure trois jours en moyenne. Trois jours pour devenir un de ces coléoptères dont le nom — Chrysomélides — signifie « insectes d'or »!

Mais ces trois jours sont des jours d'orage, de convulsions intérieures, où ce qui fut une larve se dissout pour renaître. Merveilleuse alchimie dont j'ai tant de fois suivi le processus, sans que jamais se soit épuisée ma provision d'admiration!

On sait que toutes les parties principales de l'anatomie de l'imago préexistent en puissance dès la larve, sous forme de petites masses qui ressemblent à des disques graisseux. Ces corpuscules, que Weismann, vers 1865, appela *disques imaginaux* ou *histoblastes*, résistent à la destruction interne dont l'animal est le siège au cours du sommeil nymphal. Dans l'espèce de magma que forment alors ses tissus histolysés, dans ce creuset où bout de la matière vivante, les histoblastes, pareils à des récifs surnageant à la tempête, deviennent le point de départ, le foyer de constitution du nouvel être. Grâce au mystérieux pouvoir qui est en eux, la nymphe (chrysalide des papillons) nous montre déjà ce que sera l'adulte, mais grossièrement modelé, et privé de mouvement. La nymphe c'est l'art primitif de la sculpture, l'imago est l'art épanoui.

Je pouvais, dans le creux de ma main, regarder ces statuettes vivantes se façonner sous les doigts invisibles et

acquérir en même temps leur riche parure. Le passage de la nymphe à l'imago est à la fois rapide et nuancé. Elle dort, rose-orange, sauf les yeux qui sont noirs — accusant déjà les rudiments de l'imago. Bientôt le pronotum s'estompe de deux taches et de quelques points sombres. Quelques heures après, c'est au tour des élytres de se pigmenter. Ces touches sommaires vont s'accentuant à vue d'œil. Le peintre n'hésite jamais! Il connaît son métier, et travaille vite — plus vite encore que l'artiste japonais quand il jette en trois coups de pinceau un vol d'hirondelles sur le fond lointain du Foujy-Yama.

A présent, voici qu'apparaissent les dix lignes en longueur qui couvrent les élytres, cinq de chaque côté... ainsi qu'une très fine ponctuation noire qui ressemble au grain d'une étoffe. Ah! tu te rhabilles, pauvre nymphe! Tu t'es dit : « En voilà assez d'être un ver nu et triste. Assez d'être une momie-saucisson, ficelée de bandelettes! A moi le complet de voyage américain! Je veux m'arracher à l'étreinte de l'Erèbe, et courir le guilledou! »

Et je la vois, toujours étendue sur le dos, rompre ses attaches et libérer ses membres. Et ses pattes s'agiter et sa tête remuer avec les antennes et les mâchoires. Les ailes... pas encore. Il faut d'abord que leurs fourreaux, humides, luisants et mous, sèchent et durcissent. Mais ce ne sera plus long : le fluide inconnu continue à réanimer cette chair endormie, une nouvelle volonté, une nouvelle conscience naissent là, dans le creux de ma main!

Te voilà donc, redoutable « punaise » venue des Monts Rocheux! Le monde d'où tu sors n'est pas si plein de ténèbres, puisqu'il te rend à moi plus belle que tu n'as jamais été. Belle comme l'Amour qui t'ouvre ses bras. Je pourrais t'écraser, toi, tes espoirs et ton complet américain, mais je ne suis qu'un pauvre homme devant toi, qui incarnes dans tes métamorphoses, ta splendide endurance, ton immortalité, l'empire de la Nature, le seul qui me laisse désarmé. Achève donc ton cycle. Nombre de tes sœurs qui dorment encore dans la terre t'imiteront bientôt, et surgiront comme toi transfigurées, de leurs ténèbres, pour s'envoler vers l'Amour, dans leur beau costume à raies. Achève ton cycle en paix!

Et ce disant, je la repose pieusement à l'endroit où je l'ai prise.

VIII

L'imago.

Le 30 juillet au matin, j'aperçus dans la cage encore occupée par la grosse femelle numéro 1 et son mâle (je n'ose vous rappeler leurs noms!) un troisième doryphore dont l'aspect ne différait en aucun point de celui de ses parents — sauf qu'il était un peu plus petit.

Malgré ce signe de rachitisme, je me sentis pénétré d'émotion. C'était là le premier rejeton d'une lignée née sous mon toit, et un cœur de père battit pour lui dans ma poitrine.

Dès lors se succédèrent presque sans interruption les insectes parfaits. J'enregistrai quelques avortements, notamment parmi les larves qui s'étaient nymphosées en surface et dont plusieurs se desséchèrent, mais ces accidents furent l'exception.

Je trouvais ces nouveaux adultes le matin, soit à terre, soit déjà grimpés aux feuilles, et je les plaçais à mesure sur deux pieds de pomme de terre tout neufs, d'une espèce tardive, pour commencer l'élevage de cette seconde génération, en continuant, bien entendu, à séparer les descendances de chacun des couples primitifs. Car le naturaliste tient quelque chose de Dieu : s'il veut demeurer fidèle à son titre, il ne doit jamais arrêter son œuvre de création.

De ces deux ménages du début me restaient la femelle numéro 1 et son mâle. Je les jugeai dignes de la liberté, pour les services qu'ils avaient rendus à leur race. Une fois n'est pas coutume : je leur ouvris le ciel. Longtemps, ils hésitèrent, avant de déployer leurs vieilles ailes rouillées. Enfin ils s'envolèrent... peut-être du côté de l'Amérique, vers le Far-West, les Peaux-Rouges, les bisons. Et j'éprouvai une tristesse, parce qu'un départ c'est toujours un déchirement.

★

Maintenant j'épargnerai à ceux qui m'ont suivi jusqu'ici les détails de mon second élevage. Je me borne à indiquer qu'il commença avec 18 doryphores, dont 7 femelles et 11 mâles pour le premier groupe, et 16 pour le second groupe, dont 6 mâles et 10 femelles. Les 4 individus provenant du champ de Mme D... s'étaient donc modestement multipliés par 8, mais en présence de quelle foule me serais-je trouvé si j'avais

conservé toutes les larves emportées par mon jeune ami l'agronome?

Cette génération commença aussitôt, sous mon regard « divin », de repeupler mes bocaux-planètes. Elle s'accoupla, pondit, pendant tout le mois d'août. Le 4 septembre, les premières larves achevaient leur évolution et s'enfonçaient dans le sol pour me donner des imagos à partir du 2 octobre.

Je m'étais fixé, sur chacune des solanées de cette génération, le chiffre maximum de 200 habitants. 200 larves issues de 18 parents, et 200 autres issues de 16, calculons... c'est une multiplication par 13. Mais l'excédent fut énorme, et mon jeune agronome était en voyage, loin de chez lui, par conséquent, hors d'état de venir recueillir mes « enfants ». De sorte que l'affreux cas de conscience ressuscita. Je fus un dieu bien angoissé! Supprimer de gaîté de cœur, avec la superbe inconscience d'une bombe atomique, tant de petites vies sorties de moi... non, je ne le pouvais! Les livrer à Mme D..., leur grand'mère... juste ciel! Je savais trop quel autodafé était au bout. Si bien qu'un jour j'endossai mon pardessus couleur de muraille, et portant sous le bras un carton sur lequel j'avais écrit l'adresse d'un laboratoire que je connais bien, je gagnai le bureau de poste le plus voisin, où j'expédiai anonymement mon paquet. J'ai su depuis qu'il était arrivé à bon port et que son contenu avait permis de nobles expériences scientifiques.

★

Mais voici qu'arrivaient les pluies d'automne et les froids nocturnes. De mes imagos deuxième génération, il se forma encore un certain nombre de couples. Leurs pontes furent d'une indigence extrême; et, quant aux larves qui en sortirent à partir du 25 octobre, à peine dépassèrent-elles leur deuxième âge, malgré le soleil où je les exposais — ce pâle soleil du climat de Paris. Il n'y en eut que deux — deux seulement, qui parvinrent à terminer leur évolution et à s'enterrer pour se métamorphoser. Mais c'était à une époque où leurs congénères libres sont déjà cachés ou morts!

J'avais donc obtenu, depuis le mois de mai, deux générations à peu près normales et une troisième très rudimentaire, quoique bien dessinée. Les techniciens apprécieront ce résultat si je leur rappelle qu'en 1938, date de ces élevages, les doryphores de la région parisienne n'ont produit qu'une seule génération ayant effectué son cycle entier.

★

Pour être aussi complet que possible, il me reste à dire ce que devinrent les deux sujets qui atteignirent l'âge de leur nymphose, à la fin d'octobre. J'espérais qu'au retour du printemps ils reparaîtraient métamorphosés, à l'état d'imagos. Il n'en fut rien, hélas! En vain les attendis-je. J'arrachai la solanée morte au pied de laquelle ils s'étaient enfouis; je fouillai les racines et la terre sans les trouver : ils s'étaient évanouis, fondus dans cette glèbe où ils avaient voulu dormir — dans cet élément primitif qui nous dévore tous, qui refait de nous des corps chimiques sans visage et sans nom, qui nous restitue au creuset universel pour que notre substance redevienne le protoplasme de la cellule, les tissus de la plante, et par eux recompose de nouvelles activités vivantes. Chaîne sans fin où l'informe et le construit se succèdent et se pénètrent, où notre présence ne vaut que par son devenir, où nous ne sommes quelqu'un ou quelque chose que pour n'être rien et pour préparer ce qui nous suivra!

IX

En épilogue.

J'ai fini. Cette grosse bête à bon Dieu rayée de marron que j'étais allé chercher au pied des Montagnes Rocheuses pour l'amener jusque dans mes cages d'observation, j'ai conté son épopée. Elle m'a montré tout ce qu'il lui appartenait de me divulguer; nous avons bien travaillé, notre tâche est remplie.

La mienne... pas tout à fait peut-être. Je sens obscurément qu'en tant qu'homme il me faudrait la compléter par un dernier chapitre, par l'exposé de tous les procédés de lutte mis en œuvre à ce jour contre le puissant ennemi qu'est pour nous le Doryphore. Ce serait logique, et certes quelqu'un qui verrait les choses du point de vue strictement humain n'y manquerait pas. Serviteur consciencieux de la bonne cause, il ne faillirait pas à énumérer toutes les armes que le subtil génie du bipède supérieur a su forger pour ce combat : d'abord les armes *morales*, décrets, règlements, lois d'exil, condamnations à mort par contumace, propagande sous toutes les formes, orale, écrite, picturale, visuelle — tel cet étonnant film tourné sous le savant contrôle de R.-Guy Busnel,

Alerte aux champs, et qui figure certainement parmi ce qu'on a fait de plus parlant aux yeux et de plus éloquent aux oreilles, en matière doryphorique.

Puis les armes *empiriques*, représentées par le ramassage à la main, sur les plantes, par un beau soleil, des pontes, des larves, des adultes — l'anéantissement en masse confié à d'innocents écoliers. (Pardonnons-leur, car ils savent ce qu'ils font!)

Puis les armes chimiques, l'arséniate de chaux vaporisé à la surface des feuilles, et le carbonate de soude injecté dans le sol, et cette panacée universelle contre l'Insecte dénommée D. D. T., où se combinent agréablement du phényl, de l'éthane et d'autres corps charmants qui portent en eux une mort élégante et rapide.

Puis les armes dites *biologiques*, celles qui font le plus d'honneur à l'esprit d'invention de l'Homme : le trépas par la gourmandise, la culture de plantes dont le Doryphore est friand mais qui l'empoisonnent (5), quelque chose comme un vice humain, tabac ou alcool, qu'un Titan sadique se divertirait à amplifier chez les hommes pour les tuer plus vite.

Viendraient enfin les armes *naturelles*, l'utilisation des ennemis du Doryphore, comme le *Beauveria effusa*, champignon qui prolifère dans l'humidité du sol et attaque les individus enterrés; ou cette punaise américaine du genre Pentatome dont j'ai déjà parlé, *Podisius maculiventris*, importée en Europe en 1933 et qu'on est parvenu à élever en cage. Douce créature qui, de l'aiguille creuse dont sa bouche est ornée, perce les larves du Doryphore et se gorge de leur sang. Un insecte analogue, mais indigène en France, *Zicrona cœrulea*, agirait de même, si l'on en croit des observations faites par R. Pillault, et rapportées dans l' *Entomologiste* du mois de décembre 1946.

Voilà quelques-uns des moyens de guerre que je me plairais à décrire si j'envisageais l'Insecte sur le plan utilitaire. Mais ce point de vue n'est pas le mien. Vit-on jamais un peintre réclamer la mise à mort de ses modèles, ou y prêter la main? J'entends au contraire, quand mes modèles le méritent — comme c'est ici le cas — leur tirer mon chapeau et les proposer en exemple. Le Doryphore nous donne un magnifique conseil de volonté, d'énergie, de persévérance en face

(5) Par exemple le *Solanum demissum*.

de cette rude tâche : vivre. J'ai eu déjà l'occasion de saluer ailleurs ces vertus chez d'humbles bêtes. Chez les insectes notamment, j'ai signalé le rôle de la Mante comme facteur de force et agent de sélection, en l'opposant aux « héros passifs » qui ne savent se protéger que par la ruse ou le déguisement (6).

Le Doryphore, et bien d'autres bêtes non moins dignes qu'on garde leur mémoire et qu'on écrive leur histoire, sont aussi des héros, mais des héros *actifs*, comme la Mante, et plus actifs encore, puisque leur dynamisme s'exerce au delà du cadre animal, et que — sans d'ailleurs l'avoir médité, du seul fait de leur existence — ils s'attaquent à l'Homme.

Nous sommes ici en présence d'une des faces du problème vital — la plus rude, la plus douloureuse, celle qui correspond à la guerre universelle, à cette loi universelle de la Force qui condamne tous les êtres vivants à s'entre-dévorer pour ne pas succomber, à ce que Darwin a appelé « la concurrence vitale ».

C'est à ce seul titre que l'Insecte m'intéresse ici; c'est à cause de son duel immémorial avec l'Homme, et pour les enseignements qui s'en dégagent, qu'au lieu de le haïr et de le mépriser, je l'admire.

L'immense péril dont l'Insecte menace le genre humain est une vérité unanimement reconnue par ceux dont la vie se passe penchée sur les faits et gestes de ces bestioles, par tous les spécialistes de l'Entomologie. « Que nous réserve l'avenir? écrit Lucien Berland, le traducteur du fameux ouvrage de L.-O. Howard : *La Menace des insectes*... Faut-il nous résigner à subir sans riposte la lutte que nous livrent les insectes, et nous contenter de faire la part du feu?

« S'il ne s'agissait que de nos produits, de nos biens, ce serait déjà un aveu d'impuissance terriblement pénible. Mais nous ne pouvons nous abandonner nous-mêmes, nous laisser acculer à la famine, ou encore risquer de devenir victimes de maladies redoutables.

« Aussi notre devoir est-il tracé : il faut de toute nécessité nous attendre à une lutte incessante et sans aucun relâchement, pour laquelle les efforts les plus constants et les plus vigoureux seront nécessaires. » (7)

A l'avant-garde de cette formidable armée qui menace le Monde figure le Doryphore. C'est un conquérant. Comme tous

(6) *Mimétisme et Instinct de défense* (Mercure de France, 1941).
(7) *Les Insectes et l'Homme* (Presses Universitaires, Paris, 1942).

les conquérants, il porte en lui et autour de lui le Mal, mais la mystérieuse loi des contrastes veut que le Bien naisse de la résistance qu'il suscite — cette loi qui oppose le Bien au Mal, le Jour à la Nuit, la Lumière à l'Ombre, la Vie au Néant, la Joie à la Douleur.

Appliquons cette notion de rachat au domaine plus restreint de l'Entomologie économique, et nous arrivons à cette conception que les insectes classés *nuisibles* nous sont en réalité *utiles,* en nous tenant sans cesse en éveil, en nous empêchant de nous endormir dans une sécurité déprimante, en aiguisant nos facultés d'invention et de risposte, bref en augmentant notre potentiel vital et en le maintenant au niveau nécessaire à la conservation de l'espèce.

On a coutume de soutenir ce faux axiome qu'il n'y a « que le résultat qui compte ». Pour le philosophe accoutumé à une vision plus dégagée des contingences, ce qui importe dans une lutte ce n'est pas son résultat, ce n'est pas de vaincre, mais de lutter. Ce n'est pas la victoire qui prouve la supériorité d'un des combattants : il peut la devoir à des facteurs tout à fait étrangers à sa valeur intrinsèque, il peut la devoir à un hasard heureux, alors que la lutte est fonction de la valeur propre de l'individu.

Il est donc indispensable, urgent, d'avoir à lutter : la santé d'une race en dépend, et ceux-là se trompent qui revendiquent à tout prix, pour l'Homme, une extension continuelle de son bien-être, par exemple en substituant à l'effort musculaire, les bras d'acier, dociles mais stupides, de la Machine. Le progrès n'est pas un trésor qui s'enterre, mais une citadelle toujours en danger, toujours assiégée, et dont les créneaux ne doivent jamais manquer de défenseurs.

Il faudrait considérer comme une catastrophe notre retour au Paradis terrestre, à une vie où nous n'aurions qu'à cueillir des fruits mûrs suspendus au-dessus de nos têtes. L'exemple des races qui végètent sous des climats trop prodigues prouve l'action dissolvante d'une existence facile, et l'amoindrissement qu'elle engendre dans le potentiel moral de l'individu.

Jamais ces vérités ne me parurent plus éclatantes que devant le Doryphore. Jamais épopée animale ne me fit mieux mesurer la portée biologique de la guerre. Quand je parle de guerre, il faut s'entendre; point ne s'agit de guerre entre humains. Toute guerre, toute extermination au sein d'une même espèce est criminelle, parce que contraire aux

lois de la Nature, et l'Homme plus que tout autre, de par la suprématie qu'il revendique au nom de la grosseur et du poids de son encéphale, devrait avoir supprimé depuis longtemps cette manière impie de trancher ses différends, alors que c'est lui qui en fait l'usage le plus constant et le plus immodéré.

Essayons de dégager la leçon que nous donne le Doryphore. C'est un conquérant, mais au sens le plus objectif du mot, un conquérant qui, étant une bête, ne saurait avoir faim que d'espace matériel. Or il est, je crois, une autre façon, une façon humaine, d'être un conquérant sans moustaches à la Genghis-Khan, sans cimeterre, sans cheval de bataille ceinturé de têtes coupées; elle consiste, en place de saisir et d'occuper des territoires, à se dominer soi-même, à s'asservir soi-même, à faire de soi un de ces rares empires dont on en a le contrôle, où l'on est le seul chef.

Se réaliser, réaliser son unité dans le Multiple.

L'Animal, et plus précisément l'Insecte, que je regarde comme le plus évolué de tous les animaux, est dans la collectivité vivante une entité certes bien marquée, mais qui n'a qu'une valeur *physique*. Même des êtres aussi organisés que le Doryphore, la Sauterelle migratrice, ou l'Abeille, la Fourmi, le Termite, obéissent à un automatisme dont les commandes leur sont extérieures; leurs vertus sont le reflet d'un centre moteur perdu dans la nuit des temps, d'un rayonnement accumulé dans leurs cellules et dont ils restent esclaves malgré tout. Ils avancent sans avoir conscience de leur destin.

L'Homme parfait, si jamais ce prodige advient, devra être, au sein du social, un centre à la fois de condensation et de rayonnement, un complexe d'individualisme farouche et d'abnégation envers la communauté. Il lui faudra détenir les mêmes vertus que les insectes conquérants, avec cette différence qu'il aura conscience de les détenir, et conscience de l'usage qu'il en fera. Pour arriver à ce but, il lui faut creuser de plus en plus le fossé qui le sépare de la Bête, s'affranchir de l'écrasant héritage qui pèse sur lui comme sur elle, élever sa tête au-dessus de l'océan des autres espèces.

Alors l'Homme des temps à venir, cet Homme vierge et neuf, aura le droit de prétendre qu'il appartient à une race supérieure, il pourra dire, avec un orgueil enfin justifié : « Au moins, moi, je suis libre, car j'ai été mon propre conquérant! »

MERCVRIALE

LES LETTRES

SUR GEORGES BERNANOS. LE PROPHETE EN ACTION ET LE PROPHETE EN CONGE. — En même temps que l'ouvrage de Georges Bernanos : *La France contre les robots* (1), paraissait un fort beau livre de Luc Estang, dont Bernanos est l'objet (2) — lui-même précédé d'un essai bien significatif de l'auteur de *La grande peur des bien-pensants* sur Léon Bloy.

Je ne ferai pas reproche à Luc Estang d'avoir écrit une œuvre presque entièrement admirative, où les réserves et les critiques, pour judicieuses qu'elles sont, tiennent fort peu de place. Son dessein n'était pas d'épuiser le sujet, mais de rendre sensibles et de faire partager les raisons pour lesquelles la « présence » de Bernanos s'est imposée à lui. J'entends la présence spirituelle. Il y a fort bien réussi. On ne pouvait, je crois, mieux définir et exalter — c'est-à-dire, d'abord, éprouver — la grandeur de Bernanos, ses sources et son jaillissement.

Luc Estang a raison de citer, en l'approuvant totalement, l'opinion d'un théologien, qui voit en Bernanos « un génie essentiellement prophétique » et reconnaît que cette notion de prophétisme explique « son erreur fondamentale (qui) est de concevoir exclusivement l'Eglise sur le type du prophétisme et, en conséquence de rêver pour elle une existence chimérique qui lui fait méconnaître les conditions de son existence véritable » ; et explique aussi d'autre part l'erreur de ses critiques, « erreur qui les expose à une incompréhension radicale, (celle) de lui demander autre chose que ce qu'il est essentiellement : un message prophétique à l'état pur ».

Il a raison encore d'ajouter que « chez Bernanos, l'objectif demeure l'instauration du royaume de Dieu, *hic et nunc*. Ses violences traduisent les impatiences d'un prophète qui a la vision d'un avènement et s'irrite contre ce qui le contrarie ».

On ne saurait mieux dire l'essentiel. Luc Estang divise ensuite son ouvrage en deux parties, correspondant à peu près aux deux aspects de l'œuvre bernanosienne, comme il dit : « Pré-

(1) Georges Bernanos : *La France contre les robots*, Robert Laffont, 1947.
(2) Luc Estang : *Présence de Bernanos*, précédé de *Dans l'amitié de Léon Bloy*, par Georges Bernanos, Collection *Présences*, Plon, 1947.

sence dans l'Eternel » pour la part romanesque; « Présence dans le Temporel », pour la part polémique ou, comme on s'exprime aujourd'hui, engagée.

C'est celle-ci qui me retiendra. Parce qu'elle est la plus controversée; aussi, parce qu'ici le commentaire de Luc Estang n'en recouvre pas tous les aspects — pour la raison que j'ai donnée tantôt.

Un prophète peut être un bon annonciateur; il n'est pas nécessairement un bon juge. Il est même, nécessairement, un juge incomplet et partial, car il ne retient de l'actuel que ce qu'il estime condamnable : dès qu'il se penche sur son temps, c'est pour le dénoncer. Or, le choix qu'il y fait n'est pas dicté par son don prophétique; son intelligence, son humeur y ont autant de part, au moins, que la vision qui lui est donnée. Un prophète n'est pas un apôtre; c'est, tout à l'opposé de l'apôtre, un homme qui va à contre-courant de la réalité actuelle, qui s'y oppose, qui s'en irrite. Le plus mal fait, en somme, pour le comprendre, car ce qu'il voit, c'est autre chose que ce qui est; autre chose par delà ce qui est, et dont ce qui est contrecarre, à son gré, l'établissement.

Quand Bernanos écrit (c'est là un de ses thèmes familiers) : « Fait unique dans l'histoire : la civilisation des machines a pris l'homme en dépourvu. Elle s'est servie d'un matériel qui n'était pas fait pour elle » (3), et qu'il ajoute que l'adaptation de l'homme au rythme de la civilisation des machines lui paraît de moins en moins probable, il dépasse même de beaucoup son rôle de prophète. Plus exactement, il en abuse à son profit : car — catholique et établi dans un univers catholique, ce qui fait toute sa force, sa grandeur et sa vérité, il ne va ici à rien de moins qu'à nier le plan providentiel, ou à proclamer son échec.

C'est là ce qui me gêne en Bernanos. Il a le génie de la langue — la plus belle, si l'on aime le style oratoire, de sa génération, avec celle de Montherlant. Il doit à sa foi la connaissance de vérités fondamentales, et à son prophétisme des découvertes fulgurantes. Il est libre, il est franc, il est audacieux. Mais il met une grande complaisance à se proclamer libre, à mettre en valeur sa franchise et les risques de son audace. Or personne ne menace sa liberté, sa franchise lui donne plus de plaisir qu'elle ne lui fait courir de dangers, et son audace lui donne audience. Il se proclame, se veut, s'enchante d'être solitaire au milieu d'imbéciles; mais il en retire encore plus de joie qu'il n'en feint d'amertume. Il a choisi la solitude, mais tapageuse, la solitude de qui n'est pas exclu de la communauté mais ferme lui-même sa porte. Ce solitaire, au bout du compte, impose sa présence, il l'étale. Or, cette part étalée de lui-même est, comme il va de soi, la plus médiocre, à la fois, et la plus satis-

(3) *La Bataille*, 31 janvier 1946.

faite. Aussi, la plus individuelle. Car la part réservée, où s'accumule la grandeur, où se forment les foudres, où brillent les éclairs de la connaissance, elle lui est donnée; non point même : prêtée. Elle n'est pas de lui, au sens où un homme est le lieu des miracles et reçoit de cette élection une faveur plutôt qu'un surplus d'être. Quand Bernanos se veut, se dit, se croit, s'efforce de paraître singulier, et l'objet d'une flatteuse réprobation, il me rappelle un peu ce compagnon qui portait des reliques. A ceci près, toutefois, que Bernanos vénère aussi les reliques.

Peu d'écrivains, certes, sont aussi admirés, adulés, détestés, redoutés, soupçonnés, inquiétants. Il se flatte de voir en Léon Bloy son parrain. On lui donnera raison, pour le meilleur et pour le pire. Ces prophètes « habités » ont pour vocation de communiquer au reste des hommes des messages où continue de flamber le feu de leur origine. L'ennui, avec eux, c'est que, quand l'habitant fait silence, ils continuent de vaticiner, pour leur propre compte et de la même voix. Disons que cela crée tout au moins quelque confusion, dont ils ne sont pas les premiers à pâtir. Quand Bernanos flétrit, fouaille, fustige les « imbéciles » — et c'est tout le temps — on peut s'inquiéter gentiment d'une persévérance qui ressemble à une obsession, laquelle pourrait à son tour ressembler à quelque crainte inavouée, ou, au contraire, à quelque aveu déguisé. Car les verges qu'il manie avec tant de furieuse sollicitude, si elles n'épargnent pas, en effet, les imbéciles authentiques, il leur arrive d'égarer leurs coups, de frapper indistinctement tout le troupeau, y compris les mauvais bergers; y compris aussi les bons. Je me méfie toujours quand Bernanos prend un ton péremptoire; l'assurance ne va pas toujours avec le discernement. On ne lui reprochera pas de rater son coup; mais plutôt d'abattre aussi le voisin, non par erreur, mais en surplus. Il vise bien mais ne choisit pas son gibier, tout lui est bon pour faire un civet.

Ce massacre général, au bout du compte, ne fait de mal à personne — car ceux qu'il dénonce justement prennent la mine de l'innocence calomniée, et les autres s'en moquent. Un écrivain est beaucoup plus efficace dans le bien que dans le mal car ce qu'il attaque d'habitude, ce sont des tares sociales (ou des vertus, ou des nécessités) ; mais ce qu'il guérit ou qu'il élève ou qu'il persuade, ce sont des âmes particulières, des esprits particuliers. Il va de soi que, quand je parle du « mal » je veux dire l'efficacité d'une entreprise de destruction commandée par le bien commun; car un corrupteur ou un pervertisseur volontaire et conscient dispose d'autant de ressources et de beaucoup plus de voies d'accès qu'un animateur et un purificateur. Il n'est pas sûr, cependant, que tant de moyens mis à sa disposition provoquent autant de ravages que la ferveur ne réussit de conquêtes. A ce titre, si Bernanos n'a ni, sans doute, convaincu

un seul « bien-pensant » de sa bassesse, ni, sûrement, empêché Franco de trahir le Christ en lui passant sa livrée, il a entraîné bien d'autres âmes encore que celles de Luc Estang sur la voie dont il est le guide inspiré. Pour le reste, quand l'inspiration prend congé et que le guide en vacances doit se promener seul sur les chemins terrestres, ne lui tenons pas trop grande rigueur d'une assurance assez comique, en échange du divertissement qu'il nous donne. Il reste, dans ce monde étranger, l'exilé qui, de loin, envoyait d'éblouissants messages et qui, revenu après l'orage, morigène et fustige ceux qui combattaient, souffraient, payaient, et, à la fin, gagnaient, tandis qu'il leur faisait l'aumône de sa voix.

Loüis Martin-Chauffier.

Claude Mauriac : MALRAUX OU LE MAL DU HÉROS (Grasset).

A peu de distance de Gaëtan Picon, dont le livre visait à dégager la portée métaphysique de l'œuvre et à la qualifier littérairement, Claude Mauriac s'efforce de découvrir l'Homme en Malraux. Pour cela, il recourt à des procédés de prestidigitateur : en l'absence de la moindre donnée biographique, et par la vertu seule du calembour il partage son sujet en deux éléments homonymes, Eros, Héros, qu'il oppose. S'appuyant sur un choix habile de citations, il fait un commentaire abondant en parallèles (avec T. E. Lawrence, particulièrement), et d'une manière générale, cherche à arracher à Malraux son secret par le moyen des confrontations. Mais s'il obtient ainsi de faire surgir, au milieu de ses contradictions, l'*homme* de Malraux, encore croyons nous que dans son ombre Malraux lui-même demeure irrévélé. — YÉFIME.

Louise de Vilmorin : LE RETOUR D'ERICA (Marguerat).

L'auteur du *Lit à colonnes* développe dans ce petit conte romantique, où les moindres détails concourent à créer une poésie paisible et mystérieuse, une histoire d'amour très simple dans le cadre d'un village de légende. Elle y utilise le charme de noms propres insolites et précieux, la beauté des paysages, la délicatesse des sentiments, dans un style limpide et sûr dont la magie ne se dément jamais. Elle aboutit ici à la pleine maitrise d'un talent qui se devinait dans ses œuvres précédentes. — Y.

Jean Rousselot : MAX JACOB, L'HOMME QUI FAISAIT PEUR A DIEU (Editions Robert Laffont).

Jean Rousselot refaçonne un visage de légende. Il libère Max Jacob de la pitrerie et de la bigoterie que lui prêtent les publics avides à déformer : *Ni pitre, ni saint : un homme.* Il chasse à grandes négations les bribes de sa réputation falsifiée par les admirateurs ou les jaloux, par les choqués, par les bavards aux imaginations perverses. Il remet le poète à la place qu'ont creusée ses poèmes. De ses dernières années, il dévoile un panorama lisse, accidenté seulement par quelques interrogatoires qu'escamotèrent avec dévouement les habitants de Saint-Benoît, humbles disciples du poète. Mais l'arrestation vint. Max Jacob devant la mort, fut soumis comme un enfant qui naît. Jean Rousselot ne prétend pas dresser l'historique d'une existence saturée de chefs-d'œuvre. Il nous raconte les conditions de son travail, de sa piété, de son inconfort. Mais au détour de profondes pensées, luisent, brefs, quelques éclairs de vie : l'heure du lever, l'horreur des bons repas, le froid de la chambre au poêle vain, les promenades à l'église, les lieux communs employés par bravade, comme quelque gourmandise inavouée.

L'étude de Jean Rousselot nous révèle de Max Jacob un versant inconnu, mal exposé aux yeux des lecteurs : le comportement du vieux poète avec les jeunes poètes. D'innombrables lettres où brillent d'un même éclat confiance et sollicitude nous prouvent l'extrême dévouement, l'authenticité de l'amitié de Max Jacob : *Tout ce que je gagne sera à toi du jour où tu devras payer pour te soigner : Dieu m'aidera, nous aidera.*

N'importe qui n'aurait pas su laisser d'un grand homme livré à l'enfer *sans bouts de bougie où la panne durera toujours* cette image

vivante même aux derniers instants. Jean Rousselot a soutenu les citations qu'il emprunte à son sujet par sa propre charpente solidement poétique : *la terre se prépare... à sortir de son engourdissement pour, une fois de plus, mettre des feuilles aux arbres et des oiseaux dans l'air*, et, *regardant les mouettes coudre à grands points les eaux étincelantes* et encore, *un brouillard lent à s'entr'ouvrir s'écorche à l'angle des maisons basses!*

Toutes ces phrases se mêlent aux souvenirs abandonnés par le poète mort, souvenirs d'un vitre embuée, de mégots attendrissants, de la cape aux mille replis, de la Loire aux mille reflets, et du béret qui épargne le soleil au vieil homme, *ni landais, ni basque, mais à coup sûr breton.* — CLAUDIE PLANET.

Henriette Charasson : L'AMOUR ET QUELQUES COUPLES (Flammarion, édit.).

Ce livre est submergé par la convention. Les situations les plus usées de l'amour bourgeois y sont exposées comme des découvertes. C'est une espèce de Carte de Tendre à l'usage d'un monde décrépit où les préjugés gouvernent les sentiments.

Toutes les histoires racontées ici sont édifiantes. L'auteur y glisse une moralité strictement conforme aux vertus en cours dans le milieu où elles se passent. Tout est bien qui finit bien. Décidément, l'amour, quelle douce passion. — R. PAYET-BURIN.

Marc Blancpain : CATHERINE (Flammarion).

L'entreprise de ce livre paraissait assez singulière à l'auteur pour qu'il jugeât utile de s'en expliquer dans une préface. Il se défend d'avoir voulu écrire un roman, c'est-à-dire un récit dont les parties s'agencent pour former un ensemble. Il ne serait donc pas loyal de le critiquer comme s'il avait *voulu* le faire.

En vérité, s'il fallait faire entrer ce livre dans un genre, je l'appellerais une « vie ». Ses épisodes sont découpés naturellement d'après les événements qui ont marqué l'histoire de ces trente-cinq dernières années. Catherine est une toute petite fille à l'Armistice de 1919. Elle grandit dans l'après-guerre, se marie peu avant l'autre, connaît une deuxième fois l'invasion, perd son mari et se retrouve seule pour gouverner la maison de ses pères.

Ce découpage ne révèle absolument rien de l'histoire, ou plutôt la déforme. Car elle vaut précisément par sa continuité, son allure de « geste » familière, presque domestique, où la vertu n'est jamais déclamatoire, mais discrète et généreuse comme un don de nature. Si l'on veut, c'est une histoire bien française, et ce n'est pas le moindre mérite de son auteur qu'on puisse reprendre sans frémir une expression si galvaudée. — R. P.-B.

FRAGMENTS D'UN LIBER VERITATIS, par *André Chamson* (Coll. « Les Essais », Gallimard).

Claude Lorrain tenait un livre d'atelier, le *Liber Veritatis*, où il notait au jour le jour les étapes de son œuvre. En l'évoquant, André Chamson a marqué qu'il s'agissait dans son propre livre de la méditation artisane d'un artiste, d'une réflexion liée d'aussi près que possible à l'exercice du métier d'écrivain.

Le livre date des années les plus sombres : « Jamais, écrit A. Chamson, depuis ma vingtième année, je ne m'étais senti aussi totalement consacré à ma vocation d'écrivain. Au fond du désastre, dans la honte et dans la douleur, elle avait été mon premier refuge et ma première raison de ne pas désespérer... Parler ainsi à l'avenir me faisait retrouver l'espérance, et l'espérance me ramenait aux plus hauts devoirs ».

Ce sont des fragments, mais ordonnés et charpentés : trois parties, composées chacune de douze courts chapitres. Première partie : la poésie, les rapports d'une enfance et d'une jeunesse avec la poésie, qui se révèle finalement comme étant « au-delà des poètes ». Deuxième partie : le roman, l'art qui peut seul aujourd'hui répondre à une aspiration à la poésie que la situation de fait de la poésie contemporaine ne peut plus satisfaire. Troisième partie : l'avenir, que marquera un retour passionné à la réalité, quelle que doive être cette réalité.

Sur ces thèmes s'articulent des développements pondérés où s'expriment les qualités les plus personnelles de Chamson, accord étroit de la pensée et d'une réalité toujours proche et solide, respiration large, force heureuse, profondeur pure d'abstraction — et le pas sûr et vigoureux du montagnard. — S.

LIVRES REÇUS : *Chez les cruels*, par Manuel Devaldès (Bibliothèque de l'Aristocratie). — *R'Adam et R'Eve*, par Jean-T. Talabot (L'Amitié par le livre). — *Les chemins de l'enfer*, par Jacques Gorlof (H. Lardanchet).

— *Le Miroir transparent*, par Victor-Henry Debidour (H. Lardanchet). — *Le jeu de massacre*, par Henry Bordeaux (Editions Dumas). — *Le secret du bordj Sud*, par André Delille (Malfère, Amiens). — *Amour triste. Eglogues*, par Raoul Dupré (Editions de l'Atlas). — *Le reflet des jours*, par Alfred Maubert (Les Reflets littéraires). — *Amour*, par Marc Cirasse (Editions du Pigeonnier). — *Hommes et femmes*, par Raoul Dupré (Editions de l'Atlas). — *La Magicienne de Sparte*, par Raoul Dupré (Les Editions du Moghreb). — *Atmosphère*, par Raoul Dupré (Les Editions du Moghreb).

LA POÉSIE

« VENTS »

C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde,
De très grands vents en liesse par le monde, qui n'avaient d'aire ni de gîte,
Qui n'avaient garde ni mesure, et nous laissaient, hommes de paille,
En l'an de paille sur leur erre... Ah! oui, de très grands vents sur toutes faces de vivants!

Ces premières mesures du nouveau livre de Saint-John Perse semblent jaillies des eaux-mères d'*Anabase*. Vingt ans après la révélation de ce poème, nous assistons encore au même prodige. Les mots surgissent devant nous, lavés de leurs poussières et tout brillants de sel. Les mots retrouvent leur orient et montent raviver ce ciel éteint qu'est l'univers du discours. Et le discours s'établit une fois de plus sur des bases rythmiques très stables, comme un grand mouvement naturel, lent et violent : on pense aux cycles élémentaires, à la gravitation des astres, aux battements du sang.

Ainsi se forme une poésie dont l'ambition visible est d'être un tout, une masse lyrique indécomposable, une effusion toujours recommencée. Malgré sa division en quatre parties (chacune d'elles a presque l'importance d'*Anabase*, et groupe une demi-douzaine de chants), *Vents* y parvient à merveille. Peut-être y parvient-il trop aisément. Son organisation interne défie l'analyse, comme celle d'un texte ésotérique. Mais il est peu probable qu'il faille chercher une « clé » ou un « chiffre » à ce long morceau d'éloquence, qui n'a d'autre sujet qu'un certain traitement du langage, qui se veut avant tout (mais se garde bien de l'avouer) un admirable système de circonlocutions.

Toutefois, le Verbe ne saurait se suffire à lui-même. Pris dans son seul tourbillon, l'intérêt du lecteur devient bientôt « poussière des vents ». Pour ne point s'éparpiller, ou se dissoudre dans la monotonie du discours, il doit prendre appui sur le sol ferme : ce que poétiquement l'on nomme « la réalité bien pleine » et, c'est tout un, « le peu de réalité ». Au seuil de ce livre, par exemple, il est question d'un arbre, second terme d'une comparaison dont le

premier nous échappe. Qui est peut-être le siècle des « hommes de paille » que nous sommes, ce siècle.

Comme un grand arbre sous ses hardes et ses haillons de l'autre hiver, portant livrée de l'année morte;
Comme un grand arbre tressaillant dans ses crécelles de bois mort et ses corolles de terre cuite.
Très grand arbre mendiant qui a fripé son patrimoine, face brûlée d'amour et de violence où le désir encore va chanter.

Mais cela n'est pas sûr, et n'a du reste guère d'importance. « Grand arbre de magie sous sa pouillerie d'hiver », le siècle devient la page bruissante, puis le flux du discours :

Ha! très grand arbre du langage peuplé d'oracles, de maximes, et murmurant murmure d'aveugle-né dans les quinconces du savoir...

Nous ne prenons pas garde à cette spécieuse métamorphose (d'arbre-siècle en arbre-langage), car nous sommes à la fois séduits et comblés par la splendeur de l'objet. Tandis que sa forte présence masque l'idée qui l'introduit dans le corps du poème, son insolite beauté multiplie les « correspondances » et permet d'infinies substitutions. Et il en est ainsi tout au long de *Vents*. La qualité de l'image chez Saint-John Perse, ou si l'on veut, son étrange pouvoir de dépaysement, vient d'une osmose perpétuelle entre la matière et l'esprit. Entre l'objet aux couleurs éclatantes, aux formes superbes ou baroques — et le caprice qui préside à sa stylisation.

Cependant, on chercherait en vain, dans cette œuvre, la trace d'une pensée. Ce qui passe pour tel à première vue est simplement le fait d'un *caractère*, qui se plaît à confondre hauteur et intelligence, arbitraire et lucidité. Et l'« idée pure » d'*Anabase* n'est autre que le soleil de la gloire, qui brille sur la marche des conquérants. Car il faut tenir compte d'une nature exigeante, partagée entre l'amour et le mépris de la puissance, et fascinée par l'exercice d'une mystérieuse domination.

Nous avançons mieux nos affaires par la violence et par l'intolérance.
...L'intempérance est notre règle, l'acrimonie du sang notre bien-être.
...Notre maxime est la partialité, la sécession, notre coutume. Et nous n'avons, ô dieux! que mésintelligences dans la place.

Ces règles politiques, qu'il vaudrait mieux tenir secrètes, trahissent l'homme de pouvoir qui se cache derrière notre « Enchanteur ». Il est remarquable que Saint-John Perse, qui déclarait sous son vrai nom : « Mon nom n'appartient pas aux lettres » (*Lettre sur Jacques Rivière*, Nouvelle Revue Française d'avril 1925), multiplie aujourd'hui les allusions à la charge

publique qu'il occupait dans le passé. Certes, il a mesuré la vanité de toutes choses :

Je t'ai pesé, poète, et t'ai trouvé de peu de poids.
Je t'ai loué, grandeur, et tu n'as point d'assise qui ne faille.

Mais ce repos de l'Ecclésiaste n'est qu'une attitude passagère, un jeu de prince. Telle invocation à soi-même, qui propose je ne sais quel délicieux oubli, s'achève en ressentiment :

O fraîcheur dans la nuit où fille d'ailes se fit l'aube : à la plus haute cîme du péril, au plus haut front
De feuilles et de frondes!... « Enchante-moi, promesse, jusqu'à l'oubli du songe d'être né... »
Et comme celui qui a morigéné les Rois, j'écouterai monter en moi l'autorité du songe.
Ivre, plus ivre, disais-tu, d'avoir renié l'ivresse... Ivre, plus ivre, d'habiter
La mésintelligence.

Cette mésintelligence, c'est l'exil; et *Vents*, quatrième poème d'exil, est la relation d'une âme tourmentée, de ses allées et venues entre le renoncement et la revendication. Nous la savons dédaigneuse des galas et des Thanksgiving Day, repliée dans cette Basilique du Livre où s'amoncellent « cendres et squames de l'esprit ». Nous l'écoutons vanter « la fraîcheur des terres en bas âge » du continent qui l'accueille, et les exploits des « hommes minces sur leurs selles » qui en firent une puissante nation. Rose des vents des « grands Itinérants du songe et de l'action », elle se tourne successivement à l'ouest, à l'est, au nord, au sud. Le Sud, « c'est la mer de Colomb à la criée publique » et la « grande rose catholique hors de ses plombs pour l'antiquaire ». Ce sont aussi des îles : l'île imaginaire de Crusoé et celle, très réelle, d'une enfance fabuleuse qui hante notre mémoire.

O toi qui reviendras, sur les derniers roulements d'orage, dans la mémoire honnie des roses et la douceur sauvage de toutes choses reniées...

A qui s'adressent ces paroles, sinon au souvenir de soi? Nostalgie d'un passé oublié, ou peut-être renié. Les *Eloges* de celui qui n'était pas encore Saint-John Perse, mais Saint-Léger-Léger, resplendissent à travers les lourdes grappes de l'œuvre récente. La sensualité nue, l'exacte sensibilité du paysage terrestre et humain des tropiques, qui furent celles du poète à sa naissance, demeurent un repère pour le lecteur d'*Exil* et de *Vents*. Repère dangereux entre tous. Il y avait dans *Eloges* une *animalité* extraordinaire, et peut-être unique. Mais une politesse excessive du langage, un usage quasi protocolaire des mots, une sorte de pétrification dont *Anabase* représente le plus heureux moment, ont eu raison de ces forces vives. Ce « goût de l'âme », jadis bouleversant, est

devenu une convention verbale, que tâche à soutenir le « style de la grandeur », emprunté aux stèles et inscriptions sacrées.

Saint-John Perse aurait-il créé son propre académisme? Aujourd'hui, son art s'épanouit dans la pompe et l'ornement. Mais l'emphase ornementale ne supplée point aux « sèves ornementales » : chaque fois qu'elle prend du champ, le lecteur a l'impression d'un manque essentiel, d'une sorte de vide à combler. Ce vide subsiste, je le crains, malgré les vastes énumérations d'êtres et d'objets, de rites et de professions, qui visent à donner au texte la saveur permanente, épique, immémoriale des vieilles chroniques. Ici, ce formulaire bizarre évoque une forcerie du langage, renouvelée de Babel. Il se prête, enfin, à certaines recherches de sonorité jouant sur des vocables qui rappellent parfois le Glossaire symboliste.

Quoi qu'il en soit, *Vents* reste le lieu d'étranges et nombreuses merveilles. Plus abondant qu'*Exil*, *Pluies* et *Neiges* réunis, il est sans doute le plus beau poème de l'année. Mais on aimerait qu'il soit davantage. Au terme de cette note hâtive et peut-être trompeuse, on voudrait qu'une œuvre prochaine démente nos critiques, et tienne la promesse de telles paroles :

Je mènerai au lit du vent l'hydre vivace de ma force, je fréquenterai le lit du vent comme un vivier de force et de croissance.

. . . .

Et si un homme auprès de nous vient à manquer à son visage de vivant, qu'on lui tienne de force la face dans le vent.

(Editions de la N. R. F.) — *Justin Saget.*

VERS, par *C. F. Ramuz* (Mermod).

Citoyen entre deux langues, et bel écrivain français, C. F. Ramuz nous rappelle au goût du pain et du vin en poésie. Ce petit livre, d'une santé et d'une bonhomie admirables, est la récolte de toute une vie.

Le Petit village est bâti à chaux et à sable face au Léman, non loin de Vevey. Les amours de *Jean-Daniel* et la fameuse *Grande guerre du Sondebrand* sont entrés dans notre mémoire. Pour marcher au pas sur une route rocailleuse et montante, nous nous chanterons désormais :

Gauche, droite, gauche, on est [vignerons,
on taille, on sulfate, on sarcle, on [rebiolle,
on a des tonneaux, on a des canons,
on est des tout beaux, on est des [tout bons,
on est des tout bons, quand l'année [est bonne,
on est vignerons.

Ou ce refrain de sentinelle en pays vaudois :

Fille de l'air, rêverie,
compagnonne du soldat,
le jour est long sous la pluie;
tu reviens le jour s'en va.

Les dessins d'Alexandre Blanchet sont aimables, parce que fidèles à l'esprit du texte. L'éditeur Mermod est digne de son grand Ramuz.

EXERCICES DE STYLE, par *Raymond Queneau* (N. R. F.).

Avant de se jeter à l'eau de la littérature, prose ou poème, il est bon de savoir nager. Et d'apprendre quand on ne sait pas. Raymond Queneau n'a pas besoin : il sait depuis longtemps. Mais gros poisson de la rivière Gallimard, ça l'irrite de voir se prélasser autour de lui toute espèce de petite friture, de plus en plus petite et inexpérimentée. A titre d'exemple-record, il se retire sur le limon, lui, le gros poisson. Et il exécute pour ses

jeunes co-édités quatre-vingt-dix-neuf mouvements bien comptés. (Il s'arrête juste avant la centaine, on s'en doute, pour que ça ne fasse pas un chiffre rond.) En d'autres termes, ce prestigieux manuel contient quatre-vingt-dix-neuf façons différentes d'accommoder « un même petit fait qui est à peine l'ébauche d'une anecdote ».

« Le pastiche seul est exclu », précise l'auteur qui, soit dit en passant, n'a jamais eu à se poser la question : « Qui dois-je imiter pour être original? » On souhaite que ce livre, utilement drôle et drôlement utile, soit entre les mains de tous ceux que tourmente l'écriture. A-t-on prévu une édition double — livre du maître et livre de l'élève — pour la rentrée des classes?

LANGAGE, par *Robert Ganzo* (N.R.F.).

Recueil de peu de pièces, d'une beauté très concertée, satisfaisante pour l'esprit. La forte houle équatoriale domptée par le mètre classique et toujours futur. Paul Valéry — nul n'a signalé le fait — goûtait les vers de Robert Ganzo.

LA VIERGE DE PARIS, par *Pierre-Jean Jouve* (Egloff).

Je n'ai pas encore d'opinion bien formée sur la poésie de Pierre-Jean Jouve : psychanalytique, patriotique et relativement virginale.

Mais je l'apprécie. Et n'est-ce point un fort valable poème que ces cinq titres consécutifs de la *Vierge de Paris* relevés dans la table des matières?

Oh tu pleures
Ici la nuit mourut
Vierge de pierre et de mémoire
Ici c'est l'exil
Combien de temps ô mère du Seigneur.

AUX CRÉNEAUX DE LA PLUIE, par *Maurice Fombeure* (N. R. F.).

On n'est pas plus sérieusement fantaisiste que Maurice Fombeure. A la ville et aux champs, « il est partout où l'on voit fleurir les saisons du ciel ». Il sait capter la

Vie sans mystères et sans ombre
Bavarde comme pie borgne

avec la savourante bonne humeur qu'il apporte à toute chose, même aux plus noires diableries des campagnes désertées. Il conte de jolis contes et chante de touchantes chansons, devant un auditoire d'écoliers sans malice ou de fieffés joueurs de cartes, devant des conscrits tapageurs, buveurs et quelque peu philosophes. D'où lui vient tant d'or et d'autorité? De sa gentillesse sans doute, mais aussi d'une vigueur peu commune, qu'il tient de ses origines rurales, de son goût pour les choses bonnes, solides, anciennes (je ne dis pas réactionnaires) et de son riant métier de poète. *Aux créneaux de la pluie* rafraîchit l'entendement et nous ouvre de vertes demeures, en plein soleil, ou sous la nuit étoilée.

LE MONDE ABSENT, par *Henri Thomas* (N. R. F.).

Rimbaud a dit : « Je ne suis pas au monde », et Thomas complète : « Le Monde est absent ».

Si tout le monde s'en va, que fera donc, ou qui fera la poésie?

J. S.

LE THÉATRE

RAISONS D'ESPERER. — Dans ma dernière chronique, qui était consacrée à la crise du théâtre, je disais que cette crise était purement financière et qu'il ne s'agissait en rien d'une pénurie d'auteurs. Je n'osais espérer toutefois que les événements viendraient si vite me donner raison : mais en un mois il s'est créé tant de pièces intéressantes que depuis longtemps l'amateur de théâtre n'avait eu pareille occasion de se réjouir.

En toutes choses il sied d'éclairer sa lanterne, et j'avertis dès l'abord qu'en écrivant : pièces intéressantes, je ne veux pas le moins du monde signifier : bonnes pièces. La plupart des ouvrages que je désigne ainsi n'ont point fait de carrière et auront disparu de l'affiche quand mon article paraîtra. C'est qu'il faut distinguer entre deux sortes de considérations, toutes deux légitimes mais aussi étrangères que possible l'une à l'autre.

Lorsqu'on vient à parler de théâtre, la plupart des gens déclarent

bons les spectacles où ils ont passé une soirée agréable, et tiennent les autres pour mauvais. C'est là un point de vue qui se défend fort bien, et le public a parfaitement droit à des délassements faciles; mais ce ne saurait être à aucun titre le critère de ceux qui s'intéressent à l'art dramatique proprement dit. Que de malentendus naissent de la confusion qu'on fait couramment de ces deux exigences! On la fait aussi dans d'autres domaines, je le sais bien, singulièrement en littérature où l'on s'obstine à traiter certains fournisseurs de lecture comme des artistes. La masse a grand tort, par exemple, qui prend M. Claude Farrère pour un écrivain (et l'Académie partageait naguère l'opinion des simples, puisqu'elle l'a préféré à M. Paul Claudel); mais d'aucuns n'ont pas moins tort qui l'accablent de sarcasmes. Il faut des conteurs de table d'hôte et des auteurs du boulevard. Il y en a de fort estimables et qui font très bien leur métier, comme M. Roger Ferdinand, dont la dernière pièce, *Trois garçons, une fille* (au Gymnase), divertit honnêtement et sans bassesse pendant les cent cinquante minutes qu'elle dure. Où l'inadmissible commence, c'est quand ils secrètent l'imbécilité et l'ordure, comme M. Jean de Letraz aux Variétés (*Et vive la Liberté!* est de plusieurs degrés au-dessous de *Moumou* et de *Bichon*), ou simplement quand ils ennuient : puisque leur métier est d'amuser les gens, ils ont tout perdu dès qu'ils n'amusent plus.

Mais pour ceux qui n'écrivent pas à des fins commerciales, qui obéissent à une vocation, et qui tentent d'exprimer dans leurs ouvrages la joie ou le tourment de leur esprit, en vérité, même s'ils ennuient, il s'en faut du tout qu'ils fassent perdre une soirée à qui va les entendre. Du point de vue de la technique dramatique ou de la pensée, je vais rarement à la pièce d'un débutant sans en retirer quelque profit, heureux quand j'y trouve, à travers toutes les lacunes ou les défaillances, quelque indice propre à affirmer la continuité d'un art que j'aime, ou à éveiller en moi un écho fraternel. Ces renchéris m'irritent, qui font toujours la petite bouche et qui ne sauraient se contenter à moins d'un chef-d'œuvre. Depuis le temps qu'il y a des dramaturges, et qui composent, il ne s'en est pas rencontré beaucoup pour nous doter d'ouvrages éternels : quatre ou cinq par siècle, et encore. Mais ceux-là ne sont nés que de l'effort de centaines d'écrivains dont les essais s'étayaient mutuellement et concouraient à frayer un chemin à leurs futurs maîtres; car un génie qui s'impose au monde ne naît pas par un phénomène de génération spontanée; d'autres ont préparé sa venue, et leurs ébauches l'ont enseigné avant qu'il ne pousse un style, une école, une conception de l'homme à leur point de perfection. Combien de Ben Jonson pour annoncer Shakespeare, de Larivey et de Montluc pour annoncer Molière?

Si donc j'écris que la production dramatique de ces dernières semaines est intéressante, ce n'est pas que j'aie à vous révéler

quelque extraordinaire merveille. C'est que, parmi les jeunes auteurs qu'on représentait pour la première ou la seconde fois, une même préoccupation se remarque, plus ou moins consciente, plus ou moins avouée, qui est de fournir à notre temps son allure dramatique propre et son expression la plus achevée. Tous ces dramaturges nouveaux ont compris ou senti la nécessité d'un style : j'emploie le mot dans son plus vaste sens. Ils s'orientent naturellement vers la densité, vers une profusion intellectuelle et sentimentale qui puisse traduire les bouleversements d'une époque de transformation où toutes les valeurs sont remises en jeu. Ils échouent dans leur tentative, cela va presque sans dire, et d'ailleurs diversement : M. Bernard-Charles Miel, l'auteur de *La Termitière*, pour s'être enfermé dans le cadre de la « pièce sociale », qui est un genre tout ensemble sympathique et faux (Théâtre Antoine) ; M. Thierry Maulnier, l'auteur de *La Course des Rois*, par un certain excès de raideur littéraire et pour avoir porté trop d'attention à certains détails de technique en vérité secondaires (Vieux-Colombier) ; M. Claude Vermorel, l'auteur de *Messaline*, faute d'avoir su choisir entre trois ou quatre grands thèmes qu'il entremêle avec véhémence sans finalement en conduire un seul jusqu'au bout (Théâtre Pigalle) ; M. Joseph-Marie Créach, enfin, l'auteur des *Juges*, par maladresse de débutant, mais il convient de dire que des quatre écrivains que je cite, c'est lui peut-être qui réussit le mieux à créer une atmosphère et qui pense le plus naturellement théâtre (Studio des Champs-Elysées). Dans tous les cas, une génération dramatique qui produit quatre pièces de cette ambition et de cette résonance en si peu de temps (tout éloignées qu'elles soient de la réussite achevée) est une génération qui ne sera pas stérile.

Ces raisons d'espérer que nous apportent les jeunes auteurs, une troupe d'amateurs vient d'y ajouter en représentant, dans une adaptation de Paul Achard, *La Comédie des Proverbes* d'Adrien de Montluc. Cette pièce savoureuse et trop peu connue, qui fit les beaux jours de l'Hôtel de Bourgogne en 1616, tient une place importante dans l'histoire de notre théâtre, en ceci qu'elle est la première à rompre avec la tradition italienne pour mettre en honneur nos caractères nationaux et notre langage populaire. Le trésor des dictons français y éclate et s'y répand avec une verve, une verdeur et une bonhomie qui sont un enchantement. C'est le bon sens et la fraîcheur même. Quel plaisir j'ai pris à entendre ce vieux texte, ingénieusement et judicieusement modernisé par M. Paul Achard! La troupe qui l'interprétait, salle Valhubert, recrutée exclusivement parmi le personnel de la S.N.C.F. du réseau S.-O., construit elle-même ses décors, coupe et coud ses costumes, et joue avec une absence d'artifice qui console de bien des cabotinages. Cela prouve qu'il y a encore une ferveur dramatique en France et un avenir pour le théâtre.

Quand on songe que Molière a pris plusieurs scènes et même des répliques littérales à Montluc, et que le Matamore de *L'Illusion comique* a peut-être été inspiré à Corneille par celui de *La Comédie des Proverbes* (composée vingt ans plus tôt), on se demande comment il se fait que cette pièce drôle et nourrissante ne soit pas davantage répandue chez nous. Outre qu'elle amuserait la partie du public demeurée proche de la simplicité antique, elle est indispensable à l'enseignement de l'histoire dramatique. Ce devrait être le rôle de la Comédie-Française que de la jouer périodiquement, pour le profit et le plaisir des étudiants, des élèves du Conservatoire et des lettrés; mais la Comédie-Française s'en avisera-t-elle un jour? Je pose la question au nouvel administrateur, M. Pierre-Aimé Touchard, qui est très capable d'en sentir l'intérêt et d'y répondre favorablement, lui qui connaît et qui aime le vrai théâtre (1); mais savoir si on lui en laissera les moyens, c'est, comme dit l'homme de la rue, une autre paire de manches.

Francis Ambrière.

LE CINÉMA

Je terminais ma précédente chronique sur une parenthèse où je citais *Brève Rencontre* comme l'exemple entre tous du film où le verbe et l'image sont harmonisés, et le sont au point d'apporter la réponse aux querelles théoriques et un peu courtes qui opposent les partisans du cinéma à dominante verbale et les partisans du cinéma à dominante picturale. Sans doute pourrait-on articuler une chronique sur ce sujet à partir du constraste entre *Brève Rencontre* et les *Portes de la Nuit*, un film où le spectateur assiste, confondu, à la superposition, à des images souvent fort belles, de répliques insensées. Je crois bien que les défenseurs intelligents des *Portes de la Nuit* eussent dû prier le spectateur de regarder le film et de ne l'entendre pas. Compris de la sorte, c'eût été un fort beau film muet, dans l'ordre, si l'on veut, du cinéma pur et, pour lui rendre un contenu et un sens dramatiques, il me paraît qu'il eût été bon d'organiser un concours. Les images étant données avec leur rythme, leur composition, leur éclairage, leur variété de types humains, imaginez le scénario et les dialogues qui leur puissent le mieux convenir, qui leur puissent donner une plausibilité, un sens, un lyrisme enfin.

Je voudrais fixer ici quelques données élémentaires qui pourtant me paraissent souvent méconnues au moins dans leur intégralité, tant chacun s'empresse de dresser une théorie qui soit plaidoyer *pro domo* (Pagnol, Jeanson, Carné, L'Herbier, ou

(1) M. Touchard dirige aux Editions du Seuil une excellente collection de mises en scène sur laquelle je reviendrai pendant les loisirs de l'été.

même d'excellents observateurs nullement engagés dans les bagarres de la production comme mon ami André Bazin dans la dernière livraison des *Temps Modernes*, pour des raisons plus complexes et que je ne peux naturellement pas entreprendre de démêler ici). La première évidence, je crois, c'est que le cinéma muet était, dramatiquement, un art infirme. Je dis dramatiquement. Pour certains aspects plus spécialisés du cinéma (documentaire, par exemple, ou dessin animé), la même proposition perd infiniment de sa vigueur, et il se peut bien du reste que ces aspects soient de l'importance la plus haute; mais ceci est une autre histoire. Quand il n'est que de raconter un argument, comment peut-on douter que le cinéma gagne à s'adjoindre et à s'annexer la parole? Il serait concluant, il me semble, d'entreprendre une enquête auprès d'une génération-témoin, celle qui a connu le muet pendant de longues années, pourvu qu'on isole de bons cobayes, je veux dire des gens qui ont joué sans arrière-pensées le jeu alors nouveau, qui en ont gardé quelque souvenir et qui n'ont pas renoncé depuis. Ces gens, il me semble, répondraient que, pensant au muet, c'est naturellement à Charlie Chaplin qu'ils pensent d'abord. Or, si ses histoires passent merveilleusement l'écran, et sans doute ont intérêt même à demeurer privées de la parole, cela est dû, il me semble, à la formation de mime qu'il a reçue au music-hall anglais, dans lequel il a naguère proclamé voir la source par excellence du vrai comique : cas d'exception s'il en fut. Mais si le cinéma gagne à s'adjoindre et à s'annexer la parole, il perd à lui sacrifier ce qui, alors même, demeure son essence inaliénable. Je pense en ce moment à ce qu'Alexandre Arnoux me disait l'autre jour au sujet du son et de la couleur. Pourquoi, me demandait-il, introduire des sons que personne n'entend (bruits de vaisselle, etc.), pourquoi faire des films entièrement en couleurs, au lieu d'utiliser la couleur? Il me donnait, sur ce dernier point, deux exemples significatifs. Celui d'une méchante histoire de pirates, en noir et blanc jusqu'à ce point du récit où l'un des personnages proclamait : « Et maintenant, que la fête commence »; alors se déchaînait la palette entière. Celui aussi, moins ingénu, de l'emploi qu'il aurait fait de la couleur dans l'*Eternel Retour*, et qui aurait consisté à introduire une voile rouge et une voile verte. C'est bien ce postulat de nécessité qui doit gouverner toute œuvre d'art. De même que Maurice Jaubert et Roland Manuel, touchant la musique, ont tenu des propos identiques, de même l'usage de la parole elle-même devrait-il être réglé selon ce principe central. La notion de nécessité dans le contrepoint que Joubert et Manuel veulent introduire dans la musique de film, c'est la notion même, est-il besoin de le rappeler, que David Léan et Noël Coward ont introduite dans l'usage de la parole quand il s'est agi pour eux de transposer

cette pièce en un acte : *Brève Rencontre*, en un film de deux mille mètres.

Tenir, comme Marcel Pagnol, que le cinéma est la banlieue, le parent pauvre, le lieu de vulgarisation du théâtre, est indéfendable, et s'il m'est, par exception, permis d'être un peu méchant, j'ajouterai qu'il suffit de voir les films de Marcel Pagnol pour être confirmé dans cette vue, si désarmants qu'ils soient par leur bonne humeur, et quelque sympathie même qu'on éprouve pour eux (pour d'autres raisons, il va sans dire, et qui se nomment : le texte, la Provence, Fernandel et Raimu). Je pense que Francis Ambrière ne me cherchera pas querelle là-dessus. Je confesse éprouver quelque honte à rappeler des vérités pareillement accablantes. Mais enfin, il est encore des esthéticiens du cinéma pour considérer le cinéma comme un art où le milieu social, qu'il excelle à camper et à fouiller mieux que jamais, peut être ignoré; où le paysage, de la ville ou de la campagne, est d'importance seconde, ou nulle; dont on méprise et bafoue les procédés de narration les plus neufs et les plus inaliénables, par la mobilité foudroyante, par l'extrême liberté et l'extrême souplesse dont il a le magnifique privilège, dans le temps comme dans l'espace, par la vertu enfin de simultanéité et de dépaysement; et il est aussi des comédiens pour croire qu'on joue devant la caméra comme devant le public du boulevard, c'est-à-dire pour grossir encore les effets que déjà la caméra multiplie.

Il est un film, au moins parmi les plus récemment projetés devant le public parisien, qui plaide en faveur de la magnifique indépendance esthétique du cinéma, et qui, de ce point de vue, devrait assurément suffire à rallier les derniers sceptiques de bonne foi : c'est le film mexicain *Maria Candelaria*. C'est une tragédie qui atteint presque à la légende, une simple tragédie paysanne, suprêmement bien localisée dans un ciel admirable et dans un pittoresque extérieur exact et respectueux, racontée dans un style et selon une démarche propres au cinéma, et dont les deux vedettes sont du premier ordre. Lui, Pedro Armandariz, est hiératique comme un paysan de race ancienne, et il faut voir comme l'émotion s'inscrit sur ce visage sculpté. Elle, Dolorès del Rio, qu'on avait connue pré-*pin-up-girl* à Hollywood, réapparaît comme une tragédienne de grande race.

— Au cinéma, me disait l'autre jour Edwige Feuillère, la comédienne travaille dans la discontinuité et dans le mystère ». Il est vrai. Il est vrai aussi que le résultat, comme il arrive, est parfois miraculeux. Je ne sais si je me hasarderai d'aborder ce sujet un jour, mais il en est peu d'aussi séduisants, d'aussi hallucinants. Le choix des plans, des angles et des éclairages autorise d'espérer presque toutes les métamorphoses; d'autre part, la caméra, qui « prend tout », enregistre et transmet

comme aucun autre médium la personnalité entière. Imaginez-en plus que l'actrice incarne un « complexe », joignez encore qu'elle ait la ressource et la plasticité d'une grande comédienne. Vous obtiendrez, pour peu qu'il soit déployé quelque intelligence, fût-ce d'instinct, dans la collaboration entre le metteur en scène et l'actrice, un résultat assez bouleversant, et vous admirerez comme une comédienne peut conduire un scénario et conférer à son absurdité intrinsèque une sorte de plausibilité interne. C'est à quoi je pense en vous conseillant, si vous ne l'avez pas fait encore, d'aller voir Greta Garbo dans la *Femme aux deux visages* (pour le reste un assez méchant film).

Jean Quéval.

QUATRE PAS DANS LES NUAGES. — Ce voyageur de commerce poursuit son métier, qui est la vente de chocolats et de caramels, avec une louable ténacité, mais bientôt nous saurons qu'il est susceptible de se laisser détourner du devoir professionnel par l'appel du démon du bien. Caractère sympathique et curieux, bien défendu par un acteur habile, et qui est l'un des points forts de ce film. Malheureusement, les raisons qui le détournent de sa tournée commerciale ne sont pas entièrement convaincantes : il rencontre une jeune femme, à qui quelque goujat anonyme a fait un enfant, et qui n'ose regagner sa famille paysanne, de mœurs sévères; il se laisse convaincre, lui, père de famille, de l'accompagner au foyer paternel, et d'être là présenté comme son mari, pour lui faciliter le retour. Ce postulat de vaudeville décentre le ton initial de comédie réaliste. J'aime moins encore le passage pleurnichard où, la supercherie découverte, notre bonne âme décide le père à ne pas rejeter à la rue la jeune femme et l'enfant qui va naître. Je n'aime pas non plus la séquence, trop appuyée, de l'autocar, où le chauffeur, personnage secondaire dans l'histoire, occupe le premier plan, et conduit de façon exubérante parce qu'il vient d'apprendre qu'il est père. Mais le début et la fin, dont l'identité recentre l'argument après coup, et où l'on voit le voyageur de commerce en proie aux brocards de sa femme et aux ennuis domestiques, sont bien venus, dans un ton de sobre réalisme, ainsi que la séquence du chemin de fer, la seconde du film, où se lie l'anecdote, qui est adroitement relevée d'humour, et qui est la meilleure de toutes. Au total, ce film italien, s'il est raté, par les ruptures de registre et par ce que le scénario a de conventionnel, et si sa narration est parfois molle, est sympathique pourtant, et assez brillamment réussi pendant le premier quart (au point de rappeler fugitivement *Brève Rencontre*) pour qu'on regrette qu'il déraille ensuite.

CONTRE-ENQUÊTE. — Un scénario de Jacques Companeez, et chacun sait qu'un scenario de Jacques Companeez est garanti commercial. Il n'y manque à peu près rien en effet pour séduire l'intoxiqué des Champs-Elysées et des Boulevards, des banlieues et des provinces. Et pourquoi je vous entretiens de cette infantile sottise? C'est qu'elle est contée dans un ton de bonne humeur, qui accepte l'arbitraire pour ce qu'il est; que le découpage, technique et dramatique, est excellent, avec une utilisation adroite du *flasbach*, c'est-à-dire du retour en arrière; enfin, que l'interprétation, avec des points faibles (à peine, par exemple, si l'on reconnaît Jany Holt, que j'avais beaucoup admirée dans le *Pays sans étoiles*) est, dans l'ensemble, convaincante, et excellente même en ce qui concerne Lucien Coëdel, Louis Salou et Pierre Louis. Ce dernier ajoute sensiblement à l'histoire chaque fois qu'il apparaît sur l'écran; malheureusement, sa création est inspirée, à un point qui peut faire douter de sa personnalité propre, de celle de l'américain Dan Durcyan, dans *la Femme au portrait* de Fritz Lang. Il faut féliciter le metteur en scène Jean Faurez d'avoir sauvé un scénario exécrable, ce qu'il avait fait déjà pour la *Fille aux yeux gris*, et il faut souhaiter qu'il puisse tourner enfin un sujet digne de son talent. Chose curieuse, dans l'un comme dans l'autre film, il a été aidé par un bon dialoguiste (Pierre Laroche pour la *Fille aux yeux gris*, André Tabet cette fois-ci, dont le texte ne manque ni de vigueur ni de saveur).

COPIE CONFORME. — Sur un dialogue amusant d'Henri Jeanson, Louis Jouvet a réussi aux trois-quarts la performance de tenir, si j'ai bonne mémoire, cinq rôles différents. Le scénario — encore une production des usines Companeez — a été l'objet, semble-t-il, d'adaptations et contre-adaptations, où Nino Frank me paraît avoir pris une part heureuse. Tout cela agencé, lubrifié, boulonné comme une solide assurance contre l'ennui. Jean Dréville a honorablement mis en scène et adroïtement monté ce festival Jouvet qui, pour le reste et comme on dit, ne tire pas à conséquence.

LE MARIAGE DE RAMUNTCHO. — Ce premier film français en agfacolor se présente comme une opérette filmée qui tire son originalité de la lumière et du folklore basques. Le metteur en scène, Max de Vaucorbeil, n'a pas su lui communiquer le mouvement qui pouvait gagner la partie. Quant à l'utilisation de l'agfacolor, elle appelle l'indulgence que méritent les pionniers, et elle a le mérite positif de quelques bons moments. Les points forts du film sont la voix d'André Dassarry et les danses régionales.

JOUR DE COLÈRE. — Je prie ceux de mes lecteurs qui me font quelque confiance de ne pas manquer d'aller voir le dernier film de Dreyer, *Jour de colère*, au studio des Ursulines. J'en parlerai longuement le mois prochain. Dès maintenant, je signale que cette œuvre compte parmi les plus importantes et les plus belles de tout le cinéma.

J. Q.

LA RADIO

LE SPEAKER. — Il y aurait beaucoup à dire du speaker. Et surtout au speaker. Il porte un nom bâtard, mais qui a soutenu tous les assauts. *Annonceur*, que les Anglais emploient, a le tort d'être un peu étroit. *Parleur*, qui se trouve dans tous nos classiques, eût fort bien convenu; peut-être que *beau parleur* lui a nui. Quant à *speakrine*, qui est en plein usage dans les studios, quel admirable exemple de la fantaisie de ce « tyran des langues vivantes »! On ne peut dénier à ce mot anglais affublé d'un suffixe germanique une certaine grâce étrange. *Parleuse* est nettement péjoratif; mais nous avions *parleresse* qui est dans Ronsard, et qui eût évoqué à merveille une jolie voix de femme. *Parleur* et *parleresse* auraient fait un couple sympathique. N'en parlons plus.

L'autre jour, un ami américain, qui possède un grand poste émetteur (cela s'achète là-bas comme une automobile ou un frigidaire) me dit : « Si vous aviez à recruter un speaker, quelle est la première qualité que vous exigeriez de lui? » Je le savais homme d'humour. Il me posait une question, à laquelle il avait, lui, une réponse toute prête. « Un bon speaker, répondis-je, doit être d'abord un homme de goût. » Il fronça le sourcil. Je m'expliquai.

Un bon speaker doit donner à chaque auditeur l'impression qu'il s'adresse à lui personnellement, qu'un ami lui parle. Fi de la pompe et de la suffisance! Etre simple et familier. Or une expérience déjà longue nous enseigne qu'un speaker français qui veut être amical évite moins aisément qu'un anglo-saxon de verser dans le vulgaire. Observer un ton familier sans quitter le bon ton : affaire de goût. Un bulletin d'informations doit être lu comme il doit être écrit, de façon claire et neutre. Il est bien

cependant que l'annonce d'un malheur public laisse transparaître l'émotion naturelle à une âme bien née : affaire de goût. Les exemples m'abondaient. Il n'est pas jusqu'à la prononciation des noms propres étrangers qui n'exige d'abord du discernement.

J'eus enfin pitié de mon ami. « Et selon vous, quelle est la première qualité d'un speaker? — Nous exigeons, me dit-il, un très bon estomac. » Il s'expliqua à son tour. Et me convainquit aisément. Combien de lettres d'auditeurs témoignent le pouvoir, et surtout aux premières émissions du matin, d'une voix allègre! Ils disent que toute leur journée en est colorée.

Concluons qu'un bon speaker doit avoir du goût et un bon estomac; le bel organe ne vient qu'ensuite.

A. Dubois La Chartre.

LA MUSIQUE

A PROPOS DE DEUX REPRISES : « PENELOPE » ET « ARIANE ET BARBE-BLEUE ». — LA CRISE DES ASSOCIATIONS SYMPHONIQUES. — L'Opéra vient de reprendre *Ariane et Barbe-Bleue* après avoir remis *Pénélope* à son affiche quelques jours plus tôt. Au vrai, ces deux ouvrages, depuis qu'ils ont passé de la salle Favart à l'Académie nationale de Musique, sont, autant dire, demeurés presque constamment au répertoire, et si l'on n'a point joué *Ariane* durant l'occupation, ce fut parce que la censure allemande ne le permit point. Que ces chefs-d'œuvre de notre musique dramatique contemporaine soient à leur place à l'Opéra, la chose est trop évidente; mais ce qui étonne, c'est que le public boude encore des ouvrages qui, de l'avis unanime, sont à la fois les meilleurs et les plus représentatifs de l'école française, c'est que pareille chose peut être constatée à l'Opéra-Comique, où *Pelléas et Mélisande*, par exemple, reste bien loin de *La Tosca* et de *Madame Butterfly* si l'on compare les recettes encaissées pour ces différents ouvrages; c'est que *Le Roi malgré lui* et *L'Etoile*, pas plus que *Fragonard* ou *Fortunio* ne s'imposent davantage; c'est en un mot, que l'on pourrait croire à un abaissement irrémédiable du sens musical et du goût, et qui va progressant depuis de longues années.

Sans doute a-t-on pu dire pendant longtemps qu'on ne s'était pas assez préoccupé de renouveler le répertoire, qu'on avait laissé s'user complètement l'ancien sans se soucier de faire place, progressivement et judicieusement, aux œuvres nouvelles parmi les *Manon*, les *Carmen*, les *Roi d'Ys* qui, pour autant, ne doivent certes pas disparaître. Et cette critique fut juste bien avant la guerre de 1914 : la seule *Louise*, entre tous les ouvrages modernes, a pu se maintenir avec un succès pareil à celui de ses devancières; mais les reprises de *La Lépreuse*, par exemple, en dépit d'une interprétation excellente, pas plus que celles de *Pénélope* ou d'*Ariane*

et Barbe-Bleue, n'ont attiré la foule pendant un nombre de représentations suffisant pour donner à ces ouvrages leur essor définitif. Les ingénieuses et charmantes mises en scène de *L'Etoile* et de *Fragonard* sont demeurées pareillement inefficaces. On peut jouer *La Tosca* dans des décors usés, la faire chanter par des artistes médiocres, la recette ne fléchit point, ou à peine. Mais il existe une prévention vive contre tout ouvrage lyrique nouveau : le public attend que le succès l'ait consacré; et cette attente elle-même empêche précisément le succès de s'affirmer. La critique a beau le couvrir d'éloges, on lui prête je ne sais quelles raisons de complaisance ou de parti pris, et si le théâtre paraît à peu près plein aux deux ou trois premières représentations, il demeure plus qu'à-demi vide dès la troisième ou la quatrième, parce que le nombre de gens intéressés par ces reprises est fort restreint.

Ce n'est pas en quelques mois ou en quelques années que l'on remédie à un mal si profond et d'origine déjà si ancienne. Le théâtre lyrique paie actuellement, et très cher, les fautes qui ont été commises depuis cinquante ans. Il n'a jamais été possible d'imposer les ouvrages nouveaux sans quelques sacrifices consentis au moment de leur création. On cite l'exemple de *Sigurd*; l'opéra de Reyer fit une magnifique et très profitable carrière parce que Pedro Gailhard qui avait foi en son succès accepta de le donner pendant toute une année en répandant largement les « faveurs » pour garnir une salle où les « payants » n'étaient pas toujours en majorité. Présentement ce n'est pas un ouvrage, mais une dizaine qui mériteraient d'être sauvés. La subvention est à peine suffisante pour permettre aux deux théâtres de vivre. L'art lyrique est un luxe, et nous somme à une époque de compressions budgétaires où l'on est tenté de rogner les crédits plutôt que de les élargir. Environ 1930, l'Opéra-Comique a traversé une longue crise qui l'a fait descendre au dessous du niveau des plus médiocres théâtres de province. Pendant ces années sombres, on a, pour assurer la recette, recherché la clientèle en flattant les goûts les plus bas, et si l'on montait alors quelque œuvre nouvelle, on s'empressait de l'abandonner dès que la location fléchissait — c'est-à-dire au lendemain même de sa création. A l'Opéra, un directeur mécène a pu pallier les effets désastreux de ce régime. Il ne pouvait en supprimer la cause. La réorganisation des théâtres nationaux est venue trop tard, qui, enfin, a fait pour l'art lyrique ce qui a toujours été fait pour les arts plastiques, et qui a permis, dans une certaine mesure mais point totalement, de considérer ces théâtres comme des musées de l'art sonore, en leur assignant pour mission de conserver les chefs-d'œuvre dont la connaissance importe aux générations successives. Il faudra sans doute encore beaucoup de temps pour faire l'éducation du public. Des mouvements comme les « Jeunesses musicales » ne peuvent, en un jour, modifier l'état d'esprit de la foule. Ils créent, lentement, une élite,

et qui se recrute, et qui s'étend parmi les gens des conditions les plus diverses. Mais on n'en doit pas attendre des miracles. C'en serait un que de voir du jour au lendemain le public désintoxiqué des musiques médiocres, interprétées par des chanteurs souvent plus soucieux d'assurer leur succès personnel que de servir leur art. Il faut donc se féliciter des reprises faites même sans espoir d'un succès d'argent immédiat : *Padmâvatî*, *Pénélope*, *Ariane et Barbe-Bleue* s'imposaient au choix de ceux qui ont mission de sauver la musique française. Espérons que dans un avenir prochain on nous rendra *Guercoeur*, *Œdipe*, *Un Jardin sur l'Oronte*, *L'Enfant et les Sortilèges*; et que l'Opéra-Comique ne laissera oublier ni *La Lépreuse*, ni *Fragonard*, ni *Fortunio*, et songera au *Pays* que Lyon vient de reprendre avec un succès prouvant que l'ouvrage de M. Guy Ropartz, bien que créé en 1913, n'a pas vieilli.

●

On a pu craindre tout récemment que deux de nos associations symphoniques fussent condamnées à disparaître bientôt. Il n'était bruit que d'une décision des Finances supprimant la subvention sans laquelle nos grands orchestres ne peuvent vivre, ou du moins la réduisant de telle manière que la Société des Concerts et une seule des trois autres restaient assurées de prolonger leur activité la saison prochaine. Pour justifier cette décision, on prétendait qu'il était anormal de conserver à Paris quatre grands orchestres, alors que des capitales où l'on aime la musique et où on en fait d'excellente, n'en possèdent qu'un ou deux. L'argument est spécieux : les concerts Colonne, Lamoureux et Pasdeloup ont acquis des titres à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à la musique. C'est précisément parce que Paris possédait quatre associations symphoniques que l'école française a pu, depuis une cinquantaine d'années, prendre incontestablement la première place dans la production contemporaine. Les compositeurs, sûrs d'être joués, ont enrichi notre patrimoine d'ouvrages qui ont fait leur chemin dans le monde et ont grandement contribué au prestige de la France. Le temps n'est pas si loin — c'est en 1877 — où Camille Saint-Saëns dut attendre de la générosité de Liszt que Weimar fît entendre *Samson et Dalila*. Il serait bien triste d'en revenir là. En protestant contre la mesure qui allait les frapper, les trois associations ont fait preuve d'un sentiment d'union qui a donné ses fruits, puisque le danger a pu être écarté, au moins momentanément. Il faut souhaiter que cette union persiste. Il faut espérer que, désormais, l'esprit de concurrence ne se manifestera plus entre elles que dans la mesure où il est profitable à l'art, et point aux intérêts particuliers. Que ces trois sociétés demeurent en liaison pour éviter les fautes anciennes, pour établir chaque saison leurs programmes en évitant de donner

les mêmes jours leurs premières auditions ou leurs reprises importantes. Elles démontreront ainsi, avec d'irrécusables arguments, qu'il y a place pour elles toutes, et que leur nombre, bien loin de nuire à la musique, est tout juste suffisant pour la servir.

René Dumesnil.

CHOPIN ET L'ITALIE, par *Ludwik Bronarski*, préface de *D.-E. Inghelbrecht* (Editions de la Concorde, Lausanne).

M. Ludwik Bronarski, compatriote de Chopin, a publié tant en français qu'en polonais une série d'études très remarquées sur le maître. C'est un problème jusqu'ici fort négligé des musicologues qu'il aborde aujourd'hui dans un petit volume, riche de substance : dans la première partie, il traite l'influence de l'Italie sur Chopin; dans la seconde, il nous montre ce que Chopin est pour l'Italie. L'influence italienne se retrouve chez Chopin comme chez Mozart; mais l'un et l'autre ont su utiliser les apports étrangers sans que leur personnalité en fût diminuée. Chopin sut toujours rester Polonais. S'il s'était italianisé profondément, il eût écrit des opéras, seule forme musicale jouissant pleinement de la faveur en son temps. M. Bronarski, après de fort intéressantes considérations, se range en somme à l'opinion de Schumann : « Bellini et Chopin étaient amis; ils se communiquaient volontiers leurs compositions et n'ont pas été sans s'influencer mutuellement. Mais ce n'est pour Chopin qu'une légère incursion vers le Sud. A peine la période chantante achevée, le Sarmate tout entier éclate dans sa hautaine originalité. Jamais Bellini n'a osé, n'aurait pu oser un entrelacement d'accords comme nous en rencontrons à la fin de la première phrase de la *Sonate en si bémol mineur.* » L'italianisme de Chopin, pour indéniable qu'il se révèle ici et là, reste toujours « à base de gravité, de profondeur, d'élévation, toutes qualités qui sont considérées comme des marques caractéristiques de la musique allemande »; et c'est en somme « par dessus l'Allemagne que Chopin se penche vers l'Italie ».

Dans son intéressante préface — une préface, remarque-t-il, est un peu comme un discours de réception académique : il est d'usage qu'une critique légère interrompe le cours des compliments et des louanges — M. D.-E. Inghelbrecht « dispute » un peu M. Bronarski sur ce qu'il n'a pas pris nettement parti entre l'opinion de George Sand (un jour viendra où l'on orchestrera la musique de Chopin pour mettre pleinement en valeur toutes ses ressources et toutes ses richesses), et celle de Valetta (la musique de Chopin ne supporte pas de quitter le clavier). Or, remarque M. D.-E. Inghelbrecht, si la fabrication d'un opéra dont le livret est imposé de force à la musique, de laquelle il prétend ainsi fixer arbitrairement le sens, est une chose monstrueuse, si les tripatouillages tels que la trop populaire mélodie *Tristesse* ne le sont pas moins, il en va tout autrement des orchestrations, et nous en savons de fort respectueuses qui ont certainement contribué à faire connaître et à faire aimer l'admirable musicien des *Nocturnes* et des *Polonaises.*

SCHOENBERG ET SON ÉCOLE, par *René Leibovitz* (« La Flûte de Pan », J.-B. Janin).

C'est un livre qui vient à son heure, c'est la première étude complète, en langue française, sur la musique *atonale*, qui a soulevé tant de discussions, de colère même parmi les musiciens autant que chez les habitués des concerts. M. René Leibovitz — il le déclare dans sa préface, mais le lecteur aurait, au surplus, vite fait de s'en apercevoir — est lui-même compositeur. « En tant que tel, ma vie se passe, en majeure partie, en un contact direct avec les figures sonores, soit que je m'efforce moi-même d'en inventer, soit que je me trouve en présence des partitions d'autrui. Dans ces partitions, je puise, depuis qu'il m'est possible de me souvenir, l'enseignement que ma conscience exige; mais aussi, toute cette activité, son sens et son intensité mêmes, tout cela je le dois à l'exemple de Schoenberg, de Berg et de Webern. C'est en ce sens que je puis dire que ce sont eux qui m'ont enseigné le présent ouvrage. » Pour M. Leibovitz, ces trois compositeurs dominent notre art musical contemporain. De nombreux exemples musicaux illustrent la démonstration qu'il en veut faire. Est-elle convaincante? Elle est en tout cas loyale,

bien documentée. La lecture n'en est pas toujours aisée, car la matière est ardue. Mais si les profanes s'y rebutent, les musiciens — pour qui ce livre est écrit — y trouveront certes de quoi méditer.

PETIT GUIDE DE L'AUDITEUR DE MUSIQUE (MUSIQUE SYMPHONIQUE ET RELIGIEUSE), par *Jean Chantavoine*, textes choisis par *Albert Napias* (Plon).

Ce sont des conseils pratiques, fort utiles, bons à méditer non seulement par ceux qui ignorent, mais aussi par ceux qui savent ou croient savoir la musique. Au seuil du volume, une remarque pertinente : *comprendre* est un mot que l'on devrait remplacer, quand on parle de musique, par *saisir* et *sentir*. Et ceci ne veut pas dire que l'on *sent* la musique sans prêter attention à ce que l'on écoute. Pour écouter comme il se doit, il faut oublier le reste, s'abandonner au sentiment. Il faut n'apporter aucune idée préconçue. M. Chantavoine, un peu plus loin, demande à l'auditeur de musique de ne pas se refuser à cueillir toutes les fleurs, même les plus modestes du parterre musical, suivant l'humeur du moment, suivant les rencontres : « L'heure, ajoute-t-il, ne sonne pas toujours du sublime ou de l'exquis ». Et certes, il est légitime de rester sensible à toutes les musiques — hormis à celles qui portent la marque du mauvais goût — et rien n'est plus sot que le snobisme, qui méconnait le charme de certaines, simplement parce qu'il les juge démodées. Un choix de commentaire des principaux ouvrages classé par ordre alphabétique des compositeurs complète ce précieux petit guide.

R. D.

ALLEMAGNE

LA POLARITE AUSTRO-PRUSSIENNE DANS L'HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE. — Nous avons pris l'habitude d'envisager l'histoire de l'Allemagne au cours des derniers siècles comme un duel franco-allemand. Il serait sans doute plus exact et plus révélateur de mettre l'accent sur la rivalité multiséculaire qui oppose les Germains et les Slaves, rivalité qui, à la suite des Chevaliers de l'Ordre Teutonique, devait conduire les Prussiens à proximité de Saint-Pétersbourg et qui vient d'amener les troupes russes à 150 kilomètres du Rhin. A cet antagonisme, dont l'action s'exerce sur un axe Est-Ouest, il faut ajouter une véritable polarité : depuis deux siècles l'histoire des Allemands du centre européen oscille entre le Nord et le Sud, entre la Prusse militariste et protestante et l'Autriche impériale et catholique. C'est ce que met en relief M. Wilhelm Kosch, professeur à l'Université de Nimègue, où il attend de regagner Vienne; dans un ouvrage très documenté et d'une lecture fort agréable : *Preussen vor dem Richterstuhl der Geschichte* (Nimègue, Waechter-Verlag 1945, 199 pages) il cite la Prusse conquérante à la barre de l'histoire; il le fait en Autrichien et en Européen.

Avec lui l'historien se met au service du patriote, que son origine même et ses études amenèrent à comprendre l'importance historique du conglomérat autrichien. En effet, il naquit en Moravie, c'est-à-dire dans une région où il pouvait vivre le problème politique et linguistique; ses années d'apprentissage le conduisirent à Vienne, Breslau et Prague. Or, ces trois villes sont effectivement les trois sommets d'un triangle au centre duquel la région des Sudètes, à cheval sur la Bohême et la Silésie, constitue un ensemble géographique et spirituel, dont

l'ambition d'Hitler devait faire une revendication politique et militaire.

C'est de ce côté que Frédéric II porta le premier coup lorsque, combinant déjà la diplomatie retardatrice et la guerre-éclair, il envahit la Silésie, en 1740. Cette année-là, on peut le dire, une nouvelle époque commença pour l'Autriche, pour l'Europe centrale et pour l'Europe tout entière. Un coup décisif était porté au Saint-Empire romain germanique qui, s'il avait perdu sa puissance, continuait pourtant à représenter l'idée impériale, pouvait assumer une mission œcuménique et se voyait soudain menacé de mort par un pays jeune, le royaume de Prusse; celui-ci commençait à grouper sous sa rude autorité militaire les terres germaniques; il ne pouvait y parvenir qu'en dominant l'Autriche, en substituant à son gouvernement traditionaliste et paternaliste un régime de brutalité; si, un jour, il parvenait à l'empire, il ne remplacerait pas l'ancienne maison de Habsbourg, mais resterait un état prussien, centre et moteur d'une Europe asservie.

On connaît les événements qui suivirent. M. Kosch s'attache à montrer comment le roi de Prusse, jouant de toutes les alliances et se jouant de tous ses alliés, impose sa volonté à une Marie-Thérèse impuissante, comment, à l'époque napoléonienne, l'Autrichien se fait, parfois contre le Prussien, le champion de l'idée germanique. Les penseurs allemands seront dès lors tiraillés entre les deux tendances, ce qu'a souligné M. E. Vermeil dans le chapitre de son important ouvrage (*L'Allemagne : Essai d'explication*, 2e édition, Gallimard, 1945, 458 pages) qu'il a intitulé : « Du Cosmopolitisme au Nationalisme Pangermaniste. » Certains condamnèrent comme une violation de l'ordre normal les conquêtes frédériciennes; d'autres y virent un phénomène révolutionnaire de grande portée pour l'avenir de l'Allemagne. En 1815, alors que Napoléon, continuant l'œuvre de Frédéric II, a supprimé d'un simple trait de plume le Saint-Empire romain germanique et, d'autre part, au moins préparé les esprits à l'unité allemande en détruisant des centaines de petits états ou de villes libres, Bismarck est né, qui va canaliser toutes les forces de la Prusse, éliminer l'Autriche, réaliser la victoire du Nord sur le Sud, créer un nouvel empire « par le fer et par le sang ».

Mais cet empire qui ne groupait pas tous les états allemands et ne s'était constitué qu'en excluant les Autrichiens, fut l'objet de critiques nombreuses et diverses; il apparut moins comme l'héritier et le continuateur du Saint-Empire que comme « une Prusse agrandie ». On sait que Guillaume Ier lui-même se sentait et se voulait roi de Prusse plus qu'empereur d'Allemagne. M. Kosch multiplie les témoignages. Citons seulement celui de Constantin Frantz, qui fut le collaborateur intime de Bismarck et le quitta en 1862, quand il eut compris qu'il travaillait pour

la gloire d'un Wallenstein ambitieux. Il considère la fondation de l'empire bismarckien comme une violence fatale faite à tout ce qui est germanique, comme une « prussification » de l'Allemagne, dont la mission repose sur le fédéralisme, le cosmopolitisme, le christianisme; il juge inadmissible que la colonie prétende au rang de métropole et fasse de la mère-patrie une simple dépendance.

L'Autriche-Hongrie du moins existait encore et allait jouer le rôle de « brillant second », mais la première guerre mondiale devait jeter à terre cet édifice vermoulu, dont l'historien tchèque Palacky disait, il y a près d'un siècle, dans une missive au Parlement de Francfort : « En vérité, s'il n'y avait pas depuis bien longtemps l'état autrichien, il faudrait, dans l'intérêt de l'Europe, bien plus, dans l'intérêt de l'humanité elle-même, se hâter de le créer. » Réduite aux seules provinces allemandes, l'Autriche regarda vers l'Allemagne et celle-ci, gouvernée selon des méthodes prussiennes par l'Autrichien Hitler, qui avait eu soin d'organiser « le jour de Potsdam » afin de rattacher sa dictature au despotisme de Frédéric II, éprouva pour les frères du Danube une affection d'ogre. Le jour où les troupes du Reich franchirent la frontière, la tragédie autrichienne, dont le premier acte s'était déroulé sur les champs de bataille de Silésie, toucha au dénouement. Berlin, l'ancien village de pêcheurs promu capitale des Hohenzollern, avait vaincu l'antique capitale de la maison de Habsbourg; l'esprit de Potsdam l'emportait sur l'esprit de Schoenbrunn; perdant jusqu'à son nom séculaire, l'Autriche devenait la « marche de l'est », dont le germanisme conquérant faisait un bastion avancé contre le slavisme.

Mil sept cent quarante, année cruciale : d'elle datent le drame de l'Allemagne et le cauchemar de l'Occident. Deux siècles plus tard, l'Autriche renaît, mais elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, le souvenir d'un passé impérial voilé de misère; si elle réussit à prendre conscience de sa mission spirituelle, comme le rêvait Hugo von Hofmannsthal, elle apportera au monde germanique le rayonnement d'une civilisation aristocratique et raffinée dont a besoin un pays prussifié. Si les Alliés qui l'occupent prenaient conscience de ce fait que Vienne est devenue, vingt-cinq ans trop tard, comme une capitale de la Société des Nations, alors l'Europe aurait un centre et pourrait se donner une âme; est-ce pure vision romantique?

J.-F. Angelloz.

W. Kosch. OESTERREICH IM DICHTEN UND DENKEN GRILLPARZERS (Wächter-Verlag. 1946. 55 pages).

M. Kosch ne s'est pas contenté d'écrire l'histoire du conflit austro-prussien; il a voulu montrer l'antagonisme des deux tempéraments germaniques tel que le revèle l'œuvre de Grillparzer. Celui-ci énumérait, en 1837, trois qualités qui distinguent l'Autrichien de l'Allemand contemporain : « la modestie, la saine raison humaine et le sentiment vrai ». D'autre part, Hofmannsthal louait dans son œuvre le sens autrichien de la mesure et de la « présence ». Enfin, si nous suivons Laube, nous admettrons

que Grillparzer, hostile aux ruminations métaphysiques des Allemands du Nord, se gardait de vouloir, comme eux, tout connaître, jusqu'à Dieu lui-même, et qu'une vive sensualité faisait de lui un artiste. Il fut « la plus haute et la plus poétique expression de l'Autriche », déclarait G. Freytag; il nous permet en effet de concevoir l'existence d'un type autrichien, avec lequel nous avons quelques affinités.

W. Kosch. A. STIFTER UND DIE ROMANTIK (Wächter-Verlag. 1946. 120 pages).

N'est-ce pas également caractéristique qu'un historien consacre son premier travail à un romancier? C'est ce que fit jadis M. Kosch en choisissant précisément pour sa « Dissertation » doctorale un représentant des Sudètes, Stifter. Il vient d'en publier une troisième édition remaniée et complétée. Il étudie en premier lieu les relations spirituelles de Stifter et des écrivains allemands, spécialement de Jean-Paul, puis son caractère, sa conception du monde et de l'art, ensuite les « motifs » externes ou internes empruntés aux romantiques, enfin sa technique et son style. Une œuvre de jeunesse enrichie par la maturité.

Erik Lunding. A. STIFTER. (Nyt Nordisk Forlag. Arnold Busck. Copenhague, 1946. 164 pages).

D'autres raisons poussent les chercheurs de divers pays vers Stifter, dont la renommée a grandi entre les deux guerres. Au Danemark, M. Lunding vient de l'étudier d'un point de vue existentialiste. C'est vraiment sacrifier à « la mode », car l'auteur du grand « Bildungsroman » intitulé *Der Nachsommer* (*L'été de là Saint-Martin*) n'a sans doute jamais pensé y révéler « la polarité entre l'idéalité et l'existentialité »; il a simplement voulu montrer l'ascension vers la culture, vers l'amour, vers la plénitude, d'un jeune homme guidé par un Mentor qui rappelle à s'y méprendre le Sage de Weimar. Si M. Lunding put échapper à la Gestapo, il reste prisonnier de certaines tendances ou formules germaniques, qui s'accordent mal avec Stifter; cela ne l'empêche pas d'ailleurs de nous fournir sur lui des études sérieuses, mais elles ne renouvellent pas la question. Un appendice assez inattendu sur « Kierkegaard et la critique littéraire existentialiste » prouve que, dans ce domaine, le jeune lecteur à l'Université d'Aarhus est en mesure de nous fournir des contributions fécondes.

Adrien de Meeüs. EXPLICATION DE L'ALLEMAGNE ACTUELLE. (Maréchal, Paris, Bruxelles, Liége, 1945. 263 pages).

Le titre serait présomptueux si l'auteur ne se rendait pas compte qu'il s'est simplement efforcé de résoudre l'énigme allemande : son livre est agréable, documenté, parfois amusant, et il présente en conclusion des idées intéressantes; mais il n'est pas exempt de simplifications ou généralisations erronées et même d'erreurs; en voici une : à l'Ecole de chefs de Vogelsang les jeunes gens n'ont à leur disposition que vingt livres racistes; or nous avons visité la bibliothèque de l'Ecole et nous pouvons affirmer à M. de Meeüs qu'elle renfermait plusieurs milliers de volumes, parmi lesquels les œuvres de Lénine, et d'auteurs interdits; cela ne veut pas dire que les élèves les lisaient. (Voir *Mercure* du 1er juillet 1938).

POINTS DE VUE SUISSES SUR L'ALLEMAGNE ET L'EUROPE. — Placés au centre du conflit européen comme dans une oasis, les écrivains et historiens suisses n'ont pas manqué de se demander quel serait l'avenir de l'Allemagne et celui de l'Europe.

Dès 1945, M. Paul A. Ladame publiait *Le destin du Reich* (Edit. Perret-Gentil, Genève, 252 pages), résumé historique, où il remontait aux origines de l'état prussien et montrait la Prusse poursuivant la conquête de la suprématie en Allemagne, puis le second et le troisième Reich se lançant à la conquête de l'hégémonie mondiale; il terminait par une question : « Faut-il détruire l'Allemagne? » Se tournant vers l'avenir, M. René Juvet s'inquiète de la place que les Allemands occuperont dans l'Europe future (*Die Deutschen im kommenden Europa*. Herbert Lang Verlag. Bern 1945. 95 pages). Il part de la même conception que M. Kosch et opposant à l'Allemagne du Nord et de l'Est « l'autre Allemagne », celle du Sud et de l'Ouest, il préconise une organisation fédérative, où l'influence néfaste de la Prusse serait neutralisée par celle des états méridionaux.

La contribution principale (*Die deutsche Frage*. Eugen Rentsch-Verlag 1945. 252 pages) a été fournie par l'historien bien connu M. W. Röpke, Allemand émigré depuis longtemps en Suisse, où il est professeur à l'Institut universitaire des hautes études internationales de

Genève. Partant de ce qu'il appelle avec raison « la tragédie d'un grand peuple », M. Röpke demande au passé d'expliquer le présent et exprime le vœu qu'on règle enfin pour toujours la « question allemande ». Il propose une solution qui consiste en une triple révolution : morale, politique, économique et sociale. En ce qui concerne la deuxième, il croit nécessaire de détruire l'empire bismarckien, de refouler la Prusse jusqu'à l'Elbe, qui deviendrait ainsi le *limes* de l'Occident, de créer une Confédération d'états allemands autonomes. La solution de M. Röpke s'accorde donc elle aussi avec les idées de M. Kosch, mais elle laisse de côté la question autrichienne, prouvant ainsi que l'histoire a beaucoup progressé depuis 1740; d'autre part, elle paraît orientée contre la Russie soviétique, qui est à Weimar comme elle est à Vienne. Il ne s'agit plus maintenant d'un conflit entre deux pays : il s'agit de l'Europe, qui sera ou qui périra.

Max Picard. HITLER IN UNS SELBST. Rentsch Verlag. Zurich 1946. 272 pages.

L'ouvrage de M. Picard a fait sensation. Sans méconnaître ce que l'hitlérisme a de spécifiquement allemand, il le considère comme la manifestation fatale d'une époque, qui n'a plus le sens de la coordination et de la durée, où l'homme sans souvenir et sans évolution vit dans l'instant et perd le sens des valeurs fondamentales. Le visage d'Hitler, que M. Picard étudie en spécialiste de la « physiognomie », lui apparaît comme l'extériorisation de ce qui est à l'intérieur de chaque individu. Nous avons tous Hitler en nous : ne nous étonnons pas qu'il soit devenu l'homme de l'époque. La thèse est curieuse et parfois soutenue avec habileté; elle intrigue et intéresse sans suffire et sans convaincre.

J. F. A.

BELGIQUE

En me confiant la chronique de Belgique, la direction du *Mercure de France* soulignait son désir de voir les écrivains belges retrouver, dans la Maison reconstruite, et, bien que fidèle à son passé, large ouverte au présent et à l'avenir, la place qu'ils y eurent jadis. Le souhait des Belges n'est pas moins vif de reprendre contact avec une tradition qui nous a trop longtemps manqué, spécialement dans l'ordre littéraire. Le public lettré, qui s'est accru dans une large mesure, et nos jeunes de toutes classes, les Flamands comme les Wallons, aspiraient au retour du « messager » de la vie spirituelle française en ses plus larges expressions.

La Belgique a connu, pendant l'occupation, une animation intellectuelle particulière, en dépit du refus de toute activité publique d'un nombre, d'ailleurs réduit, de créateurs et d'interprètes. L'isolement a favorisé la mise en valeur de nos ressources nationales, au théâtre, notamment, et en ce qui touche à la musique. L'édition prit un développement anormal. Les livres de pure littérature, échappant pratiquement à la censure, ont révélé de beaux talents. Ceux qui n'ont pas publié n'en ont pas moins écrit; et le bilan de cette production, dans les deux langues nationales, mérite qu'on s'y arrête.

Pour ce qui est des lettres flamandes — précisons : d'expression néerlandaise — une première évidence s'impose. La fin de la guerre et l'après-guerre ont été marquées par le détachement complet des jeunes écrivains de la littérature de terroir, folklorique et pittoresque qui fit le succès des romanciers les

plus cotés des trois dernières décades. Les lecteurs eux-mêmes se sont détournés de ces auteurs pour se rallier à la tendance « européenne » dont se réclamaient les Auguste Vemeylen, Karel van de Woestijne et autres animateurs du groupe « Van Nu en Strak » (d'Aujourd'hui et de Demain). Les survivants de ce mouvement, Fernand Toussaint van Boelaere et Herman Teirlinck, inspirent les nouvelles couches. Le premier a publié deux romans, *L'aventure barcelonaise* et *Majorque et les Nymphes,* ainsi qu'un troisième volume de ses *Souvenirs* (1910-1940), un recueil de vers et une traduction de *Gaspard de la Nuit.* Il vient d'obtenir le Grand Prix quadriennal de la Littérature flamande. Herman Teirlinck a publié deux nouveaux romans d'une incidence universelle, *Marie Speermalie* et *Rolande à la mèche de cheveux.* De la génération intermédiaire il faut retenir les deux volumes d'essais de Raymond Herremann; les nouvelles, d'un style très français par la sobriété et la subtile élégance, de Willem Elschot; le dernier roman de Gérard Walschap; les *Souvenirs* nuancés de Maurits Roelants. Parmi les poètes : R. C. Buckincx, Herwig Hersen, imprégné d'hellénisme; Karel Jonckeer de qui *Le Miroir de la Mer* a des accents de chef-d'œuvre, et Bert de Corte dont le vers, aux résonances profondes, fait songer à Baudelaire. Il vient de faire paraître une traduction néerlandaise des *Fleurs du Mal.*

Il ne s'agit point ici d'un palmarès, et nos citations sont indicatives. Il conviendrait d'y ajouter des noms comme ceux de Lode Baekelmans, président de l'Association des Ecrivains flamands, bibliothécaire en chef honoraire de la ville d'Anvers, qui fut l'ami de Georges Eekhoud et a créé à sa mémoire une section spéciale du Musée de la Littérature flamande; aussi, de Julien Kuypers, de Johan Daisme, de Paul Louis Boon, de Piet Van Allen, du très jeune Hubert Lampo, auteur de *Don Juan et la dernière nymphe* et d'*Hélène Defraye,* œuvres dont tirerait gloire n'importe quelle littérature. Les derniers ont moins de trente ans. L'évolution qu'ils montrent hausse la signification d'un apport qui a déjà choisi ses directions et ses assises.

Il est d'autre part des écrivains flamands d'expression française. Les grands aînés qui fondèrent notre école nationale l'étaient pour la plupart et leur place fut grande au *Mercure.* Faut-il rappeler les noms glorieux d'Emile Verhaeren, de Rodenbach, de Van Lerberghe, d'Eugène Demolder, de Max Elskamp, de Georges Eeckoud, celui de Grégoire Le Roy, disparu en 1943, celui de Maurice Maeterlinck, toujours bien vivant et auquel notre Pen Club d'expression française vient d'offrir sa présidence d'honneur? Après eux, un André Baillon, un Horace Van Offel (sa triste attitude et sa fin misérable en Allemagne n'interdisent pas de rendre justice à son œuvre), un Georges Virrès, mort récemment, un Frans Hellens, que ses derniers ouvrages,

dont *Moreldieu*, et l'ensemble de son œuvre nous justifient de proposer pour le Prix Nobel, les « Bruxellois » Fernand Crommelynck et t'Serstevens? Tous appartiennent à la Littérature française aux mêmes titres que n'importe quel de Wallonie ou de France. Pourquoi la lignée en serait-elle rompue?

Quant aux Wallons de qui la langue exclusive est le français, nulle question ne se pose — sinon peut-être la fin du long exil qui pèse encore sur leur production. Pour un Fernand Severin, pour un Hubert Krains, un Albert Mockel, un Maurice des Ombiaux, un Jean Tousseul (ces trois sont morts depuis 1940), combien des nôtres ont-ils trouvé audience hors nos frontières? Il a fallu la guerre et l'initiative de certaines entreprises d'édition (Collection Nationale, Renaissance du Livre) pour que l'on reconnût, en Belgique même, l'existence de talents en vérité plus nombreux et tout autant marqués d'originalité et de signification, en terre wallonne qu'en terre flamande.

Bien que les citations soient fastidieuses, je voudrais dans cet aperçu liminaire étayer par des noms et par des titres le fait de cette affirmation. Voici sans autre ordre et depuis 1940 les témoignages et les témoins.

ROMANS, CONTES, NOUVELLES : Charles Plisnier : *Meurtres*, *L'Homme nocturne*, *Une voix d'Or*, *Croix de Vénus*, *Mères*. Marcel Thiry : *Echec au Temps*. Marie-Thérèse Bodart : *La Moisson des Orges*. Marie Duvivier : *L'Homme pointu*. Dominique Rollin : *Les Marais*. Madeleine Bourdouxhe : *Sous le Pont Mirabeau*. O. P. Gilbert : *La Citadelle Baudouin*. Constant Burniaux : *Les Temps inquiets* (3 vol.). Blanche Rousseau : *Marceline*. Jean Dominique : *Une Syllabe d'Oiseau*. Richard Dupierreux (Prix Triennal) : *Courrier d'Orient*. Charles Louis Paron (Prix André Baillon) : *Et puis s'en vont*, *Zwadko le Cheval*.

ESSAIS : Marie Delcourt : *Le Siècle de Périclès* (Prix Quinquennal de la critique), *Images de Grèce*. Gaston Colin : *Les Eternels*, *Souvenir de Béatrice*. Roger Bodart : *Montherlant*. Jean Hubeau : *Les Grands Mythes de Rome* (Prix Quinquennal). Léopold Levaux : *Quand Dieu parle*. Carlo Bronne : *Léopold Ier et son Temps*, *Esquisse au Crayon tendre*. Lucien Christophe : *Charles van Lerberghe*.

POÉSIE : Lucien Christophe (Prix Triennal) : *Ode à Péguy*. Charles Plisnier : *Ave Genitrix*, *Périple*, *Sacre*. Roger de Launay : *Carnet de Campagne*. Auguste Marin : *Le Front aux Vitres* (De Launay et Marin sont tombés au combat en 1940). Maurice Carême (Prix Triennal : *Femme* et *Mère*. Roger Bodart (Prix Triennal) : *La Tapisserie de Pénélope*. Jean Mogin : *La vigne amère* (Prix des Poètes). Marcel Thiry : *Poèmes choisis*. Pierre Nothomb : *Clairière*. Georges Guérin : *Prière pour un Songe*. Armand Bernier : *Dans les Vergers de Dieu*. Noël Ruet : *Châteaux d'Enfance*.

THÉATRE : Georges Sion (Prix Triennal) : *La Matrone d'Ephèse*. Max Deauville : *Vincent Van Gogh*. Raymond Gérôme : *Obéron*. Herman Closson : *Les quatre fils Aymon*, *La part du feu*. Marie-Thérèse Bodart : *Et Adam répondit*.

J'en oublie — mais la moisson suffit, des épis qui émergent au hasard d'un coup d'œil sur le champ foisonnant. Au surplus, j'ai hâte d'échapper à la balance géographique. Elle néglige bien des « anciens », bien des « nouveaux ». J'aurais dû parler de Georges Rency, d'Henri Liebrecht, d'Alex Pasquier, de Louis Piérard, de Maurice Gauchez, de Théo Fleischman, de Paul Bay, de Pierre Demeuse, de Terwagne, de Gustave Van

Zype, d'Alexis Curvers, de Tumerelle, de Ghelderode, de Suzanne Lilar (auteur du *Burlador*), d'Eugène Baie, de Jean Milo, de L. Dumont-Wilden, d'Hubert Colleye, de Charles Bernard... saluer la mémoire d'Eric de Haulevile, de Camille Melloy, de D. J. d'Orbaix, celle de Georges Marlow, qui vient de nous quitter. Successeur d'Eeckoud comme correspondant du *Mercure de France*, il vivra davantage dans le souvenir de ses lecteurs. J'aurais dû dire l'activité de la *Maison des Poètes* qui réussit à publier sous l'occupation 120 titres. Et dire aussi le mouvement des revues, des tribunes, des cercles de conférences. Toute cette vie s'ordonne, s'organise, autour de la *Maison des Ecrivains*, fondée l'an dernier, en commémoration de Camille Lemonnier dont elle abrite le « Musée » et qui déjà réunit presque tous nos groupements et associations de langue française. Mon propos n'était que de donner l'essentiel de notre contribution littéraire, sous le signe de la grande Présence. Il serait aisé de dégager, en Peinture et en Musique, la même continuité de tradition, la permanence du courant réciproque qui faisaient dire à F. Toussaint van Boelaere : *« Nous sommes tous, Belges, Flamands et Wallons, de culture française. »*

Désormais, nous suivrons sans distinguer les origines, les manifestations de la pensée et de l'art en notre pays qui a d'avance répondu aux interrogations. Dans l'Europe dévastée — et pour le monde qui se cherche — il n'a pas désespéré de la *clarté* séculaire, de la Patrie et de l'Esprit sauvés.

René Lyr.

LIVRES.

Marcel Thiry : *La Belgique pendant la Guerre* (Lib. Hachette). Paul Bay : *Trop d'Imagination* (Editions ASAF, Bruxelles). Théo Fleischman : *Un curieux récit de Waterloo* (Editions Meddens et C°, Bruxelles). Emile V. Witmeur : *Trajectoires*, roman (Ed. Soledi, Bruxelles). Roger Bodart : *La Tapisserie de Pénélope*, poèmes (La Maison des Poètes, Bruxelles). Eugène Herdies : *Jardins* (La Renaissance d'Occident, Bruxelles). Françoise Lilar : *Poèmes du Dimanche* (Ed. des Artistes, Bruxelles). Jeanne Alex : *Les Enfants du Hameau* (Ed. Lielens, Bruxelles) ; *Les Pilotis* (La Renaissance du Livre). Jean Delaet : *Dernières Escadrilles 40* (Lettres Latines, Bruxelles). Maurice Casteels : *La Propriété artistique* (Maison d'Edition J. Rahez, Bruxelles).

THÉATRE.

Saison copieuse et brillante, marquée surtout par l'activité du Théâtre Royal du Parc, sous une sextuple direction, où se rencontrent auteurs, comédiens, metteurs en scène. La création de *Mon Faust* de Paul Valéry fut la réalisation la plus importante, le sommet de ses efforts sur le plan de la pure esthétique. L'œuvre inachevée du grand poète a trouvé là son interprétation parfaite, et l'on souhaiterait que la troupe du Parc pût en recueillir sa récompense à Paris.

Parmi les autres réussites de cette scène, il convient de signaler deux spectacles belges : *Et Adam répondit*, de Marie-Thérèse Bodart, *Borgia*, d'Herman Closson.

Les lendemains de la guerre ont vu se former avec l'appui de l'Etat deux compagnies — l'une de langue française, l'autre d'expression flamande — constituant le *Théâtre National*. La première est placée sous la direction de MM. Jacques et Maurice Huysmans, directeurs des *Comédiens Routiers ;* la seconde sous celle de M. De Ruyter. Le but principal est l'éducation du public populaire, grâce à des représentations itinérantes en province. Subsidiairement, les promoteurs envisagent la création d'un *Théâtre pour enfants* et d'une troupe réu-

nissant nos meilleurs éléments en vue de toucher l'élite et capable de représenter la Belgique à l'étranger.

D'autres initiatives attestent la renaissance de la vie théâtrale : *Spectacles du Palais*, *Galas classiques* de Charles Mahieu, *Rideau de Bruxelles* de Claude Etienne, l'*Equipe* de F. Piette, *Tribune dramatique*, etc...

Un *Cycle du Théâtre* a occupé la tribune de l'Alliance Française, avec la collaboration de Charles Dullin, d'André Barsacq, entre autres.

L'une des réalisations les plus intéressantes et fécondes de ces dernières années a été la fondation des *Jeunesses Musicales* et des *Jeunesses Théâtrales*, sous l'impulsion de Marcel Cuvelier, Directeur de la Société Philharmonique. Elles comptent des milliers de jeunes membres, élèves des écoles publiques et libres. L'initiative belge s'est étendue à la France et prendra sans doute un caractère international.

Le Poste français de Radiodiffusion Nationale, sous la direction générale de Théo Fleischman, prend sa large part de nos « orientations ». La Comédie-Française, la Troupe de la Radio française sont venues en ses studios. Celle-ci interpréta l'adaptation de *Thérèse Desqueyroux*. L'émission théâtrale du jeudi, réglée par L. P. Kammans, sollicite l'intérêt des auditeurs nationaux et internationaux. *La Vie Intellectuelle* quotidienne, d'autre part, tient le pouls de nos activités en tous domaines. Tous événements littéraires, scientifiques, artistiques, y sont projetés dans leur vivante incidence. Les « interview » captent le message des voix françaises enregistrées au passage : Duhamel, André Gide, François Mauriac, Jules Romains, Jean-Paul Sartre, Garaudy, Pasteur-Vallery-Radot, le duc de Broglie, Maurice Garçon, de Bénouville, Mario Roques, Léon Blum, Marc Blancpain, André Maurois, Achille Ouy, Julien Benda, Paul Pasquier, directeur du Théâtre de Lausanne, René Roulet, écrivain de Suisse romande...

Le *Festival International du Cinéma et des Beaux-Arts* se tiendra à Bruxelles en juin prochain.

BEAUX-ARTS.

Parmi les manifestations artistiques ayant revêtu un caractère d'échange entre la France et la Belgique, rappelons les expositions *Braque, André Lhote, Matisse et Picasso, Vuillard;* l'exposition *Van Gogh, Trente-cinq années d'activité* de la *Galerie Giroux, la Tapisserie française*, auxquels ont fait pendant *Cent Années de la Gravure belge* et la *Jeune Peinture belge* à Paris.

Les influences s'avèrent réciproques, dans la longue période de débats qui s'ouvrit au début du siècle. A cet égard, la rétrospective de la Galerie Giroux fut pleine d'enseignements. Dans le fastueux cortège des valeurs dont cette salle fut le champ clos, l'on retrouvait les Belges Evenepoel, Boulenger, Auguste Oleffe, Jakob Smits, Louis Thevenet, Eugène Laermans, Gustave De Smet, le plus grand des vivants, *James Ensor* (il a eu 87 ans le 13 avril dernier), Permeke, et les Français Toulouse-Lautrec, Bonnard, Vuillard, Guillaumin, Marquet, Dunoyer de Segonzac, Derain, Laprade, Modigliani... Tout est devenu classique, chez ceux-ci qui répondaient aux nécessités picturales et résolvaient dans l'équilibre les nécessaires contradictions de l'esprit novateur. L'axe de ces définitions, en dépit de la couleur, de la puissance des nôtres, conduit au Sud, comme la lumière qui fit le cri de Van Gogh, comme l'humanisme qui sauvera l'art abstrait. La haute leçon de style des Tapisseries françaises achève d'en convaincre, qui composent le plus beau livre à la gloire d'un peuple de qui le secret reste sa terre.

R. L.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

PROPOS SUR LA TRADITION ET LE TEXTE SHAKESPEARIENS (1). — Il faudrait plus de deux pauvres pages pour rendre justice au magnifique travail qui, s'ajoutant à d'autres dont elle est l'auteur, vient d'augmenter la dette de gratitude contractée par les fervents de Shakespeare envers Mme Long-

(1) *Sources for a Biography of Shakespeare*, by E. K. Chambers (Oxford University Press, 1946, 80 p.). — *Shakespeare retrouvé*, par Mme Longworth Chambrun (Paris, Larousse et Plon, 1947, 484 p.).

worth Chambrun. N'ayant pas sous la main son *Shakespeare Rediscovered* de 1937, je ne suis pas sûr que cette édition française y ajoute grand chose quant au fond. Plusieurs ouvrages parus depuis lors n'y sont pas mentionnés. Peu importe, car le propos en est trop ample pour qu'il souffre de ne pas porter, dans une bibliographie qui ne cesse de s'accroître, quelques titres de plus ou de moins. L'auteur les connaît sûrement, comme elle connaît à merveille non seulement l'œuvre et la vie du poète-acteur, mais tout ce que l'on a écrit sur l'un et sur l'autre, non moins que l'histoire détaillée de leur époque. C'est cet homme, cette œuvre, ce monde qu'elle nous restitue avec une aisance qui rend passionnante la lecture de son livre : tout cela lié et fondu comme dans la réalité.

Le titre indique assez que son but est de rendre à Shakespeare la paternité de l'œuvre connue sous son nom. Elle n'a pas le loisir de discuter les hypothèses baconienne, rutlandiste, derbyste et *tutte quante*, ni ne s'en soucie, emportée qu'elle est par son ardeur convaincante. Je suis « stratfordien », et donc d'accord avec elle, sans attribuer à cette question de paternité l'importance qu'elle tend à revêtir un peu excessivement aux yeux de nombreux Français. Mais on ne saurait trouver dossier plus abondant ni mieux exploité à l'appui de la thèse stratfordienne. Il faut toutefois se souvenir que la thèse repose sur un petit nombre de données strictement historiques, et surtout sur des traditions discutables et discutées. De plus, si on les admet, le texte même de l'œuvre prête, lui aussi, à la discussion. Il est intéressant d'indiquer, par quelques exemples, la position de Mme de Chambrun vis-à-vis de ces traditions et de ce texte.

D'abord le texte. Un noyau de drames et de comédies est généralement attribué à Shakespeare : c'est ce qu'on appelle le « canon ». Parmi elles, certaines ont dû être écrites en collaboration. Sur la part respective des collaborateurs, les avis diffèrent. Celui de Mme de Chambrun est plausible et légitime. La controverse ne peut porter que sur une autre série de pièces où l'on a des raisons de croire que Shakespeare a pu mettre la main. C'est ici surtout que les critiques ne sont plus d'accord. Pour juger équitablement l'attitude de notre auteur, il faut lire tout son livre : des attributions qui peuvent paraître aventurées, et faites à l'indicatif là où le conditionnel conviendrait mieux, sont corrigées en fin de volume par une liste des œuvres de Shakespeare où seuls les *Deux Nobles Cousins* prêtent à la discussion. Des autres pièces plus ou moins apocryphes, l'auteur dit que Shakespeare « composa *ou* » (je souligne ce terme restrictif) « mit en scène » *Gowry*, le *Prodigue de Londres* et la *Tragédie d'Yorkshire*. Publiées à partir du troisième in-folio, elles sont précédées du nom de Shakespeare. Pourquoi pas *Locrine* et d'autres, publiées tardivement elles aussi, et qui portent ses initiales? Parce qu'elles

n'ont pas été jouées au « Globe » : est-ce une raison suffisante?

Ce ne sont là que points de détail. *Shakespeare retrouvé* mérite qu'on insiste surtout sur ce qui en fait le prix : l'abondance et la précision du savoir, la sensibilité littéraire. Sur la personne même de Shakespeare auteur, sa biographe accueille largement des traditions discutées. Rien à redire à cette attitude, que partagent dans l'ensemble les plus hautes autorités. Impossible de présenter les arguments favorables avec plus de talent. On voudrait voir débattues les objections : mais il faudrait allonger le livre de moitié.

L'essentiel est de ne pas être dogmatique en ces matières, et d'accepter pour hypothèses vraisemblables, sans plus, beaucoup d'opinions ou d'anecdotes relatives à la vie et à l'œuvre du poète : par exemple les interprétations biographiques des *Sonnets*, ou l'affaire Lucy, ou la mort « papiste » de Shakespeare. Le souci de la nuance, sur ces points et sur d'autres, distingue Mme de Chambrun comme aussi Sir Edmund Chambers, dont elle proclame l'autorité, dans ses récentes *Sources*, résumé d'une longue carrière. Ce savant a posé de manière concise, précise, complète, définitive, les bonnes règles de toute biographie shakespearienne. Dans un travail très court, il a trouvé moyen d'énumérer et de classer dans leur entier les sources de cette biographie et d'établir une méthode critique illustrées d'exemples. Il a écrit notamment trois pages admirables sur l'attitude qu'il convient d'observer devant la tradition : cette attitude, conclut-il, « ne doit être ni crédule, ni complètement sceptique, mais critiquement équilibrée ». Le précepte s'appuie sur des cas concrets. Le plus bel éloge qu'on puisse faire du livre de Mme Longworth Chambrun est peut-être qu'elle s'y est conformée, et que chez elle l'enthousiasme n'aveugle point la raison.

Jacques Vallette.

Livres

UNE ÉPOUSE GRONDE DANS LA NUIT, OU LES 36 SERMONS DE MADAME CAUDLE, par *D. Jerrold*, trad. Chassé (Paris, Éd. Universelles, 1946, XXI-231 p., 150 f.). — Jerrold fut très en vogue il y a cent ans. On se souvient encore, et à juste titre, de ce recueil paru dans *Punch* à l'origine. Fort bien traduit et préfacé, il mérite encore qu'on le lise. On y trouvera un tableau des milieux petits-bourgeois de l'époque et le récit plein d'humour des jérémiades auxquelles une épouse acariâtre, au temps de Daumier et des illustrations originales ici reproduites, soumettait son mari résigné.

LITTLE REVIEWS ANTHOLOGY 1946, ed. by *D. V. Baker* (London, Eyre & Spottiswode, 1946, 229 p., 9 s.). — Une activité intense règne dans quantité de revues anglaises mal connues chez nous et dont une liste complète et raisonnée n'est pas le moindre mérite de ce volume. A qui veut se faire une idée de cette vie littéraire si intéressante, on ne saurait trop recommander le compendium où D. V. Baker en a rassemblé le plus caractéristique et le meilleur. Des noms connus s'y donnent rendez-vous. Parmi les conteurs, entre autres, H. E. Bates et W. Sansom. Parmi les poètes : Watkins, Thomas, Reed, Muir, Day Lewis, Anne Ridler. Parmi les essayistes et critiques : Stephen Spender (« L'écrivain dans un monde régi par la nécessité ») ; E. Bowen (« Notes sur la composition d'un roman ») ; D. S. Savage (« Perspectives du poète ») ; V. S. Pritchett (« Rex Warner »). D'autres articles sur l'art et la démocratie, la fonction de la critique, Malraux, H. Miller, etc. Bref, le

panorama le plus commode de la vie littéraire anglaise en 1946 pour qui n'a pas le temps ou les moyens d'aller aux originaux.

ROBERT BRIDGES, by *G. S. Gordon* (Cambridge Univ. Press, 1946, 38 p., 1 s. 6 d.). — Conférence dont l'auteur a connu l'ancien Poète Lauréat et rapporte sur lui des souvenirs personnels. Il étudie aussi sa poésie, surtout le *Testament of Beauty*, et sa prose, avec de longues citations à l'appui.

BRITISH DRAWINGS, by *M. Ayrton*. — BRITISH ANGLERS' NATURAL HISTORY, by *E. G. Boulenger*. — ENGLISH GLASS, by *W. B. Honey*. — LIFE AMONG THE SCOTS, by *J. A. Smith*. (London, Collins, 1946; chaque vol. 48 p., 3 s. 4 d.). — Chacun de ces volumes de la série « Britain in Pictures », de format grand in-8°, renferme 8 planches en couleurs et de 20 à 30 illustrations en noir et blanc. Le texte est rédigé par des spécialistes connus. Les reproductions sont délicates et choisies avec goût; certaines sont d'une poésie vieillote et charmante. L'exposé, de caractère historique et critique, est en général dense et précis, à défaut d'être très détaillé. Cette série ouvre quantité de jours sur les arts plastiques et décoratifs, et sur la vie, en Grande-Bretagne.

THE COURSE OF ENGLISH CLASSICISM, by *Sherard Vines*. — SOME RELIGIOUS ELEMENTS IN ENGLISH LITERATURE, by *Rose Macaulay*. — POETRY IN FRANCE & ENGLAND, by *Jean Stewart*. (London, Hogarth Press, chaque vol. 160 p., 5 s.). — De ces trois livres, qui font partie de la série « Hogarth Lectures », les deux derniers sont peut-être les plus profitables parce qu'ils partent de définitions bien posées. Tous sont informés, instructifs, abondants en idées générales et en exemples, méthodiquement divisés et conduits, propres à ouvrir l'esprit d'un étranger sur leurs sujets respectifs. S. Vines montre les principes du classicisme peu à peu développés dans la littérature anglaise et y conservant des caractères proprement anglais; on voudrait voir la démonstration poussée au-delà de la fin du XIX° siècle. R. Macaulay part avec une théorie qu'elle suit sans prétention et en souplesse : la littérature religieuse procéderait d'un conflit qui change d'objet et de forme avec les époques (p. ex. entre l'esprit anglais et l'esprit latin, l'humanisme et les Eglises, l'anglicanisme et le puritanisme, etc.). J. Stewart fait ressortir les parallèles et les divergences des poésies anglaise et française depuis les débuts jusqu'à Rimbaud et Claudel. Elle connaît à fond nos critiques et nos poètes, qu'elle entend de façon à faire envie aux Français eux-mêmes; elle fait très bien le départ entre les théories et les œuvres; son livre doit intéresser également les lecteurs des deux pays.

HOW LIKE A WILDERNESS, by *R. Gant* (London, Gollancz, 1946, 160 p., 6 s.). — Aventures d'un parachutiste du débarquement en Normandie, fait prisonnier et envoyé en stalag, d'où il s'évade lors de l'avance alliée. Récit circonstancié, mouvementé, pittoresque, parfumé de bonne humeur et de fraternité humaine dans le danger et la misère, où Roland Gant s'est fait des amis pour la vie (parmi eux le maire de Mortagne).

RACHEL, by *March Cost* (London, Collins, 1947, 479 p., 10 s. 6 d.). — Vie romancée à la première personne de la tragédienne fêtée en France et en Angleterre; histoire intime et sentimentale pleine de relief et de couleur. Elle se lit avec plaisir, tout en instruisant sans effort les amateurs de documents digérés.

MODERN FRENCH LITERATURE, 1870-1940, by *D. Saurat* (London, Dent, 1946, VII-144 p., 12 s. 6 d.). — On reste sur sa faim, le livre est trop court pour un sujet si vaste : ce n'est pas un manuel satisfaisant. Mais vise-t-il au manuel? Il suppose chez le lecteur quelque familiarité avec la matière traitée. Les opinions tranchées de l'auteur appellent la discussion dans la nuance, et combien plus dans les idées générales qui foisonnent chez ce savant et loyal défenseur de notre culture à l'étranger. Barrès, Loti, surtout France (bravo, excepté pour l'*Histoire contemporaine* trop bas estimée) paraissent mis en leur juste place; non Sainte-Beuve, ni Rimbaud et sa descendance. Des filiations sont ingénieusement proposées, d'autres vous laissent perplexe. Il est bon de défendre Hugo, qui en a toujours besoin, mais non d'en faire partout un point de référence. La politique et la religion doivent être reconnues dans leur rôle éminent : non jusqu'à en faire un fil où pendre une lessive parfois disparate. Au total, M. Saurat ne se laisse pas aveugler par le parti-pris. Son livre provoquera souvent la protestation, mais il n'est jamais sot ni indifférent; il existe; aucun autre travail d'ensemble ne nous conduit jusqu'à une date aussi

récente, réserve faite de quelques omissions.

ROMANCIERS AMÉRICAINS CONTEMPORAINS (Cahiers des Langues modernes, Paris, Didier, 1946, 326 p.). — Entreprise utile et courageuse, vu la difficulté fréquente qu'ont eue à se documenter les auteurs de cette collection d'essais. La plupart ont pour objet des écrivains envisagés soit d ensemble, soit sous un aspect particulier. Quelques études générales cependant. Entre autres celle où E. Gilson définit le rôle du roman américain dans la culture occidentale, ou celle de J. L. Brown sur les tendances de ce roman aujourd'hui. Une bibliographie commode en fin de volume.

THE INWARD ANIMAL, by *Terence Tiller* (London, Hogarth Press, 1943, 60 p., 5 s.). — Encore un poète chez qui la guerre n'est pas un motif en soi, mais l'occasion de s'exercer offerte à une sensibilité et à un talent originaux. On assiste ici au déroulement d'un drame : le renouvellement d'une âme. Détresse morale d'abord, puis révolte, puis adaptation progressive. Le premier et le dernier poèmes sont particulièrement émouvants, où le fait de la mort et de la naissance, dans le monde actuel et chez le poète, est analysé et figuré avec une lucidité qui n'exclut pas une intense émotion.

LIVRES REÇUS. — *La solitaire*, par Mea Allan, trad. Loisy (Paris, Le Myrte, 1946, 222 p.). — *Le chemin solitaire*, par V. Wolfson, trad. Bernard-Derosne (Paris, Nagel, 1946, 294 p., 195 fr.). — *Tragédie birmane*, par G. Orwell, trad. G. de Saix (Paris, Nagel, 1946, 342 p., 190 fr.). — *L'homme comblé*, par Louis Bromfield (Paris, Stock, 1947, 232 p., 150 fr.). — *Vacances de septembre*, par R. C. Sherriff, trad. Méker (Paris, Julliard, 1946, 268 p., 150 fr.). — *Bataille d'un jour*, par V. Sheean, trad. Jonquières (Paris, Julliard, 1947, 256 p., 150 fr.).

Revues.

THE SEWANEE REVIEW, Winter, 1947. — A côté de la *Kenyon Review*, déjà signalée ici, la *Sewanee* est un bel exemple de la distinction que sait atteindre la culture littéraire en Amérique. A part un fragment de roman inédit de Katherine Anne Porter, qui se passe à la Vera-Cruz, et un article de Montgomery Belgion (encore mal connu en France, mais qui le sera mieux avant peu) sur Melville et *Moby Dick*, l'intérêt de cette livraison tient surtout à la poésie : notamment le *Canto LXXVI* de Ezra Pound, et d'excellentes études sur le poète J. P. Bishop, sur la poésie américaine de 1920 à 1940, et sur la poésie récente de T. S. Eliot (où la cohésion intérieure de ses images et de ses motifs est bien mise en lumière).

OUR TIME, March 1947. — Littérature : un article dit l'influence du public et celle des bibliothèques circulantes sur le roman victorien; un très intéressant examen de conscience du poète Roy Fuller, *Intellectuals in the Modern World*. Cinéma : deux essais (sur le cinéma en Tchécoslovaquie, et sur la scène et l'écran). Musique : une page et demie sur Stravinsky. Un excellent article illustré sur la peinture des cavernes australiennes.

THE CORNHILL, Spring 1947. — Suite à l'article du numéro précédent sur Henry James. Suite et fin des lettres inédites de Ruskin à Effie Gray, avec un épilogue assez sinistre. Du même Ruskin, P. Quennell retrace l'éducation. Un article subtil, à demi fantaisiste, sur les rapports possibles d'un paysage et d'un personnage gallois avec le poème de Coleridge *Kubla Khan*.

THE POETRY REVIEW, April 1947. — Trois articles utiles sur Sir Philip Sidney, Robert Frost, et la poésie américaine récente.

ÉCONOMIE-FINANCES

A LA RECHERCHE D'UN EQUILIBRE ECONOMIQUE. — L'année 1947 doit marquer, d'après les conclusions de la Commission du Plan, le début de la reprise économique. Elle décidera de l'orientation du pays pour une très longue période, car pendant son cours seront engagés les premiers efforts de modernisation. Année lourde de conséquences pour la vie française. Il est intéressant de faire aujourd'hui le point des espérances et des réalités.

Sur le plan de la production, la situation continue à s'améliorer. Par rapport à 1938, l'indice général est de 88 %. L'extraction houillère se maintient à 115 % ; la consommation d'énergie électrique de la région parisienne atteint 155 % ; la production de gaz, 136 % ; l'activité commerciale de la S. N. C. F., 118 % ; la production de l'acier, 85 % de 1938, a doublé depuis un an.

Dans le domaine agricole, les progrès sont moins nets. Si le cheptel s'est reconstitué, la production sucrière ne dépasse pas 80 % de 1938, celle du blé, 75 % des prévisions et celle du vin, avec 43.770 hl, 57 % de l'avant-guerre.

Deux problèmes dominent toujours la vie économique : celui de la main-d'œuvre et celui de l'énergie.

Pour la main-d'œuvre, les prévisions du Plan Monnet demeurent très en deçà des réalités.

Il faut envisager dès maintenant le rapatriement des prisonniers allemands et prévoir le remplacement de ces 560.000 travailleurs dont 45 % sont utilisés aux travaux des champs, 50.000 dans les houillères et 60.000 à la reconstruction.

Sans doute envisage-t-on d'en conserver 100.000 comme travailleurs libres. En outre, un accord a été passé avec l'Italie pour l'immigration de 200.000 Italiens. Mais, même si ces chiffres sont atteints, ils resteront très inférieurs aux besoins de main-d'œuvre estimés, par le Commissariat Général au Plan, à 250.000 personnes en sus des 560.000 prisonniers allemands.

Ce défaut de main-d'œuvre risque particulièrement de se faire sentir dans les secteurs les plus importants de l'activité et notamment dans les mines, (où le rendement quotidien du mineur de fond plafonne à 966 kgs contre 1.220 kgs avant guerre), l'industrie des métaux, la sidérurgie et le machinisme agricole, dans les textiles et dans les travaux publics...

Dans l'avenir, d'ailleurs, la situation pourra s'améliorer, puisque la reprise de la natalité est incontestable et que le chiffre total des naissances a dépassé 900.000 en 1946 et que, par ailleurs, la mortalité infantile revient actuellement à des taux au niveau de l'avant-guerre. Mais des mesures demeurent indispensables dans l'immédiat, d'une part pour assurer une immigration rapide, d'autre part pour conserver, s'il est possible, un certain nombre de prisonniers allemands en France.

En ce qui concerne l'énergie, il convient de rappeler qu'en février 1947 la France n'a reçu que 627.000 tonnes de charbon venant de l'étranger contre 1.840.000 avant guerre. Or les disponibilités de 1938, qui permettaient de couvrir les besoins courants de l'économie, seraient actuellement insuffisantes pour couvrir en outre ceux de la reconstruction.

La production qui, d'après le Plan Monnet, devait être de 55 millions de tonnes, ne semble pas devoir excéder 53 millions et les importations escomptées demeurent hypothétiques.

Sans doute un accord vient-il d'être passé avec les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, qui doit laisser à la France tout le charbon de la Sarre et proportionner les attributions en provenance de la Ruhr à la production de ce bassin. Au total, la France disposerait de 450.000 tonnes par mois sur les quantités réparties par l'Organisation européenne de charbon, au lieu des attributions actuelles de 200.000 tonnes.

Il ne faut pas, néanmoins, se faire trop d'illusions sur les résultats de cet accord. Avec les 6 millions de tonnes provenant des États-Unis et les 1.200.000 tonnes escomptées de Pologne (dont nous ne recevons d'ailleurs actuellement que la moitié par suite des difficultés de transports), nous sommes loin des 12 millions de tonnes de charbon indispensables.

Ainsi, dans l'hypothèse la plus optimiste, nos ressources charbonnières n'excèderont-elles guère 64 millions au grand maximum. Or, le Plan Monnet chiffre nos besoins entre 64 et 74 millions de tonnes.

Un appel supplémentaire aux Etats-Unis sera donc indispensable si nous voulons réaliser le Plan, à moins — hypothèse à peu près irréalisable — que les mines de charbon de la Haute-Silésie qui en 1941 produisaient 101 millions de tonnes, ne soient mises en commun pour les besoins européens, comme le sont les mines de la Ruhr et de la Sarre.

La contribution américaine demeure assez incertaine, car la pénurie de charbon s'étend non seulement à l'Europe mais à presque tous les pays du monde : à l'Amérique du Sud qui en a besoin pour s'industrialiser, à la Chine qui, malgré ses énormes réserves, ne produit que 7 millions de tonnes.

Comme la houille fournit plus de 70 % de l'énergie mondiale, sauf modification radicale de la conjoncture — que rien ne peut permettre d'espérer — la crise de l'énergie en France risque de durer.

●

Le problème de la production d'ailleurs n'est pas le plus difficile à résoudre en France. Le problème le plus aigu demeure celui de la répartition.

En effet, à la suite de l'action menée en janvier dernier par le Gouvernement Léon Blum, la hausse constante des prix qui se manifestait depuis la Libération marque un temps d'arrêt et même une légère régression.

Sur l'incidence de 100 en 1939, l'indice des prix, en mars, était, au détail à Paris, de 769 après avoir atteint 795 en décembre dernier, et, pour les prix de gros, de 850 après avoir

atteint sa pointe en février avec 882. Le mouvement de hausse paraît étale, car il faut se rappeler que les prix avaient passé de 350 au début de 1945, à 600 au début de 1946.

La bataille des prix qui a été engagée au début de l'année a été particulièrement opportune, car elle a brisé la psychose de hausse. Elle n'a pas résolu pour autant le problème de l'adaptation des ressources aux besoins. Or, quelle que soit l'opinion que l'on puisse professer sur les doctrines économiques, il est difficilement contestable que la répartition actuelle présente un caractère absolument chaotique.

En matière agricole, notamment, rien ou presque rien de rationnel n'a été fait dans le domaine de la taxation et du rationnement depuis la Libération. Peut-être était-ce nécessaire politiquement. Il n'en demeure pas moins assez difficile de prétendre diriger l'économie, fixer les salaires et déterminer les prix, en laissant une relative liberté aux prix des denrées agricoles.

Le rationnement par les tickets a été remplacé par le rationnement par les prix, sans que joue complètement la concurrence, ce qui laisse à chacun un pouvoir d'achat variable suivant sa débrouillardise, mais assez discutable en équité.

Si l'on entend maintenir les taxations, elles doivent présenter une harmonie un peu plus grande que celle qui a été établie jusqu'à présent, et qui, notamment, donne aux céréales secondaires un taux supérieur à celui pratiqué pour le blé. Elles doivent aussi être appliquées, donc sanctionnées.

●

Dans le domaine budgétaire, le Plan Monnet demandait un équilibre aussi rigoureux que possible du budget ordinaire, afin d'éviter le financement des dépenses publiques normales par l'emprunt et pour réserver les appels à l'épargne au financement du budget extraordinaire et des activités industrielles de base. Un effort considérable a été fait jusqu'à ce jour. Il est assez difficile de connaître la physionomie exacte du budget, puisque seuls les crédits trimestriels ont été votés et que le Parlement doit à la rentrée voter l'ensemble du budget annuel.

Néanmoins, la décision du Conseil des Ministres de provoquer une baisse immédiate de 7 % des dépenses de chaque département ministériel, la volonté affirmée de soumettre au Parlement un budget rigoureusement équilibré, permettent d'envisager l'avenir des finances publiques françaises sous un aspect relativement favorable.

Le budget s'établira sur un chiffre total voisin de 590 milliards. (Rappelons à cet égard que le budget de la France était, en 1938, de 163 milliards.)

En tout état de cause, l'exemple de très grand rigorisme budgétaire pratiqué par les travaillistes anglais doit être suivi.

Il s'agit de fixer le train de vie de la France en conformité avec ses ressources, et de définir ce qu'il lui est possible ou non de supporter.

Les derniers bilans de la Banque de France à la fin avril marquent une relative stabilité dans la circulation des billets, actuellement à l'indice 525 sur la base de 100 en 1939, ce qui marque bien que le gonflement de la circulation ne présente pas un caractère particulièrement inquiétant.

La Bourse manifeste une activité relative, l'indice général des valeurs françaises à revenu fixe étant le 25 avril à 138,6, l'indice pour les valeurs étrangères à 382 et celui des valeurs à revenu variable à 1.017 (indices de INSEE).

La situation monétaire, qui peut être en France envisagée sans pessimisme, demeure par contre, sur le plan extérieur, délicate.

Notre pays ne peut, en effet, avec ses propres ressources, assurer le financement de son économie, de sa reconstruction et de son équipement.

Il ne peut pas non plus — et cela est d'importance capitale — assurer l'équipement de ses territoires d'Outre-Mer. Or, au moins autant que les dissenssions politiques, le malaise économique qui règne dans les territoires de l'Union est une cause de troubles. C'est de la prospérité commune de la France et des territoires d'Outre-Mer que dépend l'unité de l'Empire.

Sans doute est-il possible d'espérer obtenir de l'emprunt à l'extérieur des ressources suffisantes, encore que les prévisions du Plan, qui chiffrent pour l'année 1947 à 150 milliards les crédits étrangers pour combler le déficit de la balance commerciale, n'aient guère de chances d'être atteintes.

En effet, pour l'année 1946, la valeur totale des importations a atteint 234 milliards de francs (dont 45 % de matières premières, 25 % d'objets fabriqués et 30 % d'objets d'alimentation).

Celle des exportations n'a été par contre que de 101 milliards de francs (dont 65 % d'objets fabriqués, 16 % de matières premières et 19 % d'objets d'alimentation).

Ainsi le déficit de la balance commerciale s'élève à 133 milliards, soit 40 % du total des échanges extérieurs.

Pour l'équilibrer, la France, qui ne dispose plus d'importants revenus provenant des capitaux placés à l'étranger, du tourisme et du fret transporté par la flotte marchande, doit emprunter les devises qui lui manquent à des Etats exportateurs comme les Etats-Unis, l'Amérique du Sud, la Suisse ou la Suède, ou à la Banque Internationale de reconstruction.

Jusqu'à ce jour les résultats des négociations sont assez limités. La France peut espérer obtenir sans doute de la Banque Inter-

nationale un prêt de 250 millions de dollars, c'est-à-dire 30 milliards de francs. Nous sommes loin des 150 milliards envisagés, malgré le reliquat encore important de l'emprunt Léon Blum. Mais en la matière, le sort des négociations dépend de considérations autant politiques qu'économiques.

●

Ainsi les conditions internationales vont-elles avoir une influence directe sur le niveau de vie des Français. Déjà l'on parle d'un vaste plan d'assistance mondiale aux démocraties de 5 à 15 milliards de dollars, qui serait actuellement à l'étude à Washington.

Nous sommes loin encore d'un accord général des Nations-Unies sur les matières premières pour assurer à l'ensemble du monde une vie meilleure.

Il faut que la France prenne désormais conscience de ces conjonctures nouvelles et sache que c'est son pain quotidien qui est en cause dans les conférences internationales en même temps que les frontières des pays lointains.

Il faut aussi que les Français sachent que toute incohérence dans l'action, toute incertitude dans la décision, en un mot tout désordre, en diminuant le potentiel économique de la France, affaiblissent sa position et compromettent d'autant son niveau de vie et celui de ses citoyens.

25 avril 1947. *J. F.*

MÉDECINE

PROPOS SUR LES ANTI-BIOTIQUES. — Le vocabulaire médical s'est enrichi, avec l'acquisition de récents agents thérapeutiques, d'un terme nouveau. L'antiseptique est bien connu; étymologiquement et dans la réalité, il combat le microbe, le détruit. Le bactério-statique inhibe son développement, il l'étouffe, il s'oppose à son oxydation, à sa respiration, pourrait-on dire, il est abiotique ou antibiotique, incompatible avec la vie du microbe. Tels sont les sulfamides, tels sont les extraits de certains champignons actuellement utilisés et dont le plus connu est la pénicilline.

Cette inhibition de la vie du microbe par une moisissure est, au propre, ce que Fleming, en 1928, a constaté, et, d'une illumination intuitive de génie, compris. Une spore fortuitement tombée dans une boîte de Petri qui contenait une culture de staphylocoques, en se développant, provoqua la lyse de la culture environnante. « A une distance considérable autour de la moisissure, dit Fleming, les colonies de staphylocoques étaient détruites. »

Ainsi se trouvait confirmée, et illustrée d'une observation dont

les conséquences devaient être d'une portée infinie, une notion démontrée par Pasteur dès 1877. Celui-ci signalait alors que si on introduisait dans un milieu de culture, ou si on inoculait à l'animal une bactérie commune, en même temps que la bactéridie charbonneuse, celle-ci ne se développait pas. « La vie empêche la vie » disait-il.

Fleming était mieux préparé que quiconque à comprendre la leçon que le hasard lui donnait et à dégager du *penicillium notatum* le substance active, la pénicilline. En 1922, en effet, il avait identifié et décrit le *lisozyme*, ferment bactéricide existant naturellement dans les tissus et dans les sécrétions de l'organisme humain (larmes, salive, extraits d'amygdale et de foie, etc...) de même que dans le blanc d'œuf.

Au contraire de l'agent thérapeutique biologique (vaccin, sérum) et de même que la plupart des antiseptiques, le bactériostatique n'a pas d'action spécifique. Les premières investigations de Fleming, reprises et amplifiées à partir de 1939 par Florey, Chain, Heatley et l'équipe d'Oxford, s'appliquèrent naturellement à déterminer les espèces microbiennes sensibles à la pénicilline, en outre du staphylocoque. Le gonocoque, le méningocoque, le pneumocoque. le streptocoque, certains microbes responsables de l'infection gangréneuse des plaies donnèrent des réponses satisfaisantes, tandis que l'antibiotique nouveau se montrait inactif vis-à-vis des bacilles de la tuberculose, de la peste, du colibacille, des bacilles typhiques, paratyphiques, dysentériques, de la grippe, etc... En 1943, Mahoney et ses collaborateurs affirmaient l'efficacité de la pénicilline sur le tréponème de la syphilis.

Cependant que l'antiseptique ne fait pas de discrimination entre la bactérie, les tissus qui l'entourent et les globules blancs qui la combattent, l'antibiotique n'est pas toxique. Cette notion est capitale et nous y reviendrons. Elle est d'autant plus importante que la pénicilline, pour être efficace, exige l'emploi de doses considérables. Si 100.000 unités suffisent, en vingt-quatre heures, à tarir une urétrite blennorragique, une gangrène gazeuse ou une staphylococcie maligne de la face demandent un million d'unités de pénicilline environ et une endocardite maligne lente quarante millions. Rappelons que la pénicilline couramment utilisée se présente dans des flacons de 20 cc contenant 100.000 unités de pénicilline en poudre que l'on dilue, au moment de s'en servir, dans 20 cc d'eau, de sérum salé ou sucré, ce qui donne une solution contenant 5.000 unités au centimètre cube.

La nécessité de doses élevées d'une part, l'extrême rapidité de l'élimination du médicament par les urines d'autre part, imposent des injections répétées à intervalles courts et, dans la pratique, l'hospitalisation des malades. On commence à utiliser

des préparations dans lesquelles la pénicilline est incorporée à un corps gras (huile ou cire), ce qui retarde son élimination. L'emploi de cette pénicilline-retard limite à une ou deux injections en vingt-quatre heures l'administration du médicament.

La voie buccale est écartée, la pénicilline étant détruite par le suc gastrique. L'injection intra-musculaire est la voie habituelle. L'injection locale, dans les anthrax, dans les foyers d'ostéo-myélite, dans les pleurésies purulentes est utilement pratiquée, soit isolément, soit concurremment avec les injections intra-musculaires. La voie rachidienne (par ponction lombaire) est la meilleure dans le traitement des méningites.

On applique également la pénicilline en poudre sur des plaies infectées, incorporée à des pâtes ou à des pommades, à du chewing-gum! On en propose l'emploi en inhalation de micro-brouillards pour les affections respiratoires.

Nous avons souligné le défaut de toxicité de la pénicilline sur les tissus, sur les globules blancs, sur les moyens de défense et sur le pouvoir de réparation spontanée de l'organisme. Quelques observations d'intolérance, des incidents plutôt que des accidents, ont été cependant signalés. L. de Gennes et ses collaborateurs les groupent sous trois chefs : états fébriles, manifestations cutanées, syndrome analogue à la maladie du sérum (prurit, douleurs et gonflements articulaires). On conçoit que devant une reprise de la fièvre, au neuvième jour d'un traitement anti-infectieux par la pénicilline, le médecin hésite à attribuer cette hyperthermie à une rechute ou à une intolérance. Les tests cutanés par injection intra-dermique de pénicilline et la réaction, positive ou négative, qui s'ensuit pourraient être démonstratifs s'ils étaient plus fidèles. Ces incidents sont toujours bénins et rares (1 sur 2.000 malades traités). On a cité, d'autre part, au début du traitement de la syphilis par la pénicilline, comme d'ailleurs du fait de toutes les autres thérapeutiques anti-syphilitiques, une recrudescence passagère des manifestations de la maladie (réaction d'Herxheimer). Cette réactivation, comme l'on dit, reste en général sans gravité. Bien qu'il soit prématuré de porter un jugement sur la valeur intrinsèque de la pénicillinothérapie de la syphilis, on estime que, à efficacité égale, la pénicilline exposerait le malade à des accidents généralement moins sérieux que les accidents provoqués parfois par les arsénobenzols, les sels de mercure ou de bismuth.

Le bon sens populaire, qui n'est le plus souvent que l'expression d'un empirisme routinier, dit volontiers d'un médicament nouveau qu'il faut se hâter d'en user tant qu'il guérit. Cette formule traduit, sans que s'en doutent le moins du monde ceux qui en usent, une relative vérité bactériologique. Certains agents pathogènes se mithridatisent, semble-t-il, contre les poisons que la thérapeutique leur oppose. Après d'éclatants succès, le sérum

anti-méningo-coccique a perdu une grande partie de sa valeur. Les sulfamides ont remplacé avantageusement, au début de leur emploi, les vieilles méthodes antiseptiques contre l'urétrite gonococcique, mais la pénicilline est arrivée à point pour se substituer aux sulfamides défaillants devant un gonocoque revigoré et sulfamido-résistant.

En est-il, en sera-t-il de même pour la pénicilline? C'est ce que nous ne savons pas encore. Il s'agit, vraisemblablement, dans les éventualités de ce genre, soit d'une accoutumance de l'agent pathogène, soit d'une diversité des espèces microbiennes en cause, soit enfin d'une résistance due au malade lui-même. A quelques semaines d'intervalle, j'ai observé deux malades atteints d'accidents phlegmoneux de la face, d'origine dentaire. Le premier a guéri dans le minimum de temps, avec l'intervention chirurgicale minima, après injection de 200.000 unités de pénicilline. Le second a absorbé des sulfamides jusqu'au seuil de l'intolérance et plus de deux millions d'unités de pénicilline sans aucun effet sur les symptômes généraux et locaux de l'infection, et n'a dû la guérison qu'à six débridements successifs suivis de larges drainages, encore que le staphylocoque fût l'auteur principal de ces accidents. Ces cas de résistance se comprennent quand le microbe agit, comme le bacille tétanique ou le bacille diphtérique, moins par lui-même que par les toxines qu'il secrète et contre lesquelles la pénicilline est sans effet. M. Ramon, étudiant, en regard de la pénicilline purifiée au maximum, les filtrats non purifiés de pénicillium, estime que ceux-ci jouissent d'un pouvoir anti-dotique contre les toxines de certains microbes. Il y aurait là des horizons nouveaux ouverts à la pénicillino-thérapie.

La fabrication de la pénicilline à partir des cultures de penicillium exige un équipement industriel considérable, que le champignon soit cultivé en surface ou en profondeur, sans parler de l'extraction de la pénicilline, de sa purification, de son titrage, etc... Aussi s'efforce-t-on à la fois de préciser la formule chimique de la pénicilline et d'en réaliser ensuite la synthèse. Les premiers résultats obtenus, notamment par Lady Robertson, ne permettent pas de tenir le problème pour résolu, ni au point de vue théorique, ni au point de vue pratique, car la synthèse ne serait intéressante qu'à condition de simplifier notablement la fabrication du produit et d'en abaisser le prix de revient.

Le succès inouï de la pénicilline rapproché de son inefficacité à l'égard de certains microbes a engagé les biologistes à rechercher dans la même voie, c'est-à-dire parmi les végétaux, d'autres anti-biotiques et, au premier chef, celui qui serait opérant contre le bacille de Koch. Un de nos compatriotes, Dubos, dès 1939, aux Etats-Unis, a isolé d'un microbe de la terre, le *bacillus brevis* un principe bactéricide, la tyrothricine, laquelle se décompose en

gramicidine et en tyrocidine. La gramicidine américaine serait moins efficace que la gramicidine soviétique (gramicidine S) identifiée en 1942, par Gause et Brajnikova, et extraite d'un bâtonnet recueilli sur le sol de la région de Moscou. La gramicidine S serait active contre des bacilles ne prenant pas le Gram, tels que ceux de la fièvre typhoïde, des paratyphoïdes, de la dysenterie, etc... Elle serait, en outre, d'une constitution chimique plus simple que la gramicidine américaine, ce qui en rendrait plus facile la synthèse.

On n'a pas oublié l'enthousiasme, d'ailleurs prématuré et rapidement calmé, que firent naître en France, il y a quelques mois, les travaux du professeur Hollande, de Montpellier. Celui-ci avait isolé d'un champignon alpestre, autour duquel la végétation se clairsemait comme autour du penicillium les cultures de staphylocoques, un bactériostatique, la clitocybine, qui, *in vitro* se révélait actif contre le bacille de Koch. Le silence qui règne aujourd'hui autour des recherches du professeur Hollande ne signifie pas que celles-ci soient arrêtées par l'insuccès, mais il est plus favorable à leur heureux aboutissement qu'une publicité dangereuse par les illusions qu'elle avait provoquées.

Cependant, en 1944, Waksman, Bugie et Schatz, de New-Jersey (U. S. A.) isolaient du sol un champignon, *Actinomyces griseus*, dont la substance anti-biotique active est la streptomycine. Extraction, purification, titrage du produit furent exécutés suivant les méthodes éprouvées par la pénicilline. Nous ne saurions entrer dans le détail des caractères chimiques de cette substance, base organique moins fragile que la pénicilline, caractères qui sont l'objet d'un article récent de C. Levaditi. Les premières expériences ont montré que la streptomycine se révélait plus active que la pénicilline en ce sens que son influence s'exerce sur des espèces microbiennes plus nombreuses, notamment, à l'encontre de celle-ci, sur d'innombrables microbes gram-négatifs. *In vitro* les germes sensibles comprennent les bacilles typhiques, le colibacille, l'agent de la tularémie, certaines brucelloses, le bacillus subtilis, l'hemo-influenzæ, etc... et, enfin, le bacille de Koch. En thérapeutique humaine, les premières conclusions sont encore très prudentes. « Incontestable, écrit C. Levaditi, apparaît l'efficacité de la streptomycine là où la pénicilline échoue, en particulier dans les coli-bacilloses, l'influenza, les salmonelloses, la tularémie, mais à quel degré exactement, nous l'ignorons pour l'heure. Et il en est ainsi également de la tuberculose. »

Nous commençons en France à disposer d'une provision de streptomycine attribuée par le gouvernement américain au ministère de la Santé publique. Un communiqué de celui-ci en limite strictement l'emploi dans les termes suivants :

« D'après les travaux américains, et l'avis de la commission de la Streptomycine :

1° Les indications actuellement fondamentales sont représentées par les infections suivantes : infections de haute gravité, répondant mal à l'administration des sulfamides ou de la pénicilline, alors qu'elles paraissent mieux répondre à celles de la streptomycine : infections à hemophilus inflenzæ, bacille de Pfeiffer spécialement dans les septicémies, méningites et pneustreptomycine : infections à hemophilus influenzæ, bacille de de Friedlander, spécialement dans les septicémies, méningites et pneumopathies graves : septicémies et méningites à B. proteus; septicémies et méningites à Escherichia coli, colibacille; les autres localisations de ce germe, en particulier les localisations urinaires étant totalement exclues; tularémie, pasteurelloses; peste (encore actuellement à l'étude);

2° Des indications discutables mais encore à l'étude sont représentées par des infections paraissant mal justifier des constatations initiales intéressantes, telles que les suivantes : salmonelloses, en particulier les fièvres typhoïdes; leptospirose ictérohémorragique; spirochetose récurrente;

3° L'emploi de la streptomycine est actuellement interdit dans toutes les autres infections qui ont peu ou mal répondu à l'administration du médicament. Ceci est en particulier le cas de la tuberculose (spécialement dans les localisations pulmonaires et viscérales chroniques et subaigües). »

Un article tout récent de L. de Gennes et Minne (*Presse médicale*) contient un exposé critique très documenté et une mise au point de ce qui a été obtenu actuellement par les essais de streptomycine en thérapeutique humaine et, notamment, dans les cas de tuberculose.

F. Bonnet-Roy.

LA PÉNICILLINE, par *Jean Bernard* (Les grandes découvertes scientifiques, Corrêa, édit.).

Ce livre contient en deux cents pages un exposé remarquable de la découverte de la pénicilline, de ses propriétés, de sa fabrication, des diverses maladies qu'elle guérit, de son avenir. Rédigé pour le public, mais substantiel, il s'appuie sur des notions scientifiques et médicales à la fois précises et facilement intelligibles. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre didactique, et sur un plan très élevé. Il est écrit dans un langage excellent, et, d'un bout à l'autre, animé d'une entraînante conviction.

F. B.-R.

HYGIÈNE ALIMENTAIRE MODERNE. PRÉCIS D'ALIMENTATION. Préface du Dr G. Mouriquand, par *L. M. Sandoz* (Payot, éd. Paris).

L'auteur de cet ouvrage, qui s'est depuis longtemps consacré à la physiologie de l'alimentation, a exposé de la façon la plus complète les principes d'une hygiène alimentaire rationnelle en s'inspirant des enseignements que les restrictions de ces dernières années nous ont malheureusement rendus familiers. La constitution chimique des aliments de base et celle de l'organisme humain, l'importance d'un fonctionnement normal de l'appareil digestif, le rôle des vitamines et les troubles qu'engendre leur carence, le rôle d'une bonne denture, l'influence du climat, surtout chez l'enfant, celui du sport, etc... sont successivement envisagés. Le dernier chapitre, essentiellement

pratique, est consacré à la valeur des aliments frais et à celle des aliments conservés. Ce travail est très complet. L'expérience personnelle de l'auteur ne le cède pas à sa documentation. Bien que très fouillée, et assise sur de solides bases scientifiques, celle-ci ne saurait rebuter le lecteur profane.

F. B.-R.

PHILOSOPHIE

CHEZ LES SOCIOLOGUES...

> « ...Nous avons vu, à mesure que nous travaillions, la matière s'étendre, la nomenclature s'obscurcir, et les détours nombreux d'un labyrinthe inextricable se compliquer de plus en plus... »
>
> Diderot : *Encyclopédie.*

Les réflexions sur les problèmes sociaux coïncident avec les périodes de crise, les périodes où les faits historiques débordent les institutions traditionnelles. Gaston Bouthoul le remarque, au seuil du gros *Traité de Sociologie* (1) qu'il vient d'achever, et qui représente réellement une *Somme* de tout ce que l'on peut dire sur cette vaste discipline.

Quand surviennent des révolutions au sein des Cités, quand se déroulent les guerres du Péloponèse, Platon compose sa *République* et Aristote sa *Politique*. Saint Augustin crée la Cité de Dieu en un des moments les plus dramatiques de l'histoire du monde...

Sans doute, il nous faut arriver à Auguste Comte pour que l'idée claire d'une science « positive » des faits sociaux soit énoncée, en même temps qu'était forgé le mot de *Sociologie*. Mais s'imagine-t-on que tant de grands esprits, au cours des siècles antérieurs, et qui s'efforcèrent de découvrir les normes d'un équilibre humain, n'avaient point observé la réalité dont ils souhaitaient l'amélioration? Pour ne pas être injuste à leur égard, il n'y aurait qu'à lire les quelque soixante pages que leur consacre Gaston Bouthoul dans le premier livre de son Traité.

Toutefois, au sujet du fondateur par excellence de la science nouvelle, je chercherai querelle à l'auteur d'un si riche et si complet ouvrage. Il me semble ne pas assez mettre l'accent sur la mission de réformateur social qu'Auguste Comte s'était assignée. Or, l'itinéraire spirituel de ce curieux génie mérite attention, par son imprévu, sa tranquille hardiesse, qui déconcerte et donne à réfléchir. L. Lévy-Bruhl, moins encore dans son étude magistrale (2) que dans ses entretiens, éclairait à merveille le « système » d'Auguste Comte. Voici à peu près comment :

Ne cherchons pas en lui un philosophe, au sens général du terme, mais avant tout un *réformateur*. Toute sa doctrine, toute son œuvre, sans en excepter une seule ligne, est orientée vers la recherche d'un ordre nouveau. Il veut substituer à l'anarchie dont souffre la France depuis 1789, un régime d'unité sociale, à tout prix. Pour y parvenir, il lui paraît nécessaire de faire dis-

paraître les divergences d'*opinons* entre citoyens. Comment réaliser ce miracle? Par la force? Non. *Par la science.* « Il n'y a pas de liberté de conscience en astronomie ». Si, jusqu'à présent, des courants contradictoires se heurtent en tumulte, c'est qu'ils naissent de passions confuses, sans aucune connaissance objective des réalités. Chacun propose un Etat idéal, suggère des réformes, prétend « réorganiser » les institutions à sa guise, au mieux de ses intérêts, qu'il prétend être ceux de la Communauté... Assez de vaines disputes. Avant de prescrire, il faut s'informer. Créons donc *une science positive des faits sociaux*, une *physique sociale...*

Telle est, en bref, l'originale position qui servit de départ à la Sociologie. Tout le reste en dérive, y compris la théorie générale des sciences, leur classification, le désir de les amener aussi rapidement que possible à « l'état positif » : découverte de lois, qui sont des « faits généraux », seul objet de la Science. Dès 1882, dans l'opuscule intitulé « *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* », la doctrine est clairement conçue. Si, plus tard, ce vaste projet d'une Politique scientifique lui paraît trop exclusivement s'adresser à l'intelligence, et s'il veut y adjoindre un *sentiment* (religieux), c'est quand même et toujours la même pensée dominante qui subsiste. En dépit de quelques étrangetés, plus touchantes que ridicules, l'auteur pouvait donc à bon droit prendre pour épigraphe de sa *Politique positive* la belle parole de Vigny : « Qu'est-ce qu'une grande vie? — Un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr... »

Et René Maunier dans le préliminaire d'un récent « *Précis d'un Traité de Sociologie* » (3) se montrait fidèle à l'inspiration de Comte quand il écrivait : « Si l'homme peut être *régi* tout raisonnablement, c'est qu'il sera *connu* tout scientifiquement. Il peut l'être, et doit l'être, en la même façon que le reste du monde. Si ce n'est cela, il n'y a plus rien que la fantaisie des démolisseurs et rebâtisseurs qui se croient des dieux. »

Après la mort d'Auguste Comte, c'est en Angleterre que se poursuivit la pensée sociologique, mais sans se rattacher au positivisme. En Allemagne, il ne semble pas que les conceptions du fondateur aient été très appréciées. C'est en France, avec Emile Durkheim, que les thèses essentielles de Comte trouvèrent une suite logique, encore que cet auteur n'ait guère revendiqué la filiation. Comme j'ai essayé naguère de le montrer (4), on retrouve pourtant chez lui une identité de vues sur les points fondamentaux, ne serait-ce que le désir de réformer les institutions en s'appuyant sur la Science : « De ce que nous nous proposons avant tout d'étudier la réalité, il ne s'ensuit pas que nous renoncions à l'améliorer; nous estimerions que nos recherches ne mériteraient pas une heure de peine, si elles ne devaient avoir

qu'un intérêt spéculatif », lisons-nous dans la préface de *La Division du Travail,* où il proteste contre « l'arbitraire individuel » et « l'anarchie des opinions »...

Gaston Bouthoul rend justice, comme il se doit, au grand sociologue français. Il ne se croit pas tenu, pour autant, d'en épouser étroitement les exagérations doctrinales, dont il justifie d'ailleurs la manifestation, en se replaçant à l'époque où écrivait Durkheim.

Aussi bien ce *Traité* est-il une œuvre de large et conciliante synthèse, comparable, dans son esprit et sa puissante documentation (accompagnée d'une importante bibliographie) au *Traité de Psychologie* dirigé par Georges Dumas, mais en plus homogène, puisque c'est l'œuvre d'un seul homme.

Je ne puis, dans le faible espace dont je dispose, suivre pas à pas le développement des chapitres sur l'historique, l'objet et les méthodes de la Sociologie, les structures sociales, la psychologie sociale, etc. Mais j'ai plaisir à remarquer, au passage, que Gaston Bouthoul ne consent pas à éliminer le facteur individuel, ni, par conséquent, la psychologie en matière d'explication sociologique. Je l'en louerais même davantage si je ne risquais de paraître trop intéressé à le faire, ayant soutenu moi-même depuis quelque trente ans la même thèse (5). « Nous ne trouverons du bon sens », disait La Rochefoucauld qu'à ceux qui sont de notre avis. »

Si l'homme ne se peut expliquer — en tant que personne morale, et douée de raison — sans les sous-groupes qui le forment, l'évolution sociale, à son tour, demeure inintelligible sans l'intervention d'individualités qui, devenues autonomes, sont les vrais agents du progrès. Cela est visible non seulement dans l'ordre intellectuel, scientifique, mais aussi dans le domaine de la morale.

L'auteur avait déjà, d'ailleurs, développé ce thème dans sa remarquable thèse sur *L'Invention* (6)...

Enfin le rôle des sciences sociales particulières, dans leurs rapports avec la Sociologie proprement dite, est sagement défini. Peu importe, au fond, qu'on les conçoive comme indépendantes et que l'on réserve le terme de Sociologie pour ce que d'autres appellent la Sociologie *générale.* « Ces sortes de susceptibilités (...) s'expliquent par une raison historique : l'ardeur des discussions qui se livrèrent à l'époque héroïque de la sociologie »... Ce qui importe, disais-je naguère de mon côté, (4, p. 106) c'est un effort collectif, un travail d'équipes pour constituer une « Science de l'Homme », avec son triple caractère biologique, social et différentiel. Une telle œuvre demande beaucoup d'application et de méthode dans l'analyse, beaucoup de prudence dans la synthèse. Quant aux questions de dénominations, d'étiquettes, et, si j'ose dire, d' « appellations contrôlées », elles sont de chétive valeur...

Ce qui reste vrai, c'est que, si la sociologie « chosiste », comme disent ses détracteurs, a vu pâlir son étoile, dans la mesure où

elle prétendait dominer et contrôler toutes les autres sciences sociales particulières, elle a quand même créé un *esprit sociologique* qui a diffusé dans ces diverses sciences. Rien ne l'a mieux montré que l'ouvrage collectif sur « *Les sciences sociales en France* » publié en 1937 (7), à défaut d'autres témoignages que je pourrais citer.

On peut ne point partager l'optimisme d'Auguste Comte, et peut-être de Durkheim. D'ailleurs, le fondateur de la Sociologie laissait échapper lui-même, dans un instant de découragement, une parole mélancolique sur le caractère inextricable des sciences « vraiment concrètes ». Il n'en est pas moins permis de penser que l'étude désintéressée des réalités sociales est un prélude indispensable aux réformes à envisager dans le monde. A l'époque de Claude Bernard et de Louis Pasteur, des médecins considérés comme éminents niaient l'utilité de la physiologie, et à plus forte raison de la chimie pour leur art. Seules, à les en croire, les études *cliniques* avaient de l'importance. Puissent, aujourd'hui, les *cliniciens*, au chevet d'un monde malade, ne point négliger les enseignements des sciences sociales positives...

Achille Ouy.

Marcel et André Boll. L'ÉLITE DE DEMAIN. (Pour une culture objective au service des hommes). Un vol. de 332 p. in-8°, avec 16 croquis et tableaux. Paris, Calmann-Lévy, 1947.

Qui ne connaît Marcel Boll, l'un des meilleurs auteurs de vulgarisation scientifique de notre temps? C'est un esprit lucide, d'un grand savoir, qui éclaire tout ce qu'il expose. Il use volontiers d'un ton incisif, presque cruel, pour quiconque n'a point son rigoureux amour de la Science. Son frère, André Boll, artiste et décorateur, est également un homme de haute culture.

A eux deux, ils viennent, dans un livre fort élégamment présenté, d'entreprendre ou plutôt de continuer une lutte contre les idéologies entachées de subjectivisme. Ils attaquent notamment les méthodes éducatives et d'enseignement, dont ils préconisent une sérieuse réforme. Ils souhaitent d'autre part la création d'un organisme d'*information*, d'abord national, puis supranational, chargé de diffuser les *faits*, indépendamment de toute ingérence politique, de façon à combattre l'influence des propagandes tendancieuses. Il importe, disent-ils, « de créer un mouvement d'opinion, dans le sens d'une préparation désintéressée de l'avenir, en répudiant les rapiéçages sordides, les artifices, les palliatifs à courte vue... Le salut ne peut venir que du sommet, par la formation scientifique et caractérielle, par la sélection rigoureuse de véritables élites, extraites indistinctement de tous les milieux, affranchies de toute pression politique et financière... »

De la table des matières, citons ces quelques têtes de chapitres : *L'incohérence de l'époque; La Science* (sciences de la nature et sciences de l'hommes); *Les techniques psychologiques* (éducation, enseignement, orientation); *La faillite des élites traditionnelles; Le renouvellement des élites; Les méfaits de la subjectivité; L'homme dans la société...*

De très nombreuses notes (90 pages, en fin de volume), une bibliographie, un index analytique, un index nominatif, complètent cet ouvrage, et en facilitent l'utilisa-

(1) Payot, Paris, 1947. — (2) *La philos. d'A. Comte*, Alcan, 1900. — (3) Edit. Domat-Montchrestien, 1943. — (4) *L'avenir de la Sociologie*, libr. génér. de Droit et Jurispr. 1940. — (5) Cf. notamment *Victoires sur la Bête*, édit. du Merc. de France, 1945. — (6) Paris, Marcel Giard, 1930; du même auteur : *La Population dans le Monde* (Payot, 1935), *Cent millions de morts* (Sagittaire, 1946), etc. — (7) Paul Hartmann, Paris.

tion comme instrument de travail.

Beaucoup de lecteurs peut-être seront contrariés dans leurs convictions, heurtés dans leurs habitudes par ces auteurs vigoureux, et qui ont, comme on dit vulgairement, « la dent dure ». Mais l'utilité d'un livre se mesure aux réactions qu'il suscite. Il doit être moins une occasion de nous flatter dans nos conceptions et nos préférences, qu'un motif à réflexion.

Pierre Boutang et Robert Pingaud. SARTRE EST-IL UN POSSÉDÉ ? Suivi de : UN UNIVERS FIGÉ. Un vol. de 96 p. in-8°. Edit. de la Table Ronde, Paris 1946.

Les deux études qui composent ce livre ont été conçues dans des perspectives différentes. La première est un effort pour transporter la polémique contre J.-P. Sartre dans l'ordre métaphysique et, en même temps, pour déterminer, à travers un exemple, une catégorie éthique : celle de la « possession ».

La seconde se propose, en partant de l'œuvre romanesque la plus importante de Sartre, et par une analyse des attitudes effectives qui y sont décrites, de caractériser son sentiment de la vie.

L'unité des deux textes réside dans le refus final que leurs auteurs respectifs opposent à la métaphysique et à l'esthétique de l'Existentialisme athée. Chacun de ces essais témoigne d'une réelle finesse d'analyse et d'une érudition sans lourdeur.

Paul Foulquié. L'EXISTENTIALISME. Un vol. de 130 p. in-16, de la collection « Que sais-je? » (n° 253). Presses universitaires de France, 1946.

Un excellent ouvrage de la bonne collection « Que sais-je? »... Y a-t-il dans l'existentialisme, un engouement sans lendemain? « Serions-nous de cet avis, et l'existentialisme mis à la mode par Jean-Paul Sartre n'aurait-il aucun avenir, l'intérêt qu'on lui porte n'en est pas moins un fait. Ce fait ne paraît pas négligeable », dit l'auteur, qui ajoute : « Pourquoi ne pas partir de la philosophie existentialiste puisqu'on s'y intéresse, pour amener à la philosophie tout court, à une autre philosophie? » ...Et le R. P. Foulquié, avec une compétence indiscutée, expose les origines lointaines de l'existentialisme, dans son opposition avec l'*essentialisme.* Il distingue également l'existentialisme chrétien de celui de Sartre et de Heidegger. Le lecteur est tenu au courant de plusieurs formes importantes de la philosophie contemporaine. Ce livre, bien construit, bien documenté, est clairement écrit, accessible au grand public, aux étudiants. Il peut être utile même aux spécialistes, grâce à la précision méthodique de ses exposés.

Roger du Teil. AMOUR ET PURETÉ. Essai d'une morale de la signification. Un vol. de 252 p., grand in-8°. Presses universitaires de France 1947.

Les devoirs envers la vie sont en réalité des devoirs envers Dieu. Etre obligé à conserver, développer et transmettre la vie, c'est, pour un homme, quelle que soit sa croyance, œuvrer pour la vie *telle qu'elle devra être dans l'avenir.* Spencer disait, en une assez belle formule : « Etre un agent conscient de l'Evolution... »

Mais l'utilité de la collectivité dans l'avenir n'est jamais l'œuvre de la collectivité. Seul, un être exceptionnel, un être génial peut avoir aujourd'hui l'intuition de ce que sera la société de demain, et lui donner ainsi aujourd'hui ce qui, demain, la fera telle. Si l'homme normal peut agir utilement en faveur d'un tel génie, ce sera son devoir de l'aider, même contre l'opinion commune. Bref, la notion de devenir fait surgir celle d'homme supra-normal. Le réformateur est amené, par devoir, à provoquer le conflit d'où naîtra la réforme. L'exemple de Jésus est là pour nous en instruire.

Le *catharsisme,* morale de la pureté, morale de la signification, se superpose, sans les combattre, à toutes les morales théoriques, et même à la morale sociale. Si l'individu normal est au service de la société, la société est au service de l'homme supra-normal, qui est lui-même directement au service de Dieu, et qui considère chacun de ses propres actes comme le simple signe (signification) de l'action, en lui, de Dieu.

Dans une postface, M. Roger du Teil rend hommage à Marcel Barbu, fondateur d'une Communauté qui serait la cellule de base de la société future.

GEORGES AMBROISE. — *Dix siècles de philosophie.* (Le rôle historique des idées générales.) Essai. Un vol. de VIII-144 p. petit in-8. Editions de Flore, Paris, 1946.

Cet opuscule peut être, à certains égards, considéré comme une suite au précédent ouvrage de M. Georges Ambroise sur *les moines du moyen*

âge; leur influence intellectuelle et politique en France. Très différents par leur importance et par les sujets qu'ils traitent, ces deux livres se complètent cependant, puisque tous deux marquent l'influence profonde du problème éternel des *Universaux.*

« Dix siècles de philosophie », en si peu d'espace, ce serait une gageure, si, précisément, l'auteur n'avait pris pour fil conducteur l'opposition du réalisme et du nominalisme, opposition qui reste actuelle. Ce guide n'est pas fait pour les spécialistes, encore que ceux-ci puissent y trouver matière à plus d'une réflexion. M. Georges Ambroise conclut, quant à lui, par l'opportunité d'un « réalisme modéré et modernisé ».

Il a très utilement ajouté un appendice, où sont définis les principaux termes philosophiques et les différentes doctrines dont il a été parlé au cours de l'ouvrage.

REVUE DE PSYCHOLOGIE DES PEUPLES. N° de janvier 1947. Annoté au sommaire : André Joussaint (*Réalité des types ethniques*); N. Lahovary (*Résumé de l'histoire ethnique de la Russie d'Europe et d'Asie*); A. Prioult (*Le peuple lithuanien*). Bibliographie critique. — A. O.

LA NATURE

PARTHENOGENESE ET LITTERATURE. — Une pièce récente : l'*Immaculée*, de M. Philippe Hériat, a porté à la scène un problème biologique considérable, qui sollicite depuis de longues années les recherches passionnées de la Science : celui de la fécondation artificielle.

Je n'ai pas manqué, bien entendu, d'aller voir cet ouvrage, non pour en discuter le mérite littéraire ou l'interprétation, ce qui ne m'appartient pas ici, mais pour juger de la consistance du support scientifique choisi par l'auteur, et de la façon dont il en a usé. Le point de départ est, comme l'on sait, une fille vierge qui fait essayer sur sa personne une méthode de fécondation sans l'intervention d'aucun facteur mâle. Ce qu'on nomme l'Amour, n'est pour elle qu'une monstrueuse duperie, l'homme « sent la bête », et il faut l'éliminer du geste procréateur.

Nul n'ignore que la femme pubère, comme la plupart des métazoaires, pond périodiquement un œuf qui se détache de ses ovaires, et tombe dans l'utérus, où il attend d'être ou non fécondé par le concours du mâle. C'est à ce moment que M. Hériat, dans sa pièce, féconde l'œuf de son héroïne, par les soins d'un Institut de biologie expérimentale. La petite conférence à l'usage des profanes que fait au premier acte un médecin en blouse blanche est fort discrète sur le procédé employé en la circonstance. Elle parle de « diathermie »; c'est l'utilisation de la chaleur. Il n'est fourni, et pour cause, aucun autre détail!

Ce postulat est-il soutenable? Telle est la question qu'ont à se poser les techniciens. Certes, il l'est, ou plutôt il pourrait l'être. Et il suffit, pour en être convaincu, de se remémorer l'histoire de la fécondation artificielle, qui marque une très belle étape vers ce but toujours poursuivi, jamais atteint encore : la synthèse de la vie cellulaire, qui mènerait à la synthèse de la Vie tout court.

Rappelons que l'expression « fécondation artificielle » s'appliqua tout d'abord à des méthodes qui n'avaient d'artificiel que le qua-

lificatif. Ce fut ainsi que vers 1850 se propagea un procédé de multiplication intensive de la Truite, imaginé par deux novateurs : Géhin et Rémy. Ils récoltaient au moment du frai les œufs déposés par les femelles sur le fond des rivières, les rassemblaient dans des bacs, puis prenaient des mâles sexuellement mûrs, et par de savantes pressions sur le ventre, exprimaient la laitance pour en imprégner les œufs. Fécondation provoquée, mais où la Nature était respectée par le maintien du concours des mâles.

La fécondation artificielle moderne enfreint la règle naturelle : elle opère par parthénogenèse, en négligeant délibérément le facteur mâle; elle *active* l'œuf vierge par des moyens sortis exclusivement du cerveau humain; l'Homme se substitue à la force créatrice qui détermine, dans la nature, par le choc d'un organisme, le spermatozoïde, brisant l'enveloppe de l'œuf, sa segmentation, sa division en d'autres cellules et la formation d'un nouvel être.

Ce fut Jacques Loeb qui eut, en 1899, l'idée d'imiter l'action stimulatrice exercée sur l'œuf vierge par les spermatozoïdes : il traita des œufs d'Oursins par l'acide butyrique ou le cyanure de potassium, et en les replongeant ensuite dans l'eau de mer, provoqua leur segmentation et la formation d'embryons.

Yves Delage et Dalcq opérèrent d'une manière analogue sur des œufs d'Astéries. Delage employa l'acide carbonique en dissolution lourde dans l'eau de mer, Dalcq les quatre principaux sels du milieu marin, convenablement associés.

Par la suite, Loeb, s'étant rendu compte que tous les agents chimiques employés tendaient à une même action : dissolution de la membrane protectrice qui entoure l'œuf, utilisa les procédés les plus variés : acides, savons, éthers. Il s'agissait en somme d'une cytolyse, d'une rupture, et Bataillon le confirma lorsqu'il se servit, en 1910, sur des œufs de Grenouilles, d'une aiguille piquant la cellule femelle. Il suffit de ce léger traumatisme pour que l'œuf vierge amorce sa multiplication.

Depuis, les artifices employés pour donner à l'œuf l'élan initial, le coup de fouet de départ, ont été essayés sur toute l'échelle animale, avec d'ailleurs des réussites inégales, car il est des œufs, comme celui de la Souris, qui restent réfractaires. Le Lapin est l'animal le plus élevé en organisation sur lequel on ait réussi jusqu'à présent l'opération parthénogénétique, avec G. Pincus, en 1940, simplement en chauffant ou en refroidissant l'œuf pendant quelques minutes. Un autre expérimentateur, M. Thibault, poursuit actuellement des recherches fondées sur le même principe de variation de température.

Bataillon a toutefois mis en lumière le fait suivant : l'action mécanique ne suffirait pas en soi à garantir le plein développement de l'œuf vierge. Les têtards de Bataillon ne se formaient normalement qu'à la condition que son aiguille fût souillée d'une

goutte de sang, soit de Grenouille, soit de Cobaye. Il y a donc, outre l'action traumatique, une action fécondatrice résidant dans l'apport d'une cellule étrangère. Sans cet apport — en la circonstance la cellule du spermatozoïde — l'œuf activé n'est pas réellement *fécondé*; il lui manque les gènes, les facteurs chromosomiques qui sont comme l'ossature de sa nouvelle vie. C'est la raison qui fait que les êtres unicellulaires, tels les infusoires, se coupent en deux, y compris leur noyau, pour se multiplier. Ici le noyau, porteur de l'arsenal chromosomique, est le point de départ du phénomène, et il y aurait beaucoup à dire à propos de cette bipartition, sur la parthénogenèse comme mode primitif, *et le seul positivement naturel,* de reproduction. Notons seulement qu'il n'est pas indispensable que la cellule d'importation soit différenciée en spermatozoïdes; toute cellule possédant un noyau peut remplir le même office. Ni les réactifs, ni les moyens mécaniques ne peuvent remplacer ce facteur. Les embryons obtenus, même s'ils dépassent leurs stade d'embryons, même s'ils prennent une apparence normale, ne seront jamais que des monstres, des enfants sans père.

Et voilà justement où résiderait le drame de la fécondation artificielle parthénogénétique si l'on arrivait un jour à l'appliquer à l'espèce humaine, voilà ce qui pouvait inspirer à un écrivain une situation riche en émotions théâtrales, et qui justifie la pièce de M. Philippe Hériat, tout au moins du point de vue littéraire.

Ainsi que je l'ai dit, on n'a pas encore fait se développer artificiellement d'ovule de femme. Les seules tentatives sur du matériel humain seraient, assure-t-on, quelques essais allemands sur des patientes qui furent plutôt des victimes. Jusque-là toutes les suggestions dans cet ordre d'idée relèveront du domaine de l'anticipation, du conte de fées, ou du délire. Je collectionne depuis quelque temps les appels et les manifestes d'un inventeur qui aspire à repeupler le monde, après sa destruction par les bombes atomiques, en fécondant des œufs de femmes par quantités industrielles. Où ce bienfaiteur les prendrait-il? Minute! Sur les cadavres! Quant à l'élément mâle — car il ne s'agit pas de parthénogenèse, mais d'une fécondation suivant les règles de l'art — il le trouve dans l'urine. Comment n'y avait-on pas pensé plus tôt? Notez qu'au fond ceci ne paraît pas absolument déraisonnable à qui connaît les effets des hormones de l'urine de femme enceinte sur l'apparition de la mitose réductionnelle chez l'œuf de lapine, comme l'a montré R. Moricard. Mais il est évident que mon inventeur n'a pas cherché si loin et qu'il s'agit d'une pure coïncidence!

Je ne cite son cas qu'afin de montrer que la fécondation parthénogénétique n'est pas encore sortie du domaine du laboratoire, ou de l'asile d'aliénés, suivant l'angle où on la considère. Réalisée expérimentalement, elle représenterait une belle conquête de la

Science, mais son application pratique serait, biologiquement et humainement, plus qu'un crime : une faute. C'est la moralité qui se dégage de l'*Immaculée* et j'en ferai ma conclusion : quand elle se voit en conflit avec l'Homme sur des choses qui ne regardent qu'elle, la Nature finit toujours par se venger.

Marcel Roland.

QUESTIONS MORALES ET POLITIQUES

LES IDEES SOCIALES AU XVIII° SIECLE. — M. Maxime Leroy publie le premier volume (« De Montesquieu à Robespierre ») d'une *Histoire des idées sociales en France* (1). Il s'est proposé d'en faire, nous dit-il, « une espèce de table d'orientation sociale ». Il a été frappé par l'ignorance sociale presque complète dont a souffert la France au moment de ses grandes crises du XIX° siècle : « son effet a été de rendre le présent plus obscur et ses antagonismes plus périlleux »; les lumières de l'histoire, espère-t-il, assureront l'action de nos contemporains en restituant à leur volonté d'action toute sa signification (2). Ici donc Clio ne prétend pas ignorer le présent; dans le passé elle cherche explicitement des points de repère qu'elle reliera entre eux pour tracer dans le temps la courbe des problèmes auxquels nous avons affaire aujourd'hui; son vœu est de déterminer ainsi non seulement leurs origines, mais les constantes de leur mouvement.

Aussi est-ce aux grandes œuvres que M. Leroy va surtout, à celles dont l'influence s'est maintenue à travers la suite des générations et qui ont gardé jusqu'à nous leurs vertus actives. Les notions qu'il voit naître en chemin, il prend soin de les confronter avec les formes qu'elles ont revêtues plus tard, en 89, en 48 par exemple. Ainsi s'attache-t-il à ne suivre que des courants qui ne se perdent pas dans les sables. Méthode en quelque sorte préférentielle, qui tend vers celle de la critique.

Il se garde d'ailleurs de la pousser trop loin; il n'ignore pas ce qu'elle peut avoir d'arbitraire aux yeux d'un historien. Sachant que les penseurs qui donnent la première impulsion ne sont pas toujours ceux qui méritent de survivre, il fait une place aux Mercier de la Rivière, aux Mably, aux Raynal (3). Au surplus, les chapitres consacrés à des individus sont entre-

(1) Collection « Bibliothèque des Idées », Paris, Librairie Gallimard, 1946, 1 vol. in-8° de 383 pages. Le tome II, annoncé, ira « de Babeuf à Proudhon ».

(2) P. 23.

(3) « On doit, dit-il, croire, avec Edmond Scherer, que l'*Histoire des deux Indes* » (de l'abbé Raynal) « a eu plus d'ascendant que le *Contrat social* lui-même sur l'esprit des contemporains : vingt éditions et cinquante contrefaçons. Le comte de Ségur rapporte que le livre « était l'objet d'un enthousiasme général » (...). Pour ses contemporains, l'excellent abbé valait Voltaire, Rousseau et Montesquieu (...) » (p. 231). Le *Contrat social*

coupés de chapitres de synthèse (« Le social au XVIII[e] siècle », « La propriété pendant la Révolution », « La pauvreté et l'idée de service public », etc.) qui, replongeant les systèmes particuliers dans leur milieu et reformant le continu d'un effort collectif de pensée, rétablissent un équilibre plus proprement historique.

●

Ce livre a paru peu de mois après celui de Paul Hazard (4). Ils diffèrent sensiblement l'un de l'autre, par le sujet, par la méthode, par le point de vue (Paul Hazard s'est tenu plus près de l'érudition, et n'a pas cherché de référence au présent); ils ne font pas double emploi; ils se complètent plus encore qu'ils ne se recoupent. Comme leurs auteurs semblent s'être ignorés mutuellement, leur apparition presque simultanée suscite toutes sortes de rapprochements; elle donne au lecteur l'occasion de redresser en lui certaines des opinions courantes sur le XVIII[e] siècle, encore si schématiques et si entachées de passions d'ordre électoral (5).

Peut-être la critique et l'histoire littéraires ont-elles ici quelque responsabilité, dans la mesure où elles ont été amenées — par le talent littéraire des écrivains du siècle — à annexer un domaine dont l'administration excède leur compétence. Ces derniers ont un caractère particulier. Un fait devrait ouvrir les yeux : alors que leurs prédécesseurs — l'école de 1660 — ou leurs successeurs — les romantiques — restant sur le plan littéraire, réagissent en littérateurs contre des styles littéraires, le style Louis XIII, le style classique, au XVIII[e] siècle au contraire on vénère les écrivains de la génération précédente. Ce phénomène est peut-être unique. C'est que Voltaire, Montesquieu, Diderot, Rousseau, tout romanciers, historiens ou dramaturges qu'ils soient, sont d'abord des « philosophes », à la fois penseurs, savants, sociologues, économistes, politiques; leur personnalité a son centre en dehors de la littérature. Appliqués à eux, les instruments des disciplines purement littéraires sont mal adaptés; d'où tant d'erreurs et tant de flottement dans nos jugements, quand nous nous en remettons à elles seules.

eut 20 éditions de 1790 à 1800, et 3 éditions régulières et 5 contrefaçons pour la seule année 1792; mais il n'y avait eu que 4 éditions de 1762 à 1790; « dans quatre cents catalogues de bibliothèques, s'étageant de 1762 à 1770, Daniel Mornet n'a trouvé le *Contrat* qu'une seule fois » (p. 143).

(4) *La Pensée européenne au* XVIII[e] *siècle*, Paris, Boivin, 1946.

(5) M. Maxime Leroy écrit de Rousseau : « Il reste encore discuté, comme au premier jour, cet homme singulier dont aucune œuvre n'a pu être lue avec indifférence; sur lequel on a toujours écrit avec fièvre. (...) Il existe une glose si vaste, la passion des partis a tellement recouvert d'alluvions cette pensée originale, qu'il faut renoncer à mener avec certitude tout travail d'épuration chronologique, et se contenter d'un probable très modeste, où il faudra se résigner à dire honnêtement que l'on présentera moins la pensée vraie de Jean-Jacques, qui nous échappe, que sa pensée en partie déformée, chargée de l'histoire irritée d'environ deux siècles » (p. 134).

●

Ecrivains de combat, les philosophes s'attaquaient à l'imposante masse que dressait encore devant eux le système politique, économique, social, religieux de Louis XIV. Le mouvement de la pensée du siècle est constamment orienté vers cet objectif, déterminé par lui, défini par lui; ils forment ensemble un couple de forces. N'est-ce donc pas fausser en son principe tout l'exposé que de présenter isolément, en porte-à-faux, une seule de ces forces, de décrire le mouvement en négligeant le point fixe?

On aimerait qu'un ouvrage sur la pensée du XVIIIe siècle commençât par présenter largement ce système massif qui lui bouche l'horizon au moment où il s'ouvre. Héritage des âges précédents, à la fois corps de doctrine et situation de fait, le système a exprimé un certain état de l'économie, des techniques, des mœurs; celles-ci ont évolué peu à peu, mais, comme toujours, le système retarde sur l'événement; il survit aux conditions qui l'ont formé et qui l'ont justifié. Les institutions que l'on subit sont décalées par rapport aux faits que l'on ressent. Le mouvement philosophique n'est autre chose qu'une prise de conscience, de la part des têtes pensantes, de ce désaccord; prise de conscience, et, par suite, effort pour définir l'incohérence, pour y remédier, pour réaliser selon la raison la construction nouvelle qui apparaît nécessaire.

La meilleure méthode pour écrire un tel chapitre serait vraisemblablement celle du matérialisme historique. Si même elle conduisait à quelques excès, ils n'en dégageraient que plus vigoureusement nos esprits de cette légende tenace de tout un siècle vivant de hargne et d'outrecuidance gratuites.

●

Il y a vingt détails dans l'*Histoire des idées sociales en France* qu'il faudrait signaler si l'on avait la place de le faire. Par exemple, l'apparition chez le prudent, le libéral Montesquieu d'idées étonnamment avancées : « Un état bien policé (...) donne aux uns les travaux dont ils sont capables; il enseigne les autres à travailler, ce qui fait déjà un travail. Quelques aumônes que l'on fait à un homme nu dans les rues ne remplissent point les obligations de l'état, qui doit à tous les citoyens une subsistance assurée, la nourriture, un vêtement convenable, et un genre de vie qui ne soit point contraire à la santé (6). »

Le chapitre sur Rousseau est un des plus intéressants. Il

(6) Nous donnons le texte même de l'*Esprit des Lois* (XXIII, 29), légèrement différent de celui que cite M. Maxime Leroy, dont au surplus les références manquent parfois de précision. D'après lui, la phrase de Montesquieu serait : « (Les Etats) doivent à tous les citoyens, *en échange de leur travail*, une subsistance assurée », etc. Les mots que nous soulignons ne figurent dans aucune des éditions que nous avons pu consulter; la nuance nous paraît être d'une extrême importance.

comporte une marge d'interprétation assez large (5), mais il a le mérite de traiter comme des *mythes* certaines des théories de Jean-Jacques devant lesquelles la critique achoppe traditionnellement (l'état de nature, par exemple : un « songe », en disait-il lui même) (7), d'en proposer comme une *grille* qui permette à nos contemporains de les lire en clair, et de nous offrir ainsi un Rousseau assimilable et singulièrement approfondi.

Sébastien Corréal.

GEORGES MANDEL, par *Paul Coblentz.* — Cet hommage rendu à la mémoire de Mandel est d'autant plus valable qu'il émane d'un ancien ennemi politique. Des anecdotes piquantes sur les débuts du ministre, son effacement dans l'ombre de Clemenceau. Et c'est ce même personnage chétif et besogneux qui fait montre des plus grandes qualités : clairvoyance (voir en particulier le discours prononcé à la fin de 1933 où il dénonce la renaissance de l'industrie de guerre allemande) ; courage civique et force d'âme durant son emprisonnement et les dernières années de sa vie.

NEW YORK 1932-1945, par *Pierre de Lanux* (Librairie Hachette). — Des notations rapides, par un journaliste qui a passé cinq ans aux Etats-Unis. La transformation de l'opinion publique, les progrès de l'idée d'intervention, les réactions de New York aux événements de la guerre. Rôle de la presse et de la radio, plus important que celui des livres (les intellectuels jouissant d'un très faible crédit), habileté de manœuvre du Président Roosevelt. La guerre n'a pas eu d'incidence directe sur la vie quotidienne, mais la mentalité de la jeunesse en sort transformée.

LE PEUPLE RUSSE ET LA GUERRE, par *Jean Champenois* (René Julliard). — Jean Champenois, correspondant de l'Agence Havas en U. R. S. S. depuis 1937, resté en Russie pendant les années de guerre, s'identifie — et c'est une bonne façon de les connaître — avec les intérêts, les émotions du pays où il vit. Il n'a pas assez de sarcasmes pour l'incompréhension dont fait preuve le corps diplomatique étranger, les français en particulier : les slogans sur le colosse aux pieds d'argile, l'armée rouge privée de cadres, etc. Il est passionnant de vivre, à sa suite, les débuts de la guerre à Moscou, la naissance de la « guerre sainte » (alors que l'Allemand n'éveillait, auparavant, aucun sentiment de haine), l'unanimité du peuple contre l'envahisseur.

L'EMBARRAS DU CHOIX, par *Brice Parain* (Gallimard, Collection Espoir). — Quelques lignes sont bien insuffisantes pour suggérer la densité d'un tel livre. Il s'agit d'un recueil d'articles, écrits de 1923 à 1946, où l'auteur applique sa réflexion aux problèmes de l'heure, non tant aux faits qu'aux idées dont ils procèdent. « On a cru, dit-il, que le problème philosophique du monde moderne était élucidé par la révolution socialiste, tandis qu'il ne faisait encore que se poser. Depuis trois siècles, en effet, l'Europe, et le monde à sa suite, vivent au jour le jour sans remettre périodiquement leurs idées en ordre. Depuis trois siècles nous vivons en Europe sous le régime de la guerre civile intellectuelle. » (p. 118).

La doctrine communiste est au centre de ses préoccupations, et, en corrélation, les doctrines d'idéalisme, d'empirisme.

Général Charles de Gaulle : DISCOURS ET MESSAGES, 1940-1946. 1 vol. in-8 (13×18,5), 760 p. sur papier bible, reliure pégamoïd, 500 fr. (Berger-Levrault).

Tous les discours, allocutions, proclamations et conférences de presse du général de Gaulle, depuis le discours de Londres du 18 juin 1940 jusqu'au discours d'Epinal du 29 septembre 1946. La présentation matérielle très étudiée fait de cet important recueil de documents un petit volume élégant, solide et maniable.

Pierre-Olivier Lapie : LES DÉSERTS DE L'ACTION. 1 vol. in-18 jésus, 290 p., 160 fr. (Flammarion).

De l'armistice à la libération. De Brest à la Lorraine, par Londres, le Tchad, l'Egypte, l'Afrique du Nord, le Levant et Paris. Un chapitre central sur le Tchad, dont entre temps

(7) P. 151.

l'auteur a été gouverneur. Un style rapide et simple; des choses vues, des faits, un témoignage.

Louis Gautier Vignal : LETTRE AUX ITALIENS. 1 vol. in-8 couronne, 146 p., 120 fr. (Robert Laffont).

Aux Italiens encore mal désintoxiqués l'auteur explique en ami pourquoi leur pays sous le facisme n'a mérité ni la gratitude ni le respect du monde en général et de la France en particulier.

Louis Nemès : LA PAIX ÉTERNELLE EST-ELLE UNE UTOPIE? 1 vol. in-16, 227 p., 132 fr. (Coll. « Ecrits politiques », Nagel).

Le livre mérite qu'on surmonte l'appréhension que suscite le titre. Après quelques pages sur les mouvements pacifistes avant 1914, qui échouèrent faute d'une prise sur le réel, M. Nemès étudie les causes et les clauses qui firent des traités les germes de nouvelles guerres. Pour que la vraie paix soit possible, il faut qu'elle repose sur « une base idéologique, scientifique et concrète »; « aussi longtemps, dit-il encore, que la politique décide de la vie des Etats, il ne peut pas être question de paix perpétuelle »; elle ne peut être qu'une construction vraiment socialiste.

Sainte-Beuve : P.-J. PROUDHON, SA VIE ET SA CORRESPONDANCE, 1838-1848. 1 vol. in-16, XII-316 p., un portrait hors texte, 150 fr. (Costes).

Réédition d'un livre qui reste vivant. Sainte-Beuve l'entreprit dès la mort de Proudhon, en 1865. Il avait lui-même rencontré l'homme, il rechercha sa correspondance, il interrogea ses amis anciens et récents; il rassembla ainsi une documentation de première main qui reste aujourd'hui ressemblante et pertinente. Mais, après avoir poussé la biographie jusqu'à 1848, il s'interrompit; et l'ouvrage inachevé parut tel quel en 1872, après sa mort (un appendice réunit les notes et documents qu'il n'avait pas encore utilisés).

Grégoire Alexinsky : LA RUSSIE RÉVOLUTIONNAIRE, DES ÉMEUTES AGRAIRES A L'ORGANISATION STALINIENNE. 1 vol. in-18 carré (14×22), 268 p., 280 fr. (Armand Colin).

Les antécédents de la révolution de 1917, la naissance et l'évolution de l'Etat soviétique jusqu'aux récentes reprises en main. Ni propagande ni dénigrement; un souci manifeste d'objectivité. Ancien député socialiste à la Douma et compagnon de la première heure de Lénine, l'auteur publie des livres en France depuis trente ans : ces circonstances préviennent en faveur de son livre.

Rappelons à cette occasion l'*Histoire de Russie* que M. G. Welter a publiée il y a quelques mois chez Payot. Ce sont deux ouvrages solides, actuels et complémentaires.

Georges Friedmann : PROBLÈMES HUMAINS DU MACHINISME INDUSTRIEL. 1 vol. in-8 carré, 387 p., 230 fr. (Gallimard).

Normalien, agrégé de philosophie, M. G. Friedmann a attaqué de front le problème que définit le titre collectif de son grand ouvrage, *Machinisme et Humanisme*. C'en est ici le deuxième volume. Le premier, *La Crise du Progrès*, paru en 1936, et dont une nouvelle édition est sous presse, étudiait la crise des idéologies du progrès dans la conscience occidentale au cours du dernier demi-siècle. Le troisième, en préparation, *Essai sur la Civilisation technicienne*, traitera des machines de transport, de relation et de loisirs (véhicules, télécommunications, machines parlantes). Celui-ci « borne son enquête et ses analyses aux ateliers de la grande industrie, c'est-à-dire aux rapports réciproques entre l'homme et les machines de production ».

Pour l'écrire, M. G. Friedmann a recueilli des témoignages d'ouvriers, d'ingénieurs, de psychotechniciens, accompli des stages d'observation dans toutes sortes d'entreprises, et fait lui-même en 1932-1933 un apprentissage sur machines-outils (tour, étau-limeur, raboteuse, fraiseuse). Il s'agit donc ici d'un ouvrage particulièrement important qu'il ne sera plus permis d'ignorer à quiconque s'intéresse au problème capital de la condition humaine dans la société industrielle d'aujourd'hui.

Louis Chevalier : LES PAYSANS. 1 vol. in-16, 234 p., 130 fr. (Coll. « Perspectives », Denoël).

Spécialiste des questions paysannes, et frappé de l'ignorance générale en matière d'histoire, de sociologie, de politique paysannes, l'auteur a voulu montrer ici les constantes réelles de ces problèmes. Il s'efforce de préparer les bases sur lesquelles devra se construire une politique agricole, en fonction d'une triple évolution posée en termes d'histoire : démographique, sociale et technique.

LIVRES REÇUS : *Le Retour à la Paix*, par Henri Lepeyre (Fayard);

Mépris de la Constitution, par W. J. Garcin (Nouvelle France); *8 novembre 1942, jour premier de la Libération*, par Gabriel Esquer (Charlot); *La Vie et la Mort d'Hitler*, par Georges Mac (Médicis).

LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE

Les Académies de province sont discrètes. Elles justifient volontiers le mot cruel de Voltaire qui, de l'une d'elles, fière de se proclamer fille de l'Académie française, déclarait : « Fille, en effet, et bonne fille, elle n'a jamais fait parler d'elle! » Il est vrai que les Sociétés savantes n'aiment pas beaucoup faire parler d'elles. Hormis les érudits, qui donc s'aviserait de consulter leurs épaisses publications? Les historiens patentés eux-mêmes ont pour elles un dédain un peu protecteur. Et pourtant, que de trésors se trouvent souvent enfouis dans ces volumes de mémoires, dans ces bulletins, ces périodiques trésors qui n'enrichissent pas seulement la science historique, mais aussi les lettres et les arts. Seulement, ces publications sont un peu perdues. Et il faut donc se féliciter d'abord d'avoir vu reparaître cette grande *Bibliographie des travaux des Sociétés savantes* qui, sous la direction de M. Samaran, se propose de présenter le tableau méthodique de l'activité de chacune d'entre elles. Un seul fascicule, pour la période 1910-1940, a été distribué jusqu'ici. On reste émerveillé de la richesse et de l'intérêt de ces travaux qu'un public, même cultivé, ignore généralement.

Durant la guerre et l'occupation, les Sociétés savantes de province ont poursuivi leur œuvre avec sérénité. Elles avaient trop le sens national pour se laisser séduire par les promesses et les exhortations de Vichy. Plusieurs d'entre elles refusèrent obstinément de se plier aux consignes imposées par l'ennemi et se réunirent dans une semi-clandestinité. Rares sont celles qui ne déplorent pas la mort dans un camp de concentration d'un ou plusieurs de leurs membres. Parmi les bastions de la résistance française, il paraît donc juste de les mentionner.

Depuis la libération, elles ont repris leur activité, non sans se heurter à de rudes traverses. Les conditions ne sont guère favorables au labeur désintéressé; les Sociétés savantes de province ne vivent que des cotisations de leurs membres, et de chiches subventions des collectivités locales. Or, leur « clientèle » appartient principalement à des classes sociales qui ont particulièrement souffert des deux guerres. Il ne leur est donc pas possible de fixer le taux des cotisations au chiffre qu'il devrait atteindre pour leur permettre d'éditer des volumes aussi substantiels qu'autrefois. Il leur faut supprimer les gravures, restreindre même la périodicité de leurs publications, de ces publications — on ne le sait pas assez — qui servent de monnaie d'échange avec celles des Académies et des Instituts étrangers.

On risque fort de voir tarir cette précieuse source de documentation, si l'Etat et la caisse des Recherches scientifiques ne se décident pas à venir en aide à nos sociétés de province. Elles méritent cette protection.

On imagine communément en effet que les érudits locaux vivent en dehors des contingences et ignorent éperdûment l'actualité. C'est une erreur. Très souvent, ils aiment de rattacher leurs recherches aux problèmes de l'heure et de recueillir dans le passé d'instructifs enseignements, — dont nul ne tient d'ailleurs compte. A feuilleter les bulletins et les mémoires des dernières années, on constate ainsi que certains sujets ont été volontiers abordés par les académies provinciales, en Bourgogne comme en Bretagne, dans les Flandres ou la Picardie, comme en Poitou ou en Auvergne.

C'est d'abord la question de la loi sur le maximum et de son exécution sous la Convention et le Directoire. La matière, qui paraissait jadis difficile à exposer aux profanes, est devenue depuis sept ans, bien familière à nos esprits. Le maximum s'appelle aujourd'hui la taxe. Comment les lois de taxation, imposées pendant la Révolution, furent-elles appliquées — et surtout tournées, — plusieurs érudits nous le font savoir, en apportant des textes précis et fort suggestifs.

Ceux que nous offre M. Robert Legrand dans le Bulletin de la vieille et docte *Société des Antiquaires de Picardie* sont particulièrement clairs et bien choisis. L'auteur montre que cette loi sur le maximum est née des difficultés causées au Gouvernement par la vie chère. Aux doctrines de liberté économique préconisées au début par la Première République, il fallut donc sous l'empire des circonstances substituer bientôt la contrainte. Le ravitaillement étant de plus en plus difficile (une véritable famine régnait dans les villes), on procéda aux réquisitions chez les paysans et on taxa peu à peu pour endiguer la hausse tous les produits. Dès l'abord, les prix baissèrent bien. Mais les taxes variaient d'un district à l'autre. Les auteurs de la réglementation, en fixant le prix de vente au consommateur, laissaient la liberté au fabricant et au grossiste. On devine les beaux résultats que cette méconnaissance des réalités commerciales provoqua. Les denrées disparurent complètement. A Abbeville, en 1794, la disette fut à son comble jusqu'à la moisson. Troc et marché noir triomphèrent.

Les pouvoirs publics avaient pareillement voulu fixer le maximum des salaires. Ils ne purent y parvenir et furent les premiers à créer le travail noir. Pour trouver la main-d'œuvre dont il avait besoin dans les fabriques d'armes par exemple, le Gouvernement dut embaucher des ouvriers à des tarifs sensiblement au-dessus de la taxe.

Les infractions au maximum des prix comme des salaires

furent innombrables. M. Legrand en dresse un impressionnant tableau. Et cependant, il est incontestable que la taxation permit sans doute au peuple de manger. Sans le maximum, la disette eût été plus grande encore. Celle-ci ne s'éloigna vraiment qu'avec le retour de l'abondance qui permit la suppression de toutes ces réglementations. Au total, M. Legrand estime que le scepticisme s'impose si l'on veut juger les doctrines, les arrêtés, les décrets qui ont régi la vie économique pendant ces années. Voilà une conclusion qui ne vaut pas seulement pour l'époque révolutionnaire.

Jacques Levron.

NOMS DE RUES. — Depuis la Libération, les municipalités de France ont, avec un beau zèle, changé les plaques bleues des rues. Il est certes parfaitement louable de glorifier les héros de la Résistance ou les victimes de la barbarie nazie. Encore vaut-il mieux que ces modifications ne se fassent pas au détriment de toponymes respectables, utiles aux historiens et tout chargés de souvenirs : c'est ce que rappelle avec beaucoup d'à-propos Mgr Roserot de Melin dans les *Mémoires de la Société Académique de l'Aube* (Tome C., 1946). Les noms de rues étaient naguère caractérisés par la qualité de leurs habitants, les métiers, les enseignes : rue des Poêliers, rue Bourgeoise, rue du Sauvage ou rue des Arquebusiers. Que voilà donc d'honnêtes dénominations, simples, spontanées, parlantes et colorées. Il faut se garder d'y toucher, car elles confèrent à nos villes une part de leur originalité. Toutes les sociétés savantes s'associent à la campagne de l'Académie de Troyes.

SAINTE-ANNE ET LES VIERGES NOIRES. — Analysant l'ouvrage de M. Saillens sur les Vierges Noires, M. Charles Chassé note dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère* (tome LXXI, 1946) que ces Vierges sont peu nombreuses en Bretagne. On y trouve seulement la Vierge de Josselin et celle de Guingamp.

Ce serait, d'après Saillens, parce que les statues anciennes partout ailleurs classées comme Vierges par la piété populaire, ont été considérées en Bretagne comme dès représentations de Sainte Anne.

M. Chassé souligne que le culte de Sainte Anne dérive en Armorique de celui d'une déesse celtique Anna ou Anou (qui était en Irlande déesse de l'abondance et de la maternité). Toutes les statues exhumées et vénérées par la piété populaire (comme celle de Sainte-Anne d'Auray découverte en 1625) sont donc devenues des représentations de la mère de la Vierge, parce que ce culte répondait à une survivance de très anciennes croyances.

UN CHIRURGIEN MILITAIRE SOUS LE PREMIER EMPIRE. — La correspondance de personnages même obscurs n'est jamais inutile à feuilleter et l'on y glane souvent de savoureux détails. Le dernier *Bulletin de la Société archéologique de Béziers* a ainsi publié quelques lettres adressées par un chirurgien militaire à sa famille pendant l'Empire.

Louis-Gabriel Massé, compagnon de Larrey, avait participé avec l'illustre praticien à la campagne d'Egypte. Fait prisonnier par les Anglais, il se loue assez peu de ses gardiens et le tableau de sa captivité à Chestersfield n'a rien de séduisant. Libéré, on le trouve ensuite à Zara, puis à Trieste où il séjourne deux ans. L'épopée impériale s'achève pour lui à Landau. Etonnantes aventures de ces jeunes Français jetés par l'Empereur à travers l'Europe : de telles correspondances, par les rapprochements qu'elles suggèrent, instruisent mieux que de longs récits.

J. L.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

ARTS, 4 avril. *Au Musée Carnavalet : les collections révolutionnaires et leur présentation nouvelle,* par Jacques Wilhelm.

LA BATAILLE. 26 mars. André Billy : *Quelques hôtes du « Mercure »*; Léautaud, Jean de Gourmont, Emile Magne, Léon Deubel; portraits, souvenirs, anecdotes.

La France restera en Algérie, par Jacques Perret :

« J'avoue une certaine admiration pour l'œuvre de ces familles établies depuis cent dix-sept ans sur ce sol ingrat. Ceci dit sans esprit d'apologie aveugle, je ne suis pas assez naïf ou maladroit pour ranger en bloc tous les colons sous l'auréole du défricheur héroïque et sublime pionnier de la civilisation. Un petit nombre, je veux bien le croire, sont indignes, certains ne croyant travailler que pour leur profit personnel travaillent à leur insu pour la France, d'autres enfin comprenant clairement toute la noblesse de leur mission l'accomplissent opiniâtrement, parfois en dépit des entraves ou du mauvais vouloir des pouvoirs officiels. Mais il faut prendre la moyenne et apprécier les résultats. Il m'a suffi de voir la Mitidja et ses 500.000 hectares de marais transformés en terre féconde. »

7 avril. *Henry Ford le puritain*, par Paul Gérin :

« Choisissez une âme simple et dépourvue d'imagination, un caractère pur et expansif. Que l'étincelle de l'intelligence soit remplacée par la rigueur des principes et la ruse naturelle de l'homme. Ajoutez-y cette touche de fanatisme moralisateur sans laquelle rien ne peut se créer, pas même une fortune en dollars. Associez cette âme à un corps fait pour vivre cent ans, de naturel économe et chaste, dans une famille de bonne souche puritaine. Qu'il rencontre en outre une femme discrète qui cheminera dans son ombre et ne posera jamais de questions. Vous réaliserez, avec un peu de chance, un *self-made man* à qui tous les espoirs seront permis.

« Telle est sans doute, à l'usage des anges, la recette du bon Dieu pour fabriquer des milliardaires américains. Car ils semblent tous issus de la même race, taillés sur le même patron.

« Ce qu'on a appelé le génie de Ford, c'est la santé, l'obstination, l'âpreté au travail, le manque de sensibilité et de fantaisie, le réalisme, toutes qualités animales qui sont à la source même du peuple américain. Un solide entêtement, une certaine propension à la rancune affermirent encore sa personnalité. Mais celle-ci, du point de vue intellectuel ou artistique, ne s'élèvera jamais au-dessus du médiocre. »

CARREFOUR. 26 mars. Début d'une enquête sur *L'avenir du roman*. Mauriac répond :

« Le sort du roman en France est étroitement lié à l'évolution politique du pays. Le roman français est l'histoire de la personne humaine : il déclinera et disparaîtra en même temps qu'elle. (...) Sous un régime marxiste, le roman tel que les Français le conçoivent ne saurait être que clandestin.

« Plus profondément, le sort du roman est lié à celui de l'âme : le genre romanesque périclite dans la mesure où la nation se déspiritualise. Le roman est l'expression de la conscience humaine. Je ne l'entends pas seulement du roman catholique (...).

« Mais qui dit conscience dit Grâce. J'affirme avec la tranquille certitude d'un homme assuré d'avoir raison, que la peinture d'une humanité sans la Grâce est fausse et ne correspond pas au réel, que les romans les plus vantés de ces dernières années retourneront en poussière, s'ils n'y sont déjà retournés, à cause de cette insignifiance essentielle. »

LE FAIT DU JOUR. 1er avril. En écho à la campagne peu décente de révision qui a immédiatement suivi en Italie la signature du traité de paix, G. André-Fribourg (*Une victoire « inexistante » ?*) rappelle l'histoire du coup de poignard dans le dos, de la campagne de 1940 où 3 divisions et 10 bataillons de forteresse français tinrent en échec 34 divisions italiennes, puis du rôle joué par les troupes françaises dans les campagnes d'Afrique et de Corse et dans la libération de l'Italie elle-même. Les Italiens ont la mémoire très courte...

LA GAZETTE DES LETTRES (bimensuel). 22 mars. *Thierry Maulnier*, interview de Paul Guth :

« Il ressemble à une foreuse de puits artésien. Il se plante dans une couche de connaissances, avec l'impassibilité d'une tige de fer, et il pompe. Une fois la poche d'eau ou de pétrole vidée, il se déplace, d'une saccade, et va en forer une autre. »

Guillaume Apollinaire, par Paul Léautaud :

« Les vrais poètes sont rares. Nous avons des versificateurs, des assembleurs de rimes. L'homme de qui toute la nature aboutit à la poésie est une exception, comme est également une exception l'écrivain né. Tout ce qui fait le poète et qui est la vraie poésie : la rêverie, la mélancolie profonde, le don

du rythme intérieur et des mots qui suggèrent, l'art de peindre un paysage ou d'exprimer un état d'âme, avec quelques mots, un certain bohémianisme de l'esprit, la fantaisie, l'imagination embellissant la réalité, tout cela, auquel il joignait le goût de la plus extrême nouveauté, Guillaume Apollinaire l'avait de façon remarquable. »

INTERNATIONAL OBSERVER (franco-britannique, en deux langues). 27 mars. R. Ozouf : *L'industrie du pétrole.* Le coût extrêmement élevé de la prospection, de l'extraction, du raffinage, de la distribution entraînent « une importante concentration de moyens techniques et de capitaux »; c'est ainsi que les sept plus grands trusts capitalistes fournissaient en 1938 38 % de la production mondiale :

« C'est John Rockfeller, épicier à Cleveland, qui fonda en 1870 la Standard Oil au capital de 1 million de dollars. De simple société familiale qu'elle était, elle devint vite un trust, surtout par le contrôle des moyens de transport. Elle absorba la plupart des entreprises de la région et, en 1880, avec un capital de 75 millions de dollars, elle contrôlait 95 % de la production pétrolifère des Etats-Unis. La loi Sherman contre les trusts l'obligea en 1911 à se scinder en une trentaine de sociétés. La principale, la Standard Oil of New Jersey, dont l'activité s'étendit avant la guerre au Vénézuela, au Canada, aux Indes Néerlandaises, etc., avait, fin 1938, sur la place de New-York, une capitalisation boursière évaluée à 1 milliard 500 millions de dollars. Elle produisait (en 1938) 30.154.000 tonnes de pétrole dont 25 % aux U. S. A.; sa capacité de raffinage était voisine de 150.000 tonnes par jour; elle contrôlait 8.100 kilomètres de pipelines et sa flotte comprenait plus de 200 tankers jaugeant 1.400.000 tonnes.

« Quant à la Royal Dutch Shell, née de la fusion de deux sociétés, l'une hollandaise, fondée en 1895, et l'autre anglaise, fondée en 1897, elle produisait en 1938 29 millions 924.000 tonnes de produits pétroliers, avait 11.000 kilomètres de pipelines et une flotte de 300 navires jaugeant 1.550.000 tonnes (...).

« Dans le monde économique contemporain, les grandes compagnies pétrolifères constituent une puissance formidable, capable d'abattre ou de supprimer, si tel est leur intérêt, toute entreprise concurrente, libre aussi d'affirmer, si tel est leur avantage, que telle région où il a été fait appel à leurs équipes de prospection, les seules vraiment organisées, ne contient pas de pétrole, même si elle en renferme en réalité. Enfin, pour surveiller les régions de production éventuelle et pour y acquérir sans cesse de nouvelles concessions, elles sont fatalement amenées à avoir une politique internationale, politique qui amène même les Etats qui les ont combattues sur leur propre territoire pour défendre leur indépendance ou protéger leurs consommateurs, à les soutenir à l'extérieur, sur le terrain diplomatique ou militaire, lorsqu'elles sont susceptibles de servir leurs intérêts généraux. »

LES LETTRES FRANÇAISES. 28 mars.

Trop de rouge, ou la leçon de l'étranger, par Stanislas Fumet; à propos du récent article de Koestler dans *Carrefour :*

« Il est une complexité dans l'idiosyncrasie du Français qui échappe à l'observateur superficiel, et M. Kœstler, en dépit de la grande réputation dont il jouit, n'est pas un observateur profond. En tout cas, il emploie un ton insolent et fort désagréable pour juger de nos affaires. N'est-ce pas toujours ce qui arrive — un phénomène curieux — avec les étrangers quand ils ne *sentent* pas la France et, mon Dieu! lâchons le mot, quand ils ne l'aiment pas? Les étrangers qui aiment la France ont tendance à la louer avec excès, mais ils comprennent son *âme*. Les autres, qui n'ont pas tort de juger sévèrement les Français quand ils les voient inférieurs à leur mission ou la trahissant, s'ils attaquent la France, il y a tout lieu de prévoir qu'ils se tromperont lourdement. Dostoïevski lui-même, qui n'avait rencontré que les vices français — les plus hideux que je sache — n'avait pas compris ce qu'était, ce qu'a été et ce que demeure la France.

« Il faut se méfier de la sourde campagne qui se fomente, aujourd'hui, un peu partout contre la France. Il est sûr que c'est contre le bonnet phrygien qu'elle est menée, ou contre cette couleur rouge dont on lui reproche l'abus. C'est ainsi qu'une vilaine caricature dans un journal canadien de langue française fait dire à John Bull étreignant la République française pour le renouvellement de l'entente cordiale : « Quand même, t'as trop de rouge sur les lèvres... »

« Mais voyez-vous la France perdant son rouge? Mais voyez-vous la jubilation de tous les ennemis

de l'humanité si cela, un beau jour, se produisait! Si la France abandonnait sa tendresse pour le peuple? Si elle se démettait de ses fonctions d'avocate des humiliés et des affligés, si elle désertait le camp des « bienheureux » du Sermon sur la Montagne que sont « ceux qui ont faim et soif de justice » !

LE LITTÉRAIRE. 5 avril. Maurice Monda : *Un portrait inconnu de Rimbaud* (avec reproduction); portrait de Rimbaud couché, peint à Bruxelles par Jef Rosman immédiatement après ou peu après le coup de revolver de Verlaine; l'original appartient à M. Matarasso. Mais la légende de Rimbaud détruisant l'édition d'*Une Saison en Enfer* a la vie dure.

Une lettre de Vigny à Baudelaire du 27 janvier 1862, à propos des *Fleurs du Mal :*

« J'ai besoin de vous dire combien ces *Fleurs du Mal* sont pour moi des *fleurs du bien* et me charment. Combien aussi je vous trouve injuste envers ce bouquet, souvent si délicieusement parfumé de printanières odeurs, pour lui avoir imposé ce titre indigne de lui, et combien je vous en veux de l'avoir empoisonné quelquefois par je ne sais quelles émanations du cimetière d'Hamlet. »

Puis Vigny déconseille à Baudelaire de persister dans sa candidature académique :

« Il me semble qu'en beaucoup de choses vous ne vous prenez pas assez au sérieux vous-même. Ne jetez pas ainsi au hasard votre nom, votre vrai et rare talent, vos actions, vos lettres et vos propos. »

12 avril. Paul Guth rend compte d'une visite au laboratoire de René Barthélemy, qui pour la télévision a mis la France à la tête de toutes les nations, réalisant l'image de 1029 lignes, alors que les Américains en sont encore à l'image de 525 lignes, quatre fois moins fine.

19 avril. Le *Littéraire* redevient le FIGARO LITTÉRAIRE, paraît sur six pages, multiplie ses rubriques, et commence la publication des souvenirs d'un officier polonais sur le fils de Staline avec qui il vécut en captivité, ainsi que du nouveau roman de Roger Peyrefitte, *Mademoiselle de Murville.*

LE MONDE ILLUSTRÉ. 29 mars. M. C. : *Un centenaire de la technique*, celui que vient de célébrer la Société des anciens élèves des Arts et Métiers; voici, à cette occasion, une série de photos de machines, d'ouvrages et d'installations où la technique française s'est montrée la première du monde. Signalons que le *Monde illustré* est l'une des rares publications qui n'hésitent pas à dire, quand il y a lieu de le faire, que la France n'est pas toujours et dans tous les domaines le dernier des pays...

5 avril. Début d'un grand reportage de Pierre Paraf : *Retour en U. R. S. S.*

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. 3 avril. *Fête printanière,* par Georges Dumezil : on croit que les rites de Pâques sont, à l'origine, des rites païens du printemps que le christianisme a naturalisés et baptisés; en réalité, les fêtes printanières des païens célébraient le plus souvent le retour de la force guerrière :

« A l'époque ancienne, si l'on s'en tient à notre vieux monde, ce n'est vraiment que dans une région très limitée, semble-t-il, sur les bords de la Méditerranée orientale, que s'est fait un rapprochement intime entre la mort hivernale et la résurrection printanière de la végétation, d'une part, et d'autre part, les souffrances terrestres de l'homme et un destin bienheureux dans l'autre monde, bref, que des religions de salut se sont développées sur un fond de « cultes agraires » printaniers. »

OPÉRA. 9 avril. *Léautaud maintenant*, par André Rouveyre :

« Absolument dégagé, depuis toujours et progressivement, de tous les plaisirs seulement conventionnels et fallacieux; de tous ceux aussi où le sentiment, l'attendrissement, la croyance dans la franchise de quoi que ce soit et de qui que ce soit au monde nous entraînent, nous autres pauvres égarés, il a toujours été et continue d'être seul, dégagé, hérissé contre tout contact s'il ne l'a pas choisi, et mettant uniquement son contentement à écrire librement. Secondairement, un vif attrait pour le commerce des femmes et la pratique de l'amour. C'est merveille et jalousie pour nous de l'avoir toujours vu, se donnant si peu de peine pour conquérir, et pourtant qu'il se soit trouvé si prisé par le sexe. Ce n'est pas une petite curiosité à qui ne connaît pas les rayonnements secrets d'un caractère, d'un esprit et d'un cœur même apparemment lapidaire, que le spectacle d'un miroir aux alouettes fabriqué rudimentairement comme il l'est! »

16 avril. *Le Kommando des*

« *Tresses* » *à Neuengamme*, par Louis Martin-Chauffier :

« Le vieux médecin et le vieux marin étaient d'authentiques catholiques; le jeune décorateur brillait de générosité flamboyante, de cet enthousiasme offert qui fait retrouver chez beaucoup de jeunes communistes l'image des chrétiens des premiers âges. Pour les uns comme pour l'autre, cette rencontre était une découverte. Sur le plan terrestre, leur pureté, leur prudence et leur élan allaient du même pas, suivant la même route, recherchant le même but. L'extrême simplification qui préside aux rapports entre ceux qui n'ont plus pour seule richesse que leur foi, pour seul soutien qu'une espérance qui les dépasse ou, mieux encore, les néglige, pour seul ressort que l'amour, poussait ces hommes dénudés par la misère — sans malice, sans ambition, ramenés à la pureté du cœur — à écarter leurs différences pour souligner leurs ressemblances et trouver, dans la foi ou dans la doctrine d'un autrui si inespérément voisin, un soutien de sa propre certitude, une assurance nouvelle, une plus forte assise pour ces vérités partagées qui étaient désormais, quand survivait seul l'essentiel, leur raison, leur moyen de vivre. »

REGARDS. **18 avril.** *Renault, une ville dans la ville*, reportage de Jacques Friedland, photos Robert Doisneau; les usines Renault occupent une superficie égale à celle de Chartres :

« Dès août 1944, dans un magnifique effort, tandis que le gouvernement instaurait la Régie nationale des usines Renault, ouvriers, techniciens et employés se mettaient au travail, déblayant, nettoyant, remontant les machines, reconstruisant et reconstituant les ateliers, les bureaux d'études et les laboratoires, grimpant allègrement l'échelle de la production. (...)

« La R. N. U. R. emploie, à l'heure actuelle, 35.990 personnes, dont 30.200 à Billancourt, les autres se répartissant dans les usines du Mans, d'Orléans, de Saint-Michel et dans les succursales. (...)

« Le principe de la régie a été attaqué par ceux-là mêmes qui combattent et sabotent chaque pas en avant fait grâce à la démocratie; le travail et les réalisations des ouvriers de la Régie, le nombre sans cesse accru de véhicules en circulation, leur oppose la plus cinglante des réponses. »

UNE SEMAINE DANS LE MONDE. **19 avril.** Edouard Sablier : *Entre Britanniques et Américains l'armistice du pétrole est signé*; les grandes compagnies pétrolières et la politique orientale. — Marc Meunier-Thouret : *Paris possède un panthéon sonore... qu'il ignore*; le Musée de la Parole et la Phonotèque nationale, le premier rattaché à l'Université, la seconde à la Bibliothèque nationale.

26 avril. Serge Karsky : *La Russie soviétique en lutte pour la production.* — Anonyme : *L'Université souffre à la fois d'hémorragie et de congestion.*

REÇU : *Cévennes* (*Le Républicain d'Alès*), *La France au Combat*, *France vivante*, *Images du Monde*, *les Informations industrielles et commerciales*, *Jeunesse ouvrière*, *Noir et Blanc*, *Nouvelles de France*, *Paroles françaises*, *Quatre et Trois*, *Réforme*, *Spectateur*, *Tel Quel*, *Temps présent-Les Amitiés françaises*, *la Vie catholique illustrée.*

Revues

L'ARCHE. **Février.** Jean Cocteau : *De la mesure*; avec quelques notes sur Proust. — Gide publie les lettres qu'il a échangées avec Proust au moment où *Swann*, refusé par la N. R. F., qui s'en repentait aussitôt, paraissait chez Grasset.

ESPRIT. **Mars.** *La Suède ou les problèmes du socialisme arrivé*, par Angèle Touchard. — *L'épidémie*, nouvelle d'Alberto Moravia.

FONTAINE. **Février-mars.** *Le Silence infernal*, poèmes de Pierre Reverdy. — *André Breton ou l'âme d'un mouvement*, par Julien Gracq. — *Les Etats Généraux*, poèmes d'André Breton. — Un texte inédit, même en allemand, de Heidegger : *La remontée au fondement de la métaphysique*. — Denis de Rougemont : *Journal d'un intellectuel en exil* (Etats-Unis, 1941-1942); la leçon de style de la radio :

« Je constate que j'hésite ou répugne aujourd'hui à écrire certaines phrases, à user de certains tours que je pressens intraduisibles, au sens le plus large du terme. Car il ne s'agit pas seulement, pour moi, d'écrire en vue d'une traduction américaine, mais également en vue d'une transmission directe à la radio. Dans les deux cas, les exigences sont les mêmes. Et elles impliquent le renoncement à toutes ces coquetteries de style imitées de nos auteurs anciens qu'on trouvait à chaque ligne chez Valéry, chez Gide et leurs

disciples de la N. R. F., et qui en anglais retombent à plat, à la radio font parasites. Il faut sauter dans le vif d'un sujet, sans précautions de langage ni fausse humilité. Puis s'efforcer de suivre la ligne de plus grande efficacité, sans la moindre bavure savante pour l'élégance. »

HOMMES ET MONDES. **Avril.** Albert Mousset : *La politique allemande du bloc slave.* — Léon Bopp prépare une édition du *Journal* d'Amiel, plus complète que celles de Schérer (500 pages, 1882-84) et de Bernard Bouvier (1.000 pages, 1923) ; il en publie ici des pages inédites. — Gaston Baty : *La légende de Robert Macaire.* — Gérard Walter : *Les missionnaires de la Terreur;* les représentants en mission, sous la Révolution. — Suite de l'*Enquête en Indochine* de Bernard Simiot.

HORIZONS (Nantes). **N° 7.** *Poèmes* de Jean Cocteau, d'Alain Messiaen. — *Les Sœurs*, nouvelle de Marcel Arland.

LA NEF. **Avril.** Un inédit de Jean Prévost, *Portraits et caractères,* nous fait mesurer une fois de plus le vide qu'il a laissé parmi nous. Oreste F. Pucciani, Bertrand de la Salle, Anne-Marie de Saint-Blanquat parlent de *La vie de l'esprit aux États-Unis.* — « Quatre continents sur cinq sont en marche vers le gouvernement mondial », dit Maurice Druon en expliquant pourquoi *la Nef* ouvre à partir de ce numéro une rubrique intitulée *L'homme mondial.*

PARU. **Avril.** Arthur Adamov : *Introduction à Antonin Artaud.* — Interview de l'historien *Georges Lefebvre* par Jean Rabaud. — Yves Lévy et F. Tourret racontent *L'après-midi* qu'ils ont passée *chez Léautaud* à Fontenay, et les propos qu'il leur a tenus.

REVUE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE. **Mars.** *De la jeune musique française*, par Arthur Honegger :

« Chez les plus jeunes une double orientation se dessine. D'une part les disciples de Strawinsky, mais surtout du Strawinsky dernière manière, dont Nadia Boulanger répand le culte avec ferveur. Ceux-ci retournent à la simplicité et à l'humilité des moyens. « Heureux les pauvres en esprit car le royaume des cieux est à eux. »

« D'autre part, le groupe dit des « Dodécaphonistes » qui œuvrent sur le principe des douze sons et descendent de Schoenberg, qu'ils considèrent comme un lointain ancêtre et dont le prophète actuel s'appelle *Leibowitz.*

« Entre les deux nous trouvons *Nicolas Obouhow* qui préconise un traité d'harmonie *« tonale, atonale et totale »* et qui voit enfin sa nouvelle notation simplifiée, admise par une grande maison d'édition (...).

« Dans tout autre domaine que la musique, le public aime et recherche la nouveauté. Il veut des livres nouveaux, des pièces de théâtre nouvelles, des films tout fraîchement pondus à Hollywood. Il vit avec les inventions de son époque; se sert du téléphone, des avions, de la radio; seules ses émotions musicales sont archaïques et semblent fixées une fois pour toutes à une courte période romantique. Tout naturellement la musique est pour lui une langue qui n'est compréhensible que si elle remonte à cent cinquante ans en arrière. »

La mise en scène du Classique, par Gaston Baty :

« Il ne s'agit pas de copier, de reconstituer, de restaurer. Le problème est de suggestionner le spectateur d'aujourd'hui afin qu'il retrouve devant le chef-d'œuvre la sensibilité du spectateur d'autrefois. Pour atteindre ce but, tous les moyens seront légitimes, pourvu qu'ils sauvegardent le style et le rythme. Rendre à l'action son mouvement, sa puissance d'émotion; tout est là. Une pièce classique n'est pas un texte sur lequel on se penche pour le disséquer comme sur un cadavre. C'est un être toujours vivant en qui nous voulons intensifier la palpitation de la vie. »

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Avril.** *Les premiers Russes en Méditerranée,* par le Capitaine de Vaisseau de Maupeou. C'est en 1770 que la première force navale russe, celle d'Alexis Orlov, apparut en Méditerranée. En 1788, la France y renforça sa flotte, et une division navale commandée par le comte de Thy appareilla pour le Levant. Un jeune officier qui participa à l'expédition, M. de la Pasture, a laissé de cette expédition une relation inédite, que cite et commente ici le commandant de Maupeou.

REVUE INTERNATIONALE DE LA CROIX-ROUGE (Genève). **Mars.** Les activités de la Croix-Rouge pendant la deuxième guerre mondiale.

LA REVUE MUSICALE. **Février.** Léon Vallas présente et commente *Une*

discussion Saint-Saëns et d'Indy : lettres inédites échangées entre les deux maîtres, en 1919, après leur réconciliation, à propos d'une brochure que publiait le premier sur le second. — *Zoltan Kodaly et la musique hongroise,* par Emile Haraszti.

REVUE DE PARIS. **Avril.** *Ecrivains américains,* par André Maurois : Dorothy Parker, le professeur Dobie et l'Angleterre, l'essayiste politique James Burnham, Henry James. — Duc de la Force : *Le mariage du cardinal de Lorraine;* intrigues du temps de Louis XIII.

LES TEMPS MODERNES. **Février.** Deux textes importants, l'un qui se termine, l'autre qui commence : *Pour une morale de l'ambiguïté,* de Simone de Beauvoir, *Qu'est-ce que la littérature?* de Jean-Paul Sartre. — Parmi les chroniques (qui s'appellent ici *exposés*), celle de Raymond Queneau.

LA VIE INTELLECTUELLE. **Avril.** *Dieu sert-il à quelque chose?* demande J. Leclercq, qui pour sa part, comme on le prévoyait, croit qu'oui. — H. Muller : *A la recherche de la vérité sur les fonctionnaires;* pas de politique, pas de polémique; un travail sérieux, ce qui est rare sur ce sujet, et solide.

REÇU : *Bulletin mensuel de la Chambre de Commerce de la province d'Anvers, Bulletin trimestriel de la Société des Ecrivains normands* (Clères), *Etudes, France-Asie* (Saïgon), *J'ai lu, Marsyas, Médecine et Progrès, Nuance* (Blanc-Mesnil), *La Provence médicale* (Marseille), *Terre d'Europe, Tramontane* (Perpignan), *L'Unique* (Orléans).

VARIÉTÉS

LE CENTENAIRE DE LA REINE MARGOT. En 1845, le soir de la première des *Mousquetaires* à l'Ambigu, le duc de Montpensier, fils du roi Louis-Philippe et fervent lecteur des romans d'Alexandre Dumas, fit appeler le célèbre écrivain dans sa loge, afin de le féliciter.

— Je ne vous ferai qu'un reproche, ajouta-t-il, c'est d'avoir fait jouer votre pièce sur un théâtre d'ordre secondaire.

— Monseigneur, répondit Dumas, quand on n'a pas un théâtre à soi, on fait jouer ses pièces où l'on peut!

Le prince comprit, se mit en campagne, et, le 14 mars 1846, Alexandre Dumas était nommé directeur du Théâtre-Historique en cours de construction boulevard du Temple, à l'emplacement qu'occupait auparavant l'hôtel Foulon, entre le restaurant Deffieux et le Cirque-National. Et bientôt tout Paris ne parla plus que du nouveau théâtre et de son inauguration avec *La Reine Margot,* drame en cinq actes et treize tableaux tiré du roman qu'Alexandre Dumas et son collaborateur Auguste Maquet avaient publié, d'abord en feuilleton dans *La Presse,* puis en volumes. Tirant ainsi par trois fois parti de sa marchandise littéraire, Dumas en remontrait aux plus malins meuniers qui n'obtiennent qu'un sac de deux moutures!

Revenu, au milieu du mois de janvier 1847, d'un voyage sur les côtes d'Afrique fait à bord du *Véloce,* le directeur-auteur allait dès lors passer son temps entre son château de *Monte-Cristo,* à Saint-Germain, et le Théâtre-Historique du boulevard du Temple, où son activité pouvait se dépenser sans compter. Ayant les coudées franches, il commandait et surveillait à sa guise les décors, les costumes, les chaussures, la chapellerie, l'administration, la

figuration et les mille accessoires qui composent ce capharnaüm qu'on appelle un théâtre.

Enfin arriva la veille du grand jour de l'inauguration, laquelle avait été fixée au 20 février 1847, il vient d'y avoir cent ans. Dès la tombée du jour, des amateurs forcenés commencèrent à se presser aux portes du théâtre, prêts à faire vingt-quatre heures de queue, — et l'on était en hiver : un hiver clément, il est vrai!

Vers dix heures du soir, des porteuses de bouillon circulèrent parmi les files en permanence. A minuit, ce fut le tour des mitrons apportant les pains sortant de la fournée. Puis des marchands du voisinage eurent l'idée de vendre des bottes de paille fraîche sur lesquelles on s'étendit voluptueusement. Et la nuit se passa en conversations joyeuses. Par intervalles, des chœurs se faisaient entendre. Au petit jour eut lieu l'intermède du café au lait accompagné de petits gâteaux tout chauds. Quelques personnes arrêtèrent des porteurs d'eau qui passaient et firent en public les ablutions permises. Quant à la journée, elle fut le triomphe des charcuteries.

Enfin, à cinq heures, les bureaux ouvrirent leurs guichets, et ce fut devant eux la cohue, au milieu des lazzi et des quolibets, couverts par les applaudissements lorsque, vers six heures, on annonça l'arrivée du duc de Montpensier et de son frère, le duc d'Aumale.

A l'intérieur du théâtre, aux fauteuils d'orchestre, dans les avant-scènes et les loges, l'assistance était brillante et choisie. On se montrait les personnalités du moment : ministres, pairs de France, députés, académiciens, romanciers, artistes et journalistes. Il y avait là Balzac, Eugène Sue, Jules Janin, Théophile Gautier, Auber, Halévy, Delacroix, Ingres, et bien d'autres encore. Nombreuses étaient aussi les jolies femmes, éblouissantes de parure, et ce n'était partout que fleurs, plumes et diamants.

Commencé à six heures et demie du soir, le spectacle ne se termina qu'à deux heures du matin... La représentation avait duré huit heures! Si bien qu'à la fin, le public populaire, sans doute fatigué, murmura quelque peu, accueillant ironiquement les derniers tableaux du drame-roman des amours de la reine Margot et du jeune gentilhomme conspirateur La Môle. On loua, par contre, à la fois la qualité des acteurs : Mélingue, Rouvière, Lacressonnière, Mme Person, Mlle Perrier, et la magnificence de la mise en scène et des costumes. La présence, pour la première fois, de chevaux sur le plateau permit toutefois à certains critiques d'écrire que l'œuvre de Dumas et de Maquet rivalisait plus avec les pièces du Cirque-National qu'avec les chefs-d'œuvre de la Comédie-Française...

Médiocre administrateur, Alexandre Dumas ne devait pas garder longtemps au reste la direction du Théâtre-Historique. Il passa bientôt la main à son second, Hippolyte Hostein, qui lui-même la

repassa à un troisième, et, malgré de grands efforts artistiques, le dernier preneur fut... un syndic de faillite! *La Reine Margot* n'avait pas porté chance au Théâtre-Historique.

René Bailly.

VICTOR HUGO DEMENTI PAR VICTOR HUGO. — *Une lettre inédite du poète clôt la controverse relative à sa première rencontre avec Sainte-Beuve.* — Ceux qui ont eu l'occasion de lire mon petit volume : *Chateaubriand, Dubois et le « Globe »* ont été frappés par la forte et attachante personnalité de ce Paul-François Dubois, trop oublié aujourd'hui. Les lettres inédites de l'auteur des *Martyrs* au directeur du *Globe* montrent la place éminente que tint, sous la Restauration, celui qui avait été le maître de Sainte-Beuve et en resta l'ami, malgré le célèbre duel qui, un jour, amena sur le terrain l'élève et le professeur.

Dans l'abondante et inédite correspondance reçue par Dubois, qu'un de ses descendants voulut bien mettre à ma disposition, j'ai également trouvé trois lettres de Victor Hugo. Elles aussi prouvent que le poète avait une grande considération pour Dubois qui, malgré ses origines et le milieu parisien où il évoluait, avait compris et courageusement dit, dans le *Globe*, tout ce que Victor Hugo apportait de neuf et de fort à la littérature française. Ce professeur, à l'éducation profondément classique, avait deviné, l'un des premiers, le talent et même le génie de ce « jeune barbare »; il n'hésitait point à opposer la puissance et l'originalité de sa poésie aux œuvres des « froids versificateurs » alors en honneur. « C'est un délire, si l'on veut, mais un délire de poète; on peut relire ces vers, on rêve, on s'émeut... M. Victor Hugo est en poésie ce que M. Delacroix est en peinture. Il y a toujours une grande idée, un sentiment profond sous ces traits incorrects et heurtés; je l'avoue, j'aime cette vigueur jeune et âpre. »

Les éloges de Dubois touchèrent vivement Victor Hugo qui se fait presque trop humble pour remercier le directeur du *Globe*. Deux de ses lettres, relatives à *Han d'Islande* et à *Cromwell*, n'ont pas grand intérêt. Il en est tout autrement de la troisième : elle met un point final à une controverse littéraire qui fit couler beaucoup d'encre. Je précise d'abord les faits pour la plupart des lecteurs qui, sans doute, n'en ont pas les détails présents à l'esprit.

●

Voulant réconforter Sainte-Beuve, qui poursuivait sans enthousiasme ses études médicales et regrettait la carrière des lettres, Dubois, son ancien professeur, qui venait de fonder le *Globe*,

lui demanda des articles, d'abord sur les îles de la Grèce dont la guerre de l'Indépendance faisait un sujet d'actualité, puis sur des questions littéraires. Dans le *Globe* des années 1824, 1825 et 1826, on peut trouver une quarantaine d'articles dus à la plume du jeune critique.

En décembre 1826, Dubois remit à Sainte-Beuve les deux tomes de la nouvelle édition des *Odes et Ballades*, le priant d'en rendre compte aux lecteurs de son journal. Bien que Dubois eût déjà fait un article sur ces *Odes* lors de leur première publication, il jugea ce volume si important pour l'évolution de la poésie française qu'il tint à ce que son journal en parlât de nouveau. Sainte-Beuve écrivit une longue étude qui parut dans les numéros des 2 et 9 janvier 1827. On la trouvera dans le tome I des *Premiers lundis* publiés, par Troubat, après la mort de Sainte-Beuve. C'est un article élogieux, avec d'intelligentes critiques, où l'auteur met Hugo en garde contre ses « comparaisons outrées », l'excès de ses contrastes, et le danger de vouloir enfler ses vers « jusqu'au gigantesque ». Mais le ton général est sympathique et admiratif.

Cet article amena la première rencontre de Victor Hugo et de Sainte-Beuve, rencontre à laquelle Mme Victor Hugo assistait, et dont on connaît les suites trop fameuses. Deux versions en furent données, longtemps après, par les intéressés.

Voici d'abord ce qu'on lit dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, qui parut en 1863 :

« Le *Globe*, universitaire et gourmé, avait pour les novateurs une sorte de bienvaillance protectrice. Il s'interposait entre les combattants, enseignant le progrès à droite et la modération à gauche. M. Dubois fit un article plus chaleureux que l'auteur ne l'avait attendu, et presque enthousiaste de l'ode intitulée les *Deux Iles*.

» M. Victor Hugo ne fermait jamais sa porte, même pendant les repas. Un matin, il déjeunait, quand la domestique annonça M. Sainte-Beuve. Elle introduisit un jeune homme qui se présenta comme voisin et rédacteur d'un journal ami ; il demeurait rue Notre-Dame-des-Champs et il écrivait dans le *Globe*. Le *Globe* ne s'en tiendrait pas, dit-il, à un seul article sur les *Odes ;* c'était lui-même qui ferait les articles. Il avait demandé à s'en charger, redoutant un retour de M. Dubois, qui n'était pas tous les jours d'une humeur si admirative et qui redeviendrait bien vite professeur. L'entrevue fut fort agréable, et l'on se promit de se revoir ; ce qui était d'autant plus facile que M. Victor Hugo allait se rapprocher encore de son critique et loger lui-même rue Notre-Dame-des-Champs. »

Quand Sainte-Beuve lut ces lignes — sinon écrites, du moins approuvées par Victor Hugo, — il tint à les rectifier aussitôt, et, par deux fois, donna le récit de cette rencontre. En voici l'essentiel, d'après le tome XI des *Causeries du lundi :*

« Un matin que j'allais voir M. Dubois, il me montra sur sa table les deux volumes d'*Odes et Ballades* dont il me proposa de rendre compte... J'emportai les volumes, et, quelques jours après, l'article parut dans le *Globe*. M. Victor Hugo étant allé remercier M. Dubois, sut de lui mon nom, mon adresse, et vint pour me voir sans me rencontrer. Le hasard voulut que je demeurasse, sans le savoir, porte à porte avec lui : il habitait alors rue Vaugirard, au n° 90, et moi, je demeurais avec ma mère même rue, au n° 94, (et non rue Notre-Dame-des-Champs). Au vu de sa carte, je

me promis bien de lui rendre sa visite, ce que je m'empressai de faire le lendemain matin à l'heure du déjeuner. L'entrevue fut fort agréable, en effet, mais il n'est pas exact de dire que je sois venu lui offrir de mettre le *Globe* à sa disposition. Cela n'eût point été en mon pouvoir, et, d'ailleurs, dès ma jeunesse, j'avais toujours compris la critique autrement. Je ne me suis jamais offert; j'ai attendu qu'on vînt à moi. »

Le récit des *Portraits contemporains*, à peu près pareil, dit également : « J'étais trop critique, même dans ma jeunesse, pour aller d'emblée me jeter à la tête des auteurs dont je pouvais avoir à parler. »

Ainsi, d'après Sainte-Beuve, c'est Hugo qui alla remercier le critique; ce n'est pas celui-ci qui rendit visite au poète pour lui faire des offres de service. Petit point d'histoire littéraire; mais lorsqu'il s'agit de deux écrivains de cette importance et que l'on se rappelle les suites qu'entraîna leur rencontre, il est naturel de s'y arrêter. Pour tout lecteur impartial, il semblait bien que la vérité fût du côté de Sainte-Beuve; même ceux qui n'aiment guère son caractère savent quels étaient ses soucis d'exactitude et de précision. Pourtant, quelques fanatiques de Victor Hugo laissaient volontiers entendre que Sainte-Beuve avait, en la circonstance, des raisons particulières pour altérer un peu la vérité et se donner le beau rôle...

Eh bien, c'est Victor Hugo lui-même qui tranche définitivement la question dans une lettre à Dubois, datée de janvier 1827 :

« *J'attache trop de prix aux travaux de monsieur Dubois pour le déranger même de ma reconnaissance. Il trouvera bon cependant que je ne renonce pas au plaisir d'aller le remercier.*

» *Il serait bien aimable de m'envoyer l'adresse de M. de Sainte-Beuve, à qui je veux exprimer ce que m'a fait éprouver son excellent article. Il y a dans ce qu'il dit, même dans ce qui pourrait contrarier mes idées ou éveiller la susceptibilité de mon amour-propre, un ton digne, bienvaillant et loyal qui me charme et qui suffirait pour me rendre ses observations précieuses, lors même qu'elles ne seraient pas rehaussées par sa remarquable valeur.*

» *En attendant que je puisse aller dire cela de vive voix à M. de Sainte-Beuve, monsieur Dubois serait bien aimable de lui transmettre mes vifs remerciements; et qu'il souffre que je lui rappelle à lui-même qu'il est du petit nombre des hommes vers lesquels je me sens entraîné de premier abord par une sympathie dont je suis fier.* »

N'est-il pas amusant que Victor Hugo vienne, soixante ans après sa mort, démentir son propre biographe et confirmer les dires de son rival?

Gabriel Faure.

GAZETTE

Mai. — *C'est un vrai bonheur de constater comme l'idée qu'on se fait d'un mois est différente de ce mois tel qu'il se présente. Cette contradiction a d'ailleurs je ne sais quoi qui m'enchante.*

On a toujours célébré mai comme le plus beau des mois, sa venue fut consacrée comme l'avènement du plein printemps, on l'accueille en s'offrant des fleurs... il y a deux ans il neigea le 1er mai; par contre, une semaine plus tard, le jour de la paix fut splendide — et c'est bien vrai que mai est un beau mois, quand il fait beau; d'un rayonnement moins intense mais presque plus plein qu'en été. Toutes les couleurs sont pures, les marronniers vert clair, les platanes vert pomme, les peupliers vert émeraude, l'herbe d'un vert lumineux, les arbres fruitiers blancs et roses. C'est le mois des processions à travers les campagnes. Le ciel est bleu — à moins qu'il soit couleur de plomb et que la lumière des orages ne vienne aviver toutes les verdeurs, agiter l'écume des peupliers et la houle des platanes. Mais si le mois est froid, si le soleil n'est pas de la fête, c'est une vraie déception, une floraison ratée, un don profané, une confiance trahie — et l'on parle alors des saints de glace, comme si la sainteté et la glace étaient choses compatibles! Les fleurs gelées se ratatinent au bout des branches, les feuillages si triomphants sous les ciels bleus prennent un air déchu et comme déplacé, et les premières communiantes, toutes habillées pour les sentiers fleuris, les doigts gourds et le nez rouge, luttent désespérément à grands coups de voile blanc contre la pluie et le vent.

Qui peut se vanter de prévoir le temps? Pas moi jusqu'à présent, et pourtant je me souviens bien de certains mais pleins de soleil, des soirs laiteux où l'on s'attarde sous les ciels purs, le cœur fleuri. Alors, si l'on oublie le reste, on peut comprendre tout à coup, et sans qu'il soit besoin de prendre sur soi, que l'on ait pu parler de la douceur de vivre. — GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

X... — *Grand, sombre, grave et silencieux, dépositaire de valeurs transmises à travers les âges, il était un des derniers hommes qui ait fait de la vie une entreprise sérieuse. En ce siècle où les bateleurs répandaient partout leurs prestiges et leurs prestidigitations, il gardait et sauvegardait l'âme d'une vieille civilisation mourante,*

Indifférent aux clameurs il poursuivait ses travaux; l'approbation lui importait peu, il pouvait œuvrer dans l'ombre ou le secret avec une égale ferveur.

Il sondait son interlocuteur au premier regard, puis il saluait, le visage impassible, se replongeait dans ses travaux, et, retranché derrière son impavidité et son silence, il observait. Il parlait peu, le moins possible, comme un homme qui sait et qui justement ne dit rien parce qu'il sait. Il sortait quelques mots des profondeurs de lui-même, presque uniquement pour mettre au point ou pour marquer ce qu'il n'aimait pas.

Tout était soudainement jaugé en raison d'un absolu intérieur, constitué, invulnérable, et qui était là le plus simplement du monde. Ce qui n'était pas de même substance ou de même densité s'évanouissait aussitôt. Il semblait tout à coup qu'on n'eût jamais apporté assez de rigueur dans la recherche ni assez d'exigence dans la forme, qu'on eût contourné de trop loin ces simplicités parfois arides où les vérités se cachent en profondeur, et qu'il fallût éternellement reprendre la lutte comme si on n'avait encore jamais lutté.

Il avait un sourire ironique — c'était par condescendance — car ces évanescences, pas même dignes de son mépris, le laissaient totalement indifférent. Il regardait, enregistrait, attendait, et disait au revoir comme il avait dit bonjour. C'était au visiteur de savoir ce qui, en lui-même ou dans ses œuvres, survivait à la silencieuse confrontation. — GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

Une bévue de M. de Balzac. — *On la trouve dans l'histoire dramatique de sa touchante* Pierrette (Les Célibataires *éd. de la* Librairie nouvelle, *Paris,* 1857, *p.* 28.)

Provins, écrit M. de Balzac, une des plus charmantes villes de France, rivalise le Frangistan et la vallée de Cachemire; non seulement elle contient la poésie de Saadi, l'Homère de la Perse, mais encore elle offre des vertus pharmaceutiques à la science médicale.

M. de Balzac était apparemment convaincu, abusé par la consonance de ce nom, que le Frangistan était une région de l'Inde ou de la Perse. Il est regrettable que quelque orientaliste ne l'en ait pas détrompé en lui apprenant que Frangistan signifiait, en arabe, contrée des Francs, plus vulgairement : l'Europe, mais les Orientalistes étaient gens trop sérieux pour se complaire à la lecture des romans de M. de Balzac et c'est ainsi que cette sottise s'est perpétuée dans les différentes éditions de son œuvre.

J'ajouterai que c'est très improprement que, dans le même passage, M. de Balzac compare Saadi, auteur de poésies légères et brèves, à Homère, dont l'Iliade et l'Odyssée sont des chansons de gestes massives. — AURIANT.

Une citation de Rousseau. — *Rastignac dit à Bianchon (Balzac,* Le Père Goriot, 1835*) : « Tu vis sans savoir ce dont il s'agit. As-tu lu Rousseau? — Oui. — Te souviens-tu de ce passage où il demande à son lecteur ce qu'il ferait au cas où il pourrait s'enrichir en tuant à la Chine, par sa seule volonté, un vieux mandarin, sans bouger de Paris? »*

Rastignac était-il bien sûr d'avoir lu cela dans Rousseau, et ne confondait-il pas avec un passage du Génie du Christianisme *(1re partie, livre* VI, *chap.* II), *où Chateaubriand s'exprimait ainsi : « Je m'interroge; je me fais une question : si tu pouvais par un seul désir tuer un homme à la Chine, et hériter de sa fortune en Europe avec la conviction surnaturelle qu'on n'en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce désir? » (R. Alexandre,* Les Mots qui restent, *p.* 123-124.*)*

*L'explication de cette expression proverbiale « tuer le mandarin » se trouve dans l'*Emile *de Jean-Jacques Rousseau (mais où?), qui fait cette réflexion : s'il suffisait, pour devenir le riche héritier d'un homme qu'on n'aurait jamais vu, dont on n'aurait jamais entendu parler, et qui habiterait le fin fond de la Chine de pousser un bouton pour le faire mourir, qui de nous ne pousserait pas ce bouton et ne tuerait pas le mandarin? »*

*Quant à moi j'ai bien cherché la citation dans les pages d'*Emile *sans en pouvoir trouver aucune trace. Est-ce qu'il ne faut pas voir là l'écho d'une chanson plus que satirique dirigée, au* XVIIe *siècle, contre Mazarin. Là* Mazarin *devint* mandarin *et l'on chanta :*

« Pour avoir du pain et du vin
Il faut tuer le mandarin »

(E. Muller, Curiosités historiques et littéraires, *p.* 283.)

Est-ce que quelque lecteur érudit du Mercure *peut fournir un renseignement exact sur la source de cette phrase?* — E. LATHAM.

Francis Jammes à la Sorbonne. — *M. Robert Mallet est un homme heureux. La soutenance de ses thèses sur* Francis Jammes *et sur* le Jammisme *a coïncidé avec la présence, et ceci pour la première fois à Paris dans un jury de Doctorat, d'un professeur du sexe féminin : Mme Marie-Jeanne Durry. Présence qui confère à la journée universitaire du* 22 *mars* 1947 *un caractère historique. J'ajoute qu'il n'est pas indifférent que l'auteur de* La Vieillesse de Chateaubriand *ait été une jolie femme. La soutenance a revêtu ainsi un caractère très particulier et d'heureux augure pour la Sorbonne.*

M. Maurice Levaillant, rapporteur de la thèse principale, officiait. Poète lui aussi et lui aussi auteur d'une thèse magistrale sur Chateaubriand et Mme Récamier, *il s'est plu à précéder son commentaire d'une biographie de M. Robert Mallet qui a paru déjà singulièrement riche d'œuvres et d'événements, s'agissant d'un homme*

de trente-deux ans. Très beaux services de guerre et Légion d'honneur au titre militaire, brillant passage à la Faculté de droit, Poésie. Ce n'était pas inutile s'il est vrai que M. Mallet a ressenti à l'hôpital où l'avait conduit une grave blessure reçue dans la forêt de Warndt une impression de résurrection à la découverte de Francis Jammes.

Ce qu'a été l'auteur du Deuil des Primevères *qui faisait une entrée un peu inattendue à la Sorbonne, M. Mallet l'a très bien dit et avec lui son président, le vénérable et spirituel Daniel Mornet, M. Jasinski, M. Pintard et les deux disciples de René. M. Mallet a fait usage d'une multitude de documents mis à sa disposition par Mme Francis Jammes et le poète grandit de toutes les admirations qu'il a suscitées et des amitiés illustres qui l'ont entouré, de Paul Claudel à Marcel Proust, à François Mauriac et André Gide dont la correspondance avec lui ne tardera pas à être publiée par les soins du nouveau docteur.*

Il est regrettable que l'usage ne se soit pas établi de sténographier les débats qui accompagnent les soutenances. Combien de remarques judicieuses que nous eussions aimé à relever si la place ne nous était naturellement mesurée sont ainsi perdues. Souhaitons qu'un jour chaque thèse soit accompagnée de son livret critique. — RENÉ DOLLOT.

Sottisier. — *Durant l'horrible cauchemar, alors que sifflait à nos oreilles le lugubre grondement de la mort...* (Le Petit Varois.)

Souvenez-vous de ce sang qui chantait hier l'âme vivante de la France et qui clame aujourd'hui son refus de voir si tôt passé le temps de la rudesse et de l'intransigeance. (La Liberté du Var.)

Dès maintenant, j'adresse à ces procédés et à leurs auteurs le blâme le plus sévère. (Edouard Herriot, séance de l'Assemblée du 12 mars.)

Ford a aussi ses mines d'étain, ses mines de houille, ses mines d'acier. (La France au Combat, 17-4-47.)

Héligoland, une des îles fortifiées du monde, est retournée à l'Angleterre, après quatre ans d'occupation allemande. (Regards, 18-4-47.)

Cette ligne de politique étrangère qui s'est avérée fausse par la suite... (Louis Nemés, *La paix éternelle est-elle une utopie?* p. 164.)

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5538. — 1947.
Dépôt légal : 2e trimestre 1947.



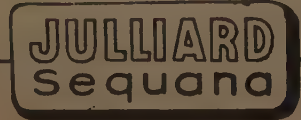
ÉTÉ 1947

JACK AISTROP	Avec Joë dans les coulisses.
ALBERT AYGUESPARSE	L'heure de la vérité.
BANINE	Jours parisiens.
EMMANUEL BERL	De l'innocence.
GÉRARD BOUTELLEAU	Intimités anglaises.
GIL BUHET	L'eau qui dort.
PIERRE CADENET	L'angélus de minuit
MAURICE CHAPELAN	Anthologie du poème en prose.
FRANÇOISE D'EAUBONNE	Comme un vol de gerfauts.
PAUL GADENNE	Siloé.
PAUL GADENNE	Le vent noir.
ROBERT GREENWOOD	Mr. Bunting finit par voir clair.
ROBERT GUILLAIN	Le peuple Japonais et la guerre.
KATHERINE JOHN	Le prince impérial.
JOSEPH KESSEL	Le bataillon du ciel.
FERNAND LEMOINE	Cartahu.
FERNAND LEQUENNE	Corps humain.
OSCAR LEWIS	Le voyageur incertain.
FRANÇOISE DES LIGNERIS	Le livre de la joie.
IGOR MARKEWITCH	Made in Italy.
CLAIRE MARS	Au fil de la Deule.
THYDE MONNIER	Le figuier stérile.
CHARLES DE PEYRET CHAPPUIS	Livide.

—

X. X. X.

FAUX EN ÉCRITURE





ÉDITIONS DE MINUIT

Vient de paraître :

JEAN PAULHAN ET DOMINIQUE AURY

LA PATRIE SE FAIT TOUS LES JOURS

Textes Français
1939-1945

I volume 512 pages . . . . 360 fr. — 10 % = 324 fr.

JEAN BAILHACHE

LE SECRET ANGLAIS

I volume 175 pages . . . . 125 fr. — 10 % = 112 50

GUILLEVIC

FRACTURES

4e ouvrage de la collection « L'Honneur des Poètes »
Tirage limité à 150 exemplaires numérotés sur vélin

I volume 80 pages . . . . 250 fr. — 10 % = 225 fr.

ANNE FERNIER

LA SAINT HUBERT

roman

I volume 216 pages. 125 fr. — 10 % = 112 50

EMMANUEL D'ASTIER

SEPT FOIS SEPT JOURS

I volume 256 pages. 210 fr. — 10 % = 189 fr.

HENRI CALET

TRENTE A QUARANTE

I volume 220 pages. 160 fr. — 10 % = 144 fr.

22, Boul. Saint-Michel
PARIS VIe — ODE 22-56

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1947.